
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006832 0

# ŒUVRES

DE

# LA FONTAINE

---

## FABLES

TOME DEUXIÈME



MADAME DE LA SABLIÈRE

Garnier frères Éditeurs

# ŒUVRES

DE

# LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION

*Très soigneusement revue sur les textes originaux*

AVEC UN

TRAVAIL DE CRITIQUE ET D'ÉRUDITION

APERÇUS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

VIE DE L'AUTEUR, NOTES ET COMMENTAIRES, BIBLIOGRAPHIE, ETC.

PAR

M. LOUIS MOLAND

---

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

# AVERTISSEMENT.

---

Voici un second recueil de fables que je présente au public[1]. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties[2] convenoient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seu-

1. Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres.

2. C'est-à-dire la première et la deuxième partie, qui contenaient les six premiers livres : ils avaient paru en 1668 et en 1669, in-12 et in-4°, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.

lement je dirai, par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata[1]; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

1. L'errata des deux premiers volumes se trouve sur un feuillet séparé, qui, par cette raison, manque à beaucoup d'exemplaires : on le place ordinairement après la table des matières du premier volume. L'errata de la troisième partie est à la fin de cette préface, et celui de la quatrième partie est à la fin de la table des matières et du volume. (W.)

— Outre un errata pour chacune des quatre parties de l'édition de 1678, revue et publiée par La Fontaine, il y a fait faire quelques cartons, soit pour ajouter un vers à un autre qui se trouvait sans rime, soit pour en changer un par une correction très-heureuse. Il n'est pas besoin de dire que toutes ces fautes, remarquées par La Fontaine dans l'édition de 1678, ont été corrigées dans celle-ci avec la plus scrupuleuse exactitude.

A

# MADAME DE MONTESPAN[1]

---

L'apologue est un don qui vient des immortels;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous tant que nous sommes
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.

1. François-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de Montespan, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avait commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683.

Le Temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.
Eh ! qui connoît que vous[1] les beautés et les grâces?
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage ;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand maître[2] que moi
Votre louange est le partage,
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande :
La fable en son nom la demande ;
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire ;
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

1. *Que vous*, si ce n'est vous... C'est là un emploi fréquent de ce mot à l'époque de La Fontaine : « Qui en connoîtra qu'eux-mêmes ? » dit Pellisson (*Consid. sur le procès de Fouquet*). — « Qui l'auroit pu porter à ce changement, que la force de la vérité ? » dit Arnauld (*Apolog. pour les catholiques d'Angleterre*).

2. Ce grand maître était Louis XIV.

# FABLES

DE

# LA FONTAINE

## LIVRE SEPTIÈME.

### FABLE PREMIÈRE.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre,
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
On n'en voyoit point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie[1];
Nul mets n'excitoit leur envie;
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyoient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,

1. Labitur, infelix studiorum, atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur.
(Virg., *Georg.*, III, 498.)

En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots on cria haro[1] sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc[2] prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.

1. On sait l'origine de cette locution. La clameur de haro, par laquelle toute personne était forcée de se présenter immédiatement en justice, appartenait au droit coutumier de Normandie.

« En Normandie, dit Noël Du Fail, quand quelqu'un fait le haro sur vous, il faut par nécessité, fussiez-vous vêtu de velours vert, que vous fassiez solennellement votre entrée en prison, pour la mémoire d'un bon duc Raoul (ou Rollon), qui durera éternellement, pour la grande justice qu'il faisoit ; comme qui diroit : Ah ! Raoul, où êtes-vous ? » Nous mentionnons, bien entendu, cette étymologie sans nous en porter garant.

2. Un peu instruit. Pasquier dit : « Le mot de *clerc* appartient aux ecclésiastiques ; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent profession de bonnes lettres, aussi par métaphore nous l'appelâmes *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc* celui qu'on tenoit pour bête (ou pour employant mal son esprit), et la science *clergie.* »

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

## FABLE II.

### LE MAL MARIÉ.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut:
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt:
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient; l'époux étoit à bout:
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne

De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs est-elle votre fait ?
— Assez, dit-elle ; mais ma peine
Étoit de voir les gens plus paresseux qu'ici ;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire, et m'attirois la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh ! madame, reprit son époux tout à l'heure[1],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés !

1. C'est-à-dire sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens.

# FABLE III.

## LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistoit là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens [1].
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils alloient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis [2] étoit bloquée :

1. Ce rat solitaire rappelle *le Tartuffe*.

. . . . . Il se porte à merveille ;
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
(Acte I, scène v.)

Il y avait quatorze ans que la pièce de Molière avait été représentée pour la première fois (en 1664), lorsque cette fable fut imprimée.

2. Mot composé, qui signifie *ville des rats*.

On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

1. Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas.
(*Le Tartuffe*, acte IV, scène I.)

# FABLES IV ET V.

## LE HÉRON. — LA FILLE.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit[1] :
Tous approchoient du bord ; l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace[2].

1. La Fontaine a dit dans la fable du *Renard et des Raisins* :

Le galant en eût fait volontiers son profit.
(Liv. II, fab. III.)

2. Allusion à ces vers d'Horace :

Cupiens varia fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo.
(Liv. II, sat. VI, v. 86.)

« Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! aux dieux ne plaise! »
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner[1].
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte:
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle: écoutez, humains, un autre conte;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir?
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir:

1. Dans la fable de *la Poule aux œufs d'or,* La Fontaine a dit:

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
(Liv. V, fab. XIII.)

Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
« Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi, les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce ! »
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là :
C'étoit ceci, c'étoit cela ;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour[1] ;
Puis ses traits choquer et déplaire ;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron[2].

1. La Fontaine s'est rappelé cette pensée dans sa comédie de *Climène*, où elle est exprimée avec plus de grâce encore, s'il est possible :

. . . . . . Vous n'aurez pas toujours
Ce qui vous rend si fière et si fort redoutée ;
Caron vous passera sans passer les Amours :
Avant ce temps-là même ils vous auront quittée.

2. Singula de nobis anni prædantur euntes.
(Horat., epist. II, ii, v. 55.)

Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité [1] changea lors de langage.
Son miroir lui disoit : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disoit aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

1. Ce mot, si clair qu'il n'a pas besoin d'explication, n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie française ; mais, avant notre poëte, Ménage l'avait déjà employé plusieurs fois dans la *seconde partie des Observations sur la langue françoise,* 1676, in-12, p. 210 et 448. (W.)

# FABLE VI.

## LES SOUHAITS.

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle:
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwége
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige :

Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
« On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
Employez-la; formez trois souhaits : car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'Abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance[1] ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut!
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent;
Les grands seigneurs leur empruntèrent;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors; fuyez, et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite! » A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux

1. Ces biens. Voyez liv. IV, fable xx, v. 15.

Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires :
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

## FABLE VII.

### LA COUR DU LION.

Sa Majesté lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[1].

1. Fagotin, c'était le singe de Brioché, le montreur de marionnettes de la porte de Nesle. Molière lui a fait également l'honneur de le nommer :

Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes...
(*Le Tartuffe*, acte II, scène III.)

Un jour, dit-on, ayant eu l'imprudence de faire une trop laide grimace au nez de Cyrano, ce grand bretteur le prit pour un laquais minuscule et l'abattit d'un coup d'épée. Cette mort tragique donna lieu à une facétie intitulée *Combat de Cyrano de Bergerac contre le singe de Brioché*. L'opuscule et l'anecdote pourraient bien n'être qu'un badinage destiné à railler l'humeur querelleuse de Cyrano ; mais la méprise de celui-ci paraîtra pourtant un peu moins incroyable quand on connaîtra le signalement et le costume du fameux singe. Voici comment le représente l'auteur du *Combat de Cyrano:* « Il étoit grand comme un petit homme et bouffon en diable. Son maître l'avoit coiffé d'un vieux vigogne dont un plumet cachoit les fissures et la colle; il lui avoit ceint le cou d'une fraise à la Scara-

Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine;
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère[1]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula[2].

mouche; il lui faisoit porter un pourpoint à six basques mouvantes, garni de passements et d'aiguillettes, vêtement qui sentoit le laquéisme; il lui avoit concédé un baudrier d'où pendoit une lame sans pointe. » Ainsi équipé, Fagotin fit courir tout Paris pendant la première partie du règne de Louis XIV. Les littérateurs s'occupèrent beaucoup de lui, Furetière, dans son *Roman Bourgeois*, raconte d'une coquette achevée qu'elle devint amoureuse d'un musicien fort laid. « L'amour, ajoute l'auteur, de baladin qu'il étoit, le métamorphosa en singe, et il conserva avec un peu de sa première forme toute sa laideur et toute son agilité. Ce singe vint depuis au pouvoir d'un bateleur, qui le nomma *Fagotin*. L'animal surprit merveilleusement grand nombre de badauds, en dansant comme il faisoit, sur la corde, car ils ne se doutoient nullement qu'il eût appris ce métier durant qu'il étoit homme, amoureux, et violon. »

Fagotin devint un nom générique, celui de tout singe de bateleur et de montreur de marionnettes.

1. Vers sans rime, précédé de trois mots masculins de suite. L'abbé Aubert proposait de mettre :

Le singe approuva fort cette action sévère;

ce qui aurait fait disparaître les trois rimes masculines, et donné une rime au mot *colère*.

2. Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et sévissait éga

Le renard étant proche : « Or çà ! lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis-le-moi : parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand[1].

lement contre ceux qui pleuraient sa mort et contre ceux qui ne la pleuraient point : les premiers, parce qu'ils insultaient, suivant lui, à son apothéose ; les seconds, parce qu'ils étaient insensibles à sa perte. (Dion. Cass., *Hist.*, lib. LIX ; Sueton., *Caligula*, 24.)

1. Ce qui signifie, de ne dire ni oui ni non. De cette réputation qu'ont les Normands est venu un autre proverbe : « Un Normand a son dit et son dédit. »

## FABLE VIII.

### LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.

Mars autrefois mit tout l'air en émute[1].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux ; non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char ; mais le peuple vautour,
Au bec retors[2], à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine[3].
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts ;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.

1. *Émute* pour *émeute,* par licence poétique et pour la rime.

2. . . . . . rostroque immanis vultur obunco.
(Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 597.)

3. Tout le monde sait que, selon la fable, Prométhée, pour avoir osé créer l'homme et dérober le feu sacré du ciel, fut enchaîné sur un rocher du Caucase, où un vautour lui déchirait les entrailles sans cesse renaissantes.

Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent[1].
Ils firent trêve; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre

1. Ce mot paraît bien faible après la peinture de la guerre des vautours; c'est qu'il a changé de signification. Aujourd'hui *chamailler* se dit d'une dispute bruyante; il est familier. Mais autrefois il était noble; il se disait du combat des chevaliers. (A. M.)

C'est ainsi que nous voyons dans Montaigne : « Bétis, seul, abandonné des siens, ses armes dépecées, tout couvert de sang et de plaies, combattant encore au milieu de plusieurs Macédoniens qui le *chamailloient* de toutes parts. »

Dépend de là. Semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

## FABLE IX[1].

### LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu :
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine ;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt[2] que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,

1. Cette fable a paru pour la première fois dans le recueil intitulé *Fables nouvelles et autres Poésies,* 1671, in-12, p. 4, fable II.

Elle a donné lieu à cette expression proverbiale: *la mouche du coche,* qui est entendue de tout le monde.

2. VAR. Dans le recueil de 1671, p. 5.

Fait à fait que le char chemine.

Cette expression picarde *fait à fait* signifie *à mesure que, pendant que.*

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin :
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire :
Il prenoit bien son temps ! une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
« Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt.
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devroient être chassés.

## FABLE X.

### LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
La chose alloit à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est[1], une vache et son veau,

1. Vu le prix que vaut le porc ainsi engraissé:

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.

Il vaut donc maintenant un bon prix.

Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait :
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne[1]?
Pichrocole[2], Pyrrhus[3], la laitière, enfin tous,

1. Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de cette locution, qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*, composé au XIII^e siècle.

2. La Fontaine écrit ainsi ce nom, qui doit s'orthographier *Picrochole*, d'après Rabelais, dans lequel il l'a pris, et aussi d'après l'étymologie grecque. On peut voir les aventures de Picrochole dans *Gargantua*. Le chapitre XXXIII, où le roi et ses lieutenants tracent le plan de leurs conquêtes imaginaires, est justement célèbre.

3. Pyrrhus est le prototype de Picrochole. On connaît sa conversation avec Cinéas; au moment de partir pour la guerre d'Italie, Cinéas demande au futur conquérant : « Si les dieux nous font la grâce de vaincre les Romains, à quoi nous servira cette victoire? — Nous conquerrons sans difficulté toute l'Italie, répond Pyrrhus. — Et quand nous aurons toute l'Italie, que ferons-nous après? — La Sicile nous tend les bras ; elle sera facile à subjuguer. — Et si nous venons à bout de cette entreprise, sera-ce la fin de la guerre? — Elle nous conduira, au contraire, répond le roi, à de plus grandes choses. Qui se tiendrait alors de passer en Afrique et de dompter Carthage? Et lorsque nous serons en un tel point de puissance, qui osera nous résister, lever la tête contre nous? — Sans doute, réplique Cinéas, il vous sera facile alors de recouvrer la Macédoine et de commander à toute la Grèce. Mais, maîtres de tout, que ferons-nous à la fin? — Nous nous reposerons, dit Pyrrhus en riant. — Et qui vous empêche, sire, de vous reposer maintenant, sans aller chercher, avec tant d'effusion de sang humain et tant de dangers, ce que nous pouvons avoir dès à présent? » Voyez la *Vie de Pyrrhus* dans Plutarque.

Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean[1] comme devant.

1. Expression populaire, pour désigner un homme sans conséquence, et qui est ici d'autant plus plaisante que notre poëte se nommait Jean.

« Ce qui rend charmants les rêves de La Fontaine, c'est qu'il n'y croit pas, même pendant qu'il les fait, et qu'il est toujours prêt à s'éveiller pour être Gros-Jean comme devant. Les bons rêveurs sont ceux qui ont toutes les illusions à la fois; qui, lorsqu'ils se mettent à songer, éveillés ou endormis, ne sont pas seulement riches, mais qui sont aimables et aimés, qui ont tous les plaisirs et tous les honneurs, à qui cette abondance de biens inspire un petit doute sur leur réalité, doute charmant qui ne détruit pas la félicité des rêveurs, mais qui fait que personne ne la leur envie sérieusement. » (Saint-Marc Girardin.)

# FABLE XI.

## LE CURÉ ET LE MORT.

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en alloit gaîment
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons :
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart[1] couvoit des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards sembloit lui dire :

1. Ce nom était fort commun en France; c'est le même qui entre dans la composition de Rochechouart. Rabelais l'a plusieurs fois employé, notamment au chapitre LII du livre IV, où il l'applique à un batteur d'or de Montpellier.

Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez propette [1]
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur;
Notre curé suit son seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptoit,
Et la fable du Pot au lait.

1. Ce mot est écrit *propette,* et non *proprette,* dans toutes les éditions publiées par La Fontaine.

# FABLE XII.

## L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE, ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens ! je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisoit jadis le partage des dieux[1] !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera ; son sexe en use ainsi.

1. Immortali ævo summa cum pace fruuntur.
(LUCRET., lib. I.)

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
— Cherchez, dit l'autre ami; pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est-ce ci? ce dit-il; cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu;
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute

Armé de diamant[1], qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier[2] !
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la Mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses grâces.
Il y court. Les mers étoient lasses
De le porter ; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi[3],

1. . . . . Tunica tectum adamantina.
(HORAT., od. I, 6.)

2. Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus...
(HORAT., od. I, 3.)

3. Racan avait dit, dans ses stances sur la retraite :

O bienheureux celuy. . . . . . . . . .
. . . . . Qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

De régler ses désirs faisant tout son emploi!
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.»
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

## FABLE XIII.

### LES DEUX COQS.

Deux coqs vivoient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même[1] on vit le Xanthe teint!
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours[2],
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage ;

1. En prose on écrirait : Où du sang des dieux mêmes... Mais cette dérogation à la syntaxe a toujours été très-pratiquée en poésie :

Ainsi par les lois même en mon pouvoir remise,
Je me donne au monarque à qui je fus promise.
(CORNEILLE, *Sophon.*, III, VI.)

Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
(VOLTAIRE, *Alzire*, II, VI.)

2. Multa gemens ignominiam plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores.
(VIRG., *Georg*., III, 226.)

Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet :
Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

## FABLE XIV.

### L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage:
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses;
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit: « Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendroit-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent. »
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent ;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires :
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup[1],
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : « D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
— Consolez-vous, dit l'autre; et s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune :
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune;
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

1. Cette répétition du mot *beaucoup* semble une imitation de ce vers de Virgile :

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.

(Virg., *Æneid.*, I, 750.)

## FABLE XV.

### LES DEVINERESSES.

C'est souvent du hasard que naît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire? il faut qu'il ait son cours:
Cela fut, et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisoit la pythonisse :
On l'alloit consulter sur chaque événement.
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse :
Chez la devineuse [1] on couroit
Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,

1. Pour *devineresse*. On trouve dans Marot le mot *devineur :* il est de la langue; mais *devineuse* est de l'invention de La Fontaine.

Si m'esveillay tout fasché, et m'en vins
Faire exposer mon beau songe aux *devins*,
Entre lesquels un grand frère mineur
Je rencontray excellent *devineur*,
Qui m'asseura que de trois choses l'une
Me diroit vray.

(Marot, *Épitres*, 21.)

Du hasard quelquefois, tout cela concouroit,
Tout cela bien souvent faisoit crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats[1],
Elle passoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas :
Là cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander son destin ;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle :
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
« Moi devine[2] ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma Croix, de par Dieu[3] ! »
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose :
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose.

1. Expression proverbiale, pour dire presque entièrement, presque complétement. L'or à vingt-trois carats est presque entièrement pur, l'or absolument pur étant à vingt-quatre carats.

2. Pour *devineresse*. On dit *devin ;* mais *devine* ne se dit pas plus que *devineuse*, si ce n'est parmi le peuple, dont notre poëte emprunte ici le langage pour ajouter à l'illusion. Remarquons qu'il met ce mot dans la bouche d'une femme qui ne sait pas même lire. (W.)

3. Petit livre qui contenait les premiers éléments de l'instruction religieuse, à commencer par le signe de la croix, et qu'on faisait apprendre par cœur à ceux même qui ne savaient pas lire.

Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué : la vogue étoit passée
Au galetas ; il avoit le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le Palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

## FABLE XVI.

### LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître!
Dit l'animal chassé du paternel logis,
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Étoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
« Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »

Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous dit-elle, à Raminagrobis[1]. »
C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite[2],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud[3] leur dit : « Mes enfants, approchez,

1. Nom comique tiré de Rabelais. « Nous avons ici, près la Villaumère, un vieux poëte ; c'est *Raminagrobis,* lequel en seconde nopce épousa la grande gourre dont naquit la belle Bazoche. » (Liv. III, ch. XXI.)

Noël Du Fail emploie aussi ce mot : « Pourvu qu'on parle peu, avec un haussement d'épaules et yeux sourcilleux et admiratifs, en faisant bien le raminagrobis... » (*Contes d'Eutrapel,* ch. XI.)

2. *Chattemite,* pour doucereux, hypocrite, se trouve souvent dans Rabelais : « Depuis elle engendra les briffaulx, caphars, chattemites, cannibales, etc. » (Liv. IV, ch. XXXII.)

Guillaume Haudent * s'en est servi également. Dans l'apologue 331, il peint les souris séduites par l'aspect caressant d'un chat:

Qui les guettoit sous l'ombre et couverture
D'estre amyable et de bonne nature,
Comme seroit celle d'un sainct hermite
Ou d'aultre simple et doulce créature,
Tant bien sçavoit faire la chattemite.

Ce passage offre plus d'un rapport avec les vers de La Fontaine.

3. Autre nom burlesque emprunté de Rabelais. (Voyez le chap. XI du liv. V, intitulé « Comment nous passasmes le guischet habité par *Grippeminaud,* archiduc des chats fourrez.) »

* *Apologues d'Ésope en rithme françoise,* Rouen, 1547, in-16.

Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant[1] aux rois.

1. *Se rapportants*, dans toutes les éditions originales. Au temps de La Fontaine la règle de l'indéclinabilité du participe présent n'existait pas, ou du moins l'usage contraire prévalait souvent. Les auteurs du siècle de Louis XIV nous fournissent un grand nombre d'exemples en contradiction avec la règle :

Ces nuages épais se *distillants* en larmes.
(CORNEILLE, *Clit.*, IV, II.)

Dans leur fureur de nouveau *s'oubliants*.
(RACINE.)

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure
Et ces sombres regards *errants* à l'aventure ?
(RACINE, *Britann.*, II, II.)

Et pour lier des mots si mal *s'entr'accordants*.
(BOILEAU.)

Et plus loin des laquais l'un l'autre *s'agaçants*.
(BOILEAU.)

Et du nom de maris fièrement *se parants*.
(MOLIÈRE.)

Molière et La Fontaine surtout écrivent presque toujours ainsi.

## FABLE XVII.

### LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT.

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant[1].
Enfin, voilà ma requête :

1. Erreur d'histoire naturelle ; malgré le proverbe *in cauda venenum*, il n'y a point de poison dans la queue des serpents.

C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors [1], et la guide nouvelle [2],
Qui ne voyoit, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur.

1. *Lors* pour *alors* est d'un usage fréquent dans nos anciens poëtes : Marot, Malherbe et Racan, en fournissent de nombreux exemples.

2. Le mot *guide* était autrefois féminin, ainsi que plusieurs mots dérivés de l'espagnol ou de l'italien, appartenant à l'art militaire, qui cependant expriment des êtres masculins, comme *sentinella, guarda, guida ;* et on disait en français *la guide,* comme on dit encore *la sentinelle* et *la garde.* Mais ce mot de *guide,* du temps même de La Fontaine, n'était plus, dans ce sens, employé qu'au masculin ; et si on trouve des exemples contraires, c'est seulement lorsqu'il est question de rappeler les titres d'anciens ouvrages ascétiques, tels que *la Guide des pecheurs,* etc. Cependant ce changement d'usage était, à cet égard, assez récent ; car le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, fait encore *guide* féminin. (W.)

## FABLE XVIII.

### UN ANIMAL DANS LA LUNE.

Pendant qu'un philosophe[1] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[2] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison ; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?

1. Démocrite. « C'est lui qui a fourni aux pythagoriciens tout ce qu'ils ont imaginé contre le témoignage des sens, dit Bayle dans son *Dictionnaire critique*. De l'école de Pythagore, cette prévention se transmit à celle du Portique, dont un des oracles disait : « Les sens ! ils t'éclairent mal ; ils sont « sujets à l'erreur ! » (*Pensées de Marc-Aurèle,* ch. XXVIII.)

2. Épicure. « Ce philosophe, dit Fénelon, croit que nos sens n'aperçoivent que des objets actuellement présents, et que, par conséquent, ils ne peuvent jamais se tromper, quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être fou que de n'exiger pas en ce cas-là le rapport des sens pour avoir recours à des raisons. »

On s'étonne de voir le fabuliste entrer dans ces controverses. Voyez le commentaire ci-après, page 72.

Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour;
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature[1]?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
        Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
        Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille[2], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
        La raison décide en maîtresse.
        Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
        Un homme, un bœuf, un éléphant.

1. Cette expression se retrouve dans des poëtes plus anciens:

Il voit ce beau soleil, l'*œil* de Dieu et du monde.
(REMI BELLEAU, *Complainte de Prométhée*.)

Cet astre, âme du monde, *œil* unique des cieux.
(REGNIER, sonnet 1.)

2. Ni avec mon oreille. Ellipse.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut[1] :
Il favorise en roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers[3] à ces emplois !
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.

1. Charles II, roi d'Angleterre.

2. L'Angleterre, à l'époque où parut ce livre de fables, était en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisait à la fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne et à l'Empire.

3. On commençait dès lors à n'employer plus ce mot qu'avec la redondance *tout entiers*.

Ainsi, dans les premières éditions de *Cinna*, on lit :

Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins ?

Dans la suite, Corneille corrigea :

Sont-ils morts tout entiers avecque leurs desseins?

(GUILLON.)

Charles en sait jouir : il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

# LIVRE VII.

## SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES

---

Fable I. *Les Animaux malades de la peste.*

L'origine de cet apologue remonte aux sources indiennes. On en trouve les principaux éléments dans la fable de l'*Hitopadesa: le Lion, le Corbeau, le Tigre, le Chacal, et le Chameau.* « Dans une forêt, il y avait un lion nommé Madotkata, lequel avait pour ses serviteurs un corbeau, un tigre et un chacal. Un jour, en se promenant, ces trois animaux rencontrèrent un chameau qui s'était égaré d'une caravane, et lui demandèrent d'où il venait. Le chameau leur raconta son aventure, et ils le menèrent près du lion. Celui-ci lui promit de le prendre sous sa protection; puis il lui donna le nom de Tchitrakarna et le fit demeurer auprès de lui. Quelque temps après, le lion étant devenu infirme et la pluie étant tombée en abondance, le corbeau, le tigre et le chacal, ne purent pas trouver de nourriture. Ils furent très-embarrassés, et ils se dirent entre eux : « Il faut faire en « sorte que notre maître tue Tchitrakarna; avons-nous besoin « de ce mangeur de broussailles? — Mais, dit le tigre, notre « maître lui a promis sa protection et l'a accueilli avec bienveil- « lance : comment pourrions-nous mettre ce plan à exécution? « — Aujourd'hui, répondit le corbeau, notre maître dépérit, et « il n'hésitera pas à commettre un crime. »

« ..... Après avoir fait ces réflexions, ils allèrent tous les trois auprès du lion. « Avez-vous trouvé de quoi manger? leur

« demanda celui-ci. — Seigneur, répondit le corbeau, malgré « nos efforts, nous n'avons rien trouvé. — Comment vivre maintenant? dit le lion. — Seigneur, dit le corbeau, en nous privant d'un aliment que nous possédons, nous allons tous périr. « —Et quel aliment avons-nous donc ici? demanda le lion. — « Tchitrakarna, lui dit le corbeau à l'oreille. » Le lion toucha la terre, puis ses deux oreilles, et il s'écria : « Je lui ai promis ma « protection, et je l'ai retenu auprès de moi : comment cela se- « rait-il possible?... — Votre Seigneurie ne le tuera pas, répon- « dit le corbeau; mais nous ferons en sorte qu'il consente lui- « même à se sacrifier. »

« A ces mots, le lion se tut. Le corbeau profita d'une occasion et eut recours à la ruse. Il vint, avec tous ses compagnons, auprès du lion, et lui dit : « Seigneur, malgré nos efforts, nous « n'avons pas trouvé de quoi manger. Votre seigneurie a souffert « d'un si long jeûne. Qu'elle se nourrisse donc aujourd'hui de ma « chair!... — Mon ami, dit le lion, il vaut mieux mourir que de « commettre une telle action. » Le chacal lui fit ensuite la même offre. « Non, non, répondit le lion. — Seigneur, dit le tigre à son « tour, prenez mon corps et nourrissez-vous. — Cela ne serait « point convenable, » reprit le lion. Alors Tchitrakarna, qui ne se défiait de rien, offrit comme les autres de se sacrifier; mais il n'eut pas plus tôt parlé que le tigre l'éventra, et tous le dévorèrent[1]. »

Dans le *Calila et Dimna* ou les Fables de Bidpay, les personnages sont : le corbeau, le loup, le renard, le lion et le chameau. Le récit est beaucoup plus développé. La scène, notamment, où les trois compagnons du chameau offrent au lion de se sacrifier, renferme de piquants détails. Quand le corbeau a parlé, le loup, le renard et le chameau lui-même, se récrient sur la mauvaise qualité de la chair du corbeau. Après la harangue du renard, c'est le loup qui reproche à celui-ci de vouloir faire manger au souverain une nourriture puante et malsaine, et quand le loup a parlé, le renard lui rend le même service et affirme que la chair du loup est telle qu'on ne peut l'avaler sans s'étrangler.

1. *Hitopadesa*, traduit du sanscrit par M. E. Lancereau. Paris, P. Jannet, 1855.

Reste le débonnaire chameau, qui s'immole avec conviction à l'appétit du monarque. Les autres s'écrient en le mettant en pièces : « Ah ! qu'il est heureux de laisser à la postérité un si bel exemple de générosité et de zèle ! »

La Fontaine a pu voir l'apologue indien dans le *Livre des lumières,* de David Sahid, chap. I, fable XX.

Bien antérieurement à la traduction de David Sahid, le recueil des contes et apologues indiens était arrivé en Europe par les voies que nous avons décrites dans notre étude générale. L'histoire du malheureux chameau, victime de sa candeur, changea de caractère pour s'appliquer aux mœurs et aux croyances occidentales. Il fut remplacé par l'âne indigène, et, au lieu d'un sacrifice volontaire, il ne s'agit plus que d'une confession publique de ses péchés et d'une exorbitante punition qui lui est infligée pour ses peccadilles. Cet exemple de la confession de l'âne se répandit principalement dans les sermons ou les traités relatifs au sacrement de la pénitence : il servait à exhorter les confesseurs à n'avoir pas trop d'indulgence pour les riches et les puissants, ni trop de sévérité pour les pauvres.

François Philelphe la recueillit dans ses fables latines imprimées à Venise en 1480. Morlini, fable X, offre une leçon un peu distincte, dans laquelle l'agneau remplit le rôle de l'âne. L'agneau porte plainte contre le loup devant le lion. Ils plaident tous deux. Le loup accuse l'agneau d'avoir suscité les chiens pour le dévorer, lui et les siens. Le lion, qui penche du côté des loups, « qui sont des puissances, » *tanquam præpotentes in regno,* condamne l'agneau à donner caution à son adversaire qu'il ne causera plus de dommage, et, en outre, à lui livrer, à lui lion, sa peau, en punition du tort qu'il a eu de recourir aux chiens et des excès et outrages que ceux-ci ont commis dans le royaume.

Deux fabulistes français, Guillaume Guéroult et Guillaume Haudent, traitèrent ce sujet en vers à peu d'années de distance (1540-1547) et réussirent presque également. Nous avons reproduit, dans notre étude générale, la fable de Guéroult. Citons les principaux passages de celle de Guillaume Haudent, qui est à peine inférieure à la première. Elle est la 266e du recueil, et a pour titre : *La Confession de l'Ane, du Renard et du Loup.*

Le loup, le renard et l'âne, allant à Rome pour obtenir la ré-

mission de leurs péchés, font route ensemble. Réfléchissant au grand nombre de pénitents qui obséderont le pape et les cardinaux, craignant d'être empêché d'obtenir l'absolution, le renard dit :

« . . . . . . Bon seroit, ce me semble,
Nous confesser l'un à l'aultre des maulx,
Iniquités et crimes anormaulx
Qu'avons commis. . . . . . »

Cet avis est approuvé, et le loup, donnant l'exemple et se mettant à genoux, s'accuse d'avoir dévoré une truie et ses petits :

« Un jour passé, dessus une terrasse
Je rencontrai une coche fort grasse
Que je mangeai, pour autant qu'en l'estable,
Comme cruelle et mère détestable,
Ses cochonnets laissoit mourir de faim.
Considérant encore l'endemain
Siens cochons orphelins demourés
De leurs parents, je les ai dévourés
Par la pitié que j'ai dû avoir d'eulx,
En les voyant estre ainsi souffreteulx.
Si j'ai péché en ces deux cas ici,
J'en quiers pardon en vous criant merci,
Et suppliant par grand dévotion
De m'en donner vostre absolution,
Ayant esgard à ma grand repentance. »

Le renard s'empresse d'enchérir sur les hypocrites excuses alléguées par le loup :

« . . . . . . Certes, vous n'avez pas
Fort offensé n'aussi commis grand cas,
Vu que la coche, ainsi comme l'entends,
Étoit aux champs où prenoit passe-temps,
Sans tenir compte ni avoir soin et cure
De ses cochons estant sans nourriture,
Seuls en l'estable, où de faim ils mouroient.
Considérant, après, qu'ils demeuroient
De père et mère orphelins, par pitié
Qui vous tenoit, non par inimitié,
Vous les avez tous mangés en la fin...
Je vous absous entièrement de tout,
Vous enjoignant de dire bout à bout

*Pater noster* une fois seulement. »
Ce qu'il promit très-libéralement.

Le renard se confesse à son tour, et ce n'est pas non plus sans chercher à atténuer ses méfaits qu'il avoue avoir pris et mangé un coq et ses poules :

« L'aultre hier, en un repaire,
Un fier coq, despit et orgueilleux,
Fort importun et si très-merveilleux
Qu'il meurtrissoit de ses griz et de ses croqs
Et débelloit pour vrai tous aultres coqs,
Et oultre plus, tant le jour que la nuit,
Estourdissoit par impétueux bruit
Petits et grands, et en espécial,
Les ceulx à qui la teste faisoit mal.
Par quoi, voyant de cestuy coq l'orgueil,
En mon courage en conçus un tel deuil
Que je l'ai pris comme il se pourmenoit
Emmy les champs où ses poules menoit;
Puis l'ai mangé en lui tordant le col,
Pour et enfin qu'il ne fist plus du fol. »

La sollicitude du renard pour ceux qui ont mal à la tête et que le coq importunait par ses cris est un trait plaisant. A ce premier aveu, le renard en ajoute un autre : il convient qu'il a croqué les poules après le coq, mais il l'a fait parce qu'après la mort de celui-ci les poules ne cessaient de l'accuser et de l'injurier. Bref, conclut-il,

« S'en ce cas j'ai faict dissolution,
J'en quiers pardon et absolution,
M'adjoindre aussi pénitence de faict. »

Il retrouve, comme bien on le pense, dans son compère le loup l'indulgence avec laquelle lui-même l'a traité :

. . . Le loup, pour toute pénitence,
Lui enchargea qu'il s'abstînt volontiers
De manger chair par trois jours tout entiers
De vendredi ; mais c'estoit à sçavoir
S'il n'en trouvoit ou n'en pouvoit avoir :
Ce que promit faire de point en point.

Les deux premiers pèlerins étaient ainsi absous l'un par l'autre : le troisième commence sa confession :

Tout cela faict, le pauvre asne est venu
A confesser son cas par le menu
A tous les deux, leur disant : « Mes amis,
Vous cognoissez que nature m'a mis
Sur terre afin de porter peine et faix
Et endurer travail, ce que je fais
Patiemment. Ce nonobstant encoire,
Le plus souvent, ainsi qu'il est notoire,
Je suis bastu ou me fait-on jeusner.
Donc, quelquefois comme, sans déjeusner,
Un serviteur au moulin me menoit
Et que lié après lui me tenoit,
Pus adviser, lors en marchant mon train,
C'est à sçavoir deux ou trois brins d'estrain (de paille)
Outre le bord de ses souliers passans.
Quand je les vis estre ainsi surpassans,
Je vins iceux à tirer et haller
Pour les manger. Depuis, à vrai parler,
Je ne sais pas qu'il en est advenu :
Mais s'aucun mal lui en estoit venu,
Je prie à Dieu de me le pardonner.
Et que veuillez m'en absoudre et donner
Et encharger pénitence condigne,
Juste et selon que le cas en est digne,
Lequel vous ai à présent défini. »
Pas n'eust si tost ce pauvre asne fini
Son dit propos, que le renard et loup
Ne soient venus à crier bien à coup :
« O meurtrier et larron tout ensemble !
Tu as commis un cas, comme il nous semble,
Irrémissible et bien digne de mort,
Vu et connu le grand excès et tort
Que tu as faict au pauvre serviteur,
Lequel par toi, ô meschant proditeur !
A souffert mort, possible est, grave et dure
En endurant en ses pieds la froidure,
Pour lui avoir cestui feurre arraché
Lequel estoit en ses souliers caché
Pour lui tenir ses dits pieds en chaleur.
Or, affin donc qu'avec ton grand malheur
Nous punissions ton offense et pesché,
Par nous seras à présent despesché
Incontinent ! » Cela conclu entre eux,

Ils vous ont pris ce pauvre asne tous deux,
Et puis vous l'ont tellement dévouré
Qu'un seul morceau de chair n'est demouré.

Presque à la même époque où Guillaume Haudent racontait, après Guillaume Guéroult, la confession de l'âne, l'Allemand Bebelius lui donnait place dans ses Facéties latines, livre II, conte xxv[1].

Vers la fin du siècle (1585), Pierre de Larivey nous offre une bonne version en prose. Traduisant les *Nuits de Straparole,* il substitue à la première fable de la treizième nuit de son auteur cet apologue qu'il raconte d'après Guillaume Haudent[2]. Pierre de Larivey conclut comme il suit : « Par le loup et le regnard s'entendent les grands qui, se pardonnant l'un l'aultre, tourmentent l'asne, qui est le pauvre peuple, lequel porte le faix de leurs meschancetés, ce que Juvénal a fort bien noté, disant :

Le magistrat pardonne aux corbeaux offençans,
Et mulcte par tourmens les pigeons innocens[3]. »

Nous venons de tracer un court aperçu des destinées de cet apologue avant La Fontaine. On aura remarqué que l'idée du dévouement, qui est le point de départ de la fable asiatique, disparaît dans la fable telle que le moyen âge l'a transformée. C'est La Fontaine qui reprend cette idée, et qui lui donne une portée bien plus haute. Il ne s'agit plus, en effet, d'un acte de dévouement monarchique et personnel, mais d'une cérémonie expiatoire, d'un sacrifice solennel destiné à conjurer le fléau destructeur. Il s'agit de trouver le coupable qui a peut-être attiré sur la gent animale ce fléau, la victime qui apaise le courroux des dieux et sauve « les hôtes de l'univers ». Les détails du drame prennent dès lors une tout autre signification.

D'autre part, la confession du lion, la complaisante indulgence du renard, la timidité et la sincérité scrupuleuse de l'âne, le vio-

1. *Facetiarum libri tres,* Tubingæ, 1550, in-8°.

2. *Les Facétieuses Nuits de Straparole,* traduites par Jean Louveau et Pierre de Larivey. Édit. P. Jannet, 1857, t. II, p. 341.

3. Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

lent réquisitoire du loup, tout ce tableau tragi comique a été inspiré par notre vieille littérature. C'est ainsi que, tout en rendant justice à la supériorité de La Fontaine, la série des œuvres remarquables qui l'ont précédé, depuis le *Pantcha-Tantra* jusqu'à Larivey, sert à expliquer la conception de son admirable apologue et nous en fait distinguer les éléments originaux.

Fable II. *Le Mal marié*. *Fabulæ variorum auctorum,* Neveleti, Francof. 1660 : Æsopi, fab. 93; *Fabulæ Æsopicæ,* edit. Furia, Lipsiæ, 1810, fab 246.

Bandello (Novella 41) modifie l'anecdote comme il suit : « Pendant que le roi Frédéric d'Aragon régnait à Naples, il y avait dans cette ville un gentilhomme marié à une femme nommée Paola, assez jolie, mais si bizarre, désagréable et contrariante, que tout le long du jour elle ne faisait que quereller ceux qui lui tombaient sous la main; quand elle n'avait personne à quereller, elle grondait contre elle-même et était constamment en colère. Si quelqu'un avait le malheur de lui répliquer, elle entrait dans une telle fureur que, pendant deux ou trois jours, elle ne faisait que crier. Son mari, homme instruit et aimable, eut d'abord beaucoup de mal à s'accorder avec elle; mais, voyant que tout ce qu'il pouvait faire ou dire était inutile, il fut obligé de la laisser tempêter, sans jamais lui répondre. Grâce à cette patience, il vécut avec elle trente années. Il invita un jour un ami à dîner. Étant à table, la femme, qui était vis-à-vis de l'ami, voyant un certain plat qui n'avait pas été préparé à sa guise, se mit en colère et commença à s'emporter contre tel domestique et contre telle servante; et plus elle criait, plus sa voix s'élevait et sa véhémence augmentait, si bien que l'ami invité, ne pouvant supporter cet ennui, voulut se lever de table et se retirer. Le mari, s'apercevant de son intention, lui dit: « Eh quoi! cher camarade, tu as donc bien peu de patience! Voilà trente ans que j'ai à souffrir l'humeur acariâtre, les clameurs, les fâcheries de cette personne, et que j'ai à les souffrir jour et nuit; et toi, tu ne peux pas les endurer une demi-heure! » L'ami se rassit à ces paroles. La dame, reprise d'une manière si piquante, entendit la leçon, se corrigea, et devint ensuite raisonnable, paisible et gracieuse. »

Il me semble que cette version du conteur italien vaut bien celle adoptée par La Fontaine.

On s'est demandé si La Fontaine, écrivant les vers par lesquels débute son apologue, oubliait qu'il était marié et que, par conséquent, il n'avait plus à chercher femme. Cet oubli n'aurait pas été impossible de sa part, sans doute; mais il faut dire aussi que l'auteur peut, s'il le veut, s'abstraire et s'isoler de l'homme privé : il s'adresse à des lecteurs qui sont censés ignorer s'il est époux, s'il est père, etc., et ne connaître que le poëte. Il lui est donc permis de se supposer vis-à-vis d'eux dans une autre condition que sa condition véritable, sans qu'on doive en conclure absolument qu'il ne se souvenait plus de celle-ci.

Fable III. *Le Rat qui s'est retiré du monde.*

Il y a dans le *Dialogus creaturarum,* de Nicolas de Pergame, une fable analogue à celle-ci, dont le héros est un chardonneret; elle est intitulée « le Chardonneret en cage », *de Carduello in cavea.*

Fable IV. *Le Héron.* Abstemius, 37, 44.

Fable V. *La Fille.* M. Val. Martialis, l. V, épigr. 17 :

Dum proavos atavosque refers et nomina magna,
 Dum tibi noster eques sordida conditio est,
Dum te posse negas nisi lato, Gellia, clavo,
 Nubere, nupsisti, Gellia, cistifero.

Parmi les vers peu nombreux de Valentin Conrart que nous possédons, on a le huitain suivant, qui résume, dans un autre style, la fable de La Fontaine :

Au-dessous de vingt ans, la fille, en priant Dieu,
Dit : « Donne-moi, Seigneur, un mari de bon lieu,
Qui soit doux, opulent, libéral, agréable. »
A vingt-cinq ans : « Seigneur, un qui soit supportable,
Ou qui, parmi le monde, au moins puisse passer. »
Enfin, quand par les ans elle se voit presser,
Qu'elle se voit vieillir, qu'elle approche de trente :
« Un tel qu'il te plaira, Seigneur, je m'en contente. »

Fable VI. *Les Souhaits.* — Conf. Marie de France, fable 24 — Rabelais, nouveau prologue du livre IV, *in fine.*

Fable VII. *La Cour du Lion*. Phædr., IV, 13 — Romul., 29 — Marie de France, 37. — *Regnerii apologi Phædrii*, Divione, 1643, p. 1, f. 33.

M. Saint-Marc Girardin a comparé à la fable de La Fontaine la fable latine du *Romulus*, qu'il traduit ainsi :

LE LOUP VICE-ROI.

« Le lion, se disposant à un voyage lointain, convoqua les animaux, et leur dit d'élire un roi pour le remplacer. A l'unanimité ils choisirent le loup, parce que, disaient-ils, le loup sera fort contre nos ennemis, parce qu'il sera redoutable et audacieux. « Oui, dit le lion, vous avez choisi pour maître un animal « fort et vaillant; mais il faut qu'il se conforme à la justice et « à la miséricorde, comme il convient à un roi. Or, pour que « vous puissiez vivre en sûreté sous son autorité, il faut qu'il « s'oblige par serment à ne nuire à aucun de vous et à ne jamais « manger de chair d'animal. » Sur la demande de tout le monde, le loup prêta ce serment et bien d'autres. Mais, après le départ du lion, se voyant tranquille et bien affermi dans son autorité, il chercha dans sa tête comment il obtiendrait des animaux eux-mêmes la faculté de manger de la chair d'animal. Il s'adressa donc à un chevreau, et le pria de lui dire s'il avait l'haleine mauvaise. « Ah! oui, répondit le chevreau, si mauvaise qu'elle est in« supportable. » Sans perdre de temps, le loup convoque les animaux et leur demande ce qu'il faut faire de celui qui, au mépris de la majesté royale, a tenu au souverain des propos grossiers et injurieux. « Sire, c'est un crime de lèse-majesté ; qu'il « meure! » En vertu de ce jugement, le loup tua le chevreau en lui rappelant son crime, et, pour faire excuser sa méchanceté, il partagea le corps entre les barons, gardant toutefois pour lui-même la meilleure part. Une autre fois, la faim étant revenue, le loup demanda à la biche ce qu'elle pensait de son haleine. Celle-ci, aimant mieux mentir que de mourir, répondit que de sa vie elle n'avait senti une si douce odeur. Le loup, ayant convoqué

ses barons, leur demanda quelle peine méritait celui qui, prié par le roi de dire la vérité, avait osé mentir et user de fourberie. « Il mérite la mort! » répondit l'assemblée. La pauvre biche fut tuée et mangée sans que personne dît mot. A quelques jours de là, le loup, voyant un singe qui était jeune et gras, l'interrogea sur son haleine. Le singe répondit qu'elle n'avait rien d'extraordinaire. Le loup, sentant qu'il ne pouvait lui intenter une accusation raisonnable, se mit au lit et se dit malade. On vint lui faire visite et on lui amena des médecins qui déclarèrent que Sa Majesté ne courait aucun danger, pourvu toutefois qu'elle mangeât ce qui pouvait flatter son appétit. « Je n'ai du goût à rien, « répondit le malade, excepté pour la chair de singe. Mais j'ai-« merais mieux mourir que de violer mon serment aux dépens « du singe. Mes barons seuls, dans leur sagesse, pourraient dé-« cider le cas. » Tous répondirent que le roi, en pareille circonstance, avait pleine liberté d'agir, et qu'il n'y avait pas de serment qui pût tenir contre le soin de sa santé. Le jugement prononcé, le singe fut tué et mangé. Mais la sentence retomba bientôt sur la tête des juges, parce que, à partir de ce jour, le loup ne garda plus son serment envers personne.

« Le sage, par cette fable, nous avertit qu'il ne faut jamais confier le pouvoir aux méchants, parce que les méchants promettent sans scrupule tout ce qu'on leur demande, bien résolus à ne faire que leur volonté[1]. »

M. Saint-Marc Girardin donne la préférence à cet apologue sur celui de La Fontaine, à cause surtout de la moralité, qui est bien plus haute et bien plus grave dans le *Romulus* que dans notre poëte.

Marie de France rima au XIIIe siècle la fable du *Romulus*. Elle prête au singe, refusant de répondre à la question du loup, l'excuse que La Fontaine attribue au renard :

Or dist au leu que molt estoit
Anrimés, si qu'il ne povoit
De li sentir la seie flaireur.

1. *La Fontaine et les Fabulistes*, t. I, p. 215. Voyez le texte latin, *ibid.*, p. 217, ou dans Robert, *Fables inédites*, etc., t. II, p. 561.

Le fabuliste latin Régnier, précédant La Fontaine de quelques années, dit de même :

. . . . . . Cerebri rhuma odoratus poros
Tam stipat, ut non transmeat nares odor.

Marie de France traduit ainsi la conclusion du *Romulus :*

Pur ce, li saiges monstre bien
Que l'on ne doit, pour nulle rien,
Félon homme faire seigneur,
Ni le traire à haute honneur.
Jà ne gardera loyauté
Plus à l'estrange qu'au privé.
Si se demaine vers sa gent
Com fist li leus de son serment.

« Il n'agira pas de meilleure foi envers l'étranger qu'envers le citoyen, et les promesses qu'il fit à son peuple seront gardées comme le serment du loup. »

La fable de La Fontaine était composée en 1674. Mme de Sévigné en parle à Mme de Grignan dans une lettre du 22 mars de cette année. « Voilà une fable des plus jolies, ajoute-t-elle. Ne connoissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que ce renard? »

Fable VIII. *Les Vautours et les Pigeons.* Abstemius, 96.
Conf. la fable iv du livre II.

Fable IX. *Le Coche et la Mouche.* Æsop., 217, 294. — Phædr , III, 6. — Ugobardi Sulmonensis, 36.

Fable X. *La Laitière et le Pot au lait.*

Mme de Sévigné parle de cette fable dans une lettre en date du 9 mars 1672 : « Je ne sais, dit-elle, ce que c'est que ce *pot au lait.* »

Un des plus célèbres apologues du monde; il naquit chez les Hindous. — On le trouve, avec des circonstances un peu différentes, dans le *Pantcha-Tantra* (le brahmane Soma-Sarma et la Jarre de farine), dans l'*Hitopadesa* (le brahmane Dévasarman qui brisa les pots), dans les fables et contes de Bidpay (le Santon aux vains projets), dans les *Mille et une Nuits* (Histoire d'Alnaschar, nuit 176).

M. Max Muller, dans ses *Essais de mythologie comparée,* a tracé

l'histoire de cet apologue *(Essai sur la migration des fables.)* Le texte très-important de Jacques de Vitry lui a échappé.

Il parut de bonne heure en Europe, et nous l'avons vu, au XIIIe siècle, dans un sermon de Jacques de Vitry[1]. Il forme l'exemple VIIe du *Comte Lucanor*, dont la conclusion est : « Tenez-vous aux choses certaines, et laissez de côté les vaines illusions. »

Le Lorrain Philippe de Vigneulles inséra l'histoire de la Laitière et du Pot au lait dans ses contes, et, à en juger par la forme presque scénique de sa narration, on croirait qu'il eût un livret de farce sous les yeux. Ce serait donc vers cette époque, dans la seconde moitié du XVe siècle, que le vieil apologue aurait été mis en dialogue et joué par quelque confrérie d'acteurs comiques. Le jeu se renouvela, ainsi que le constate Rabelais : « J'ai grand peur, dit Rabelais[2], que toute cette entreprise sera semblable à la farce du *Pot au lait*, duquel un cordouannier se faisoit riche par resverie ; puis, le pot cassé, n'eut de quoi disner. » La Fontaine n'a pas oublié cette circonstance, et il dit en terminant son conte :

> Le récit en *farce* en fut fait :
> On l'appela le Pot au lait.

Bonaventure Despériers[3] reprend presque tous les détails de Jacques de Vitry : Une bonne femme portait une potée de lait au marché, faisant son compte ainsi : qu'elle la vendroit deux liards ; de ces deux liards, elle acheteroit une douzaine d'œufs, lesquels on mettroit couver et on auroit une douzaine de poussins. Ces poussins deviendroient grands, et les feroit chaponner. Ces chapons vaudroient cinq sous la pièce. Ce seroit un écu et plus, dont elle acheteroit deux cochons, mâle et femelle, qui deviendroient grands et en feroient une douzaine d'autres, qu'elle vendroit vingt sols la pièce après les avoir nourris quelque temps. Ce seroient douze francs, dont elle acheteroit une jument, qui porteroit un beau poulain, lequel croîtroit et deviendroit tant gentil ! Il sauteroit et feroit *hin*. Et en disant *hin*, la bonne

1. Voyez notre Etude générale.
2. Livre Ier, ch. XXXIII.
3. Nouvelle 14.

femme, de l'aise qu'elle avoit en son compte, se print à faire la ruade que feroit son poulain ; et, en ce faisant, sa potée de lait va tomber, et se répandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussins, ses chapons, ses cochons, sa jument et son poulain, tous par terre. »

Si nous ne possédons plus la farce française qui paraît avoir eu du succès sur les tréteaux des Enfants-Sans-Souci, nous avons un intermède joué en Espagne, vers 1560, par Lope de Rueda, l'un des fondateurs du théâtre espagnol. Cet intermède a pour titre : *las Aceitunas* (les Olives). La scène est entre Toruvio, vieux laboureur de Zamora, qui rentre chez lui trempé jusqu'aux os, sa femme Agueda, et sa fille Menciguela. Agueda a son rêve de fortune qui repose sur certain champ d'oliviers dont elle voudrait vendre les olives au marché, le plus cher possible. Mais Toruvio a-t-il planté les oliviers ?

*Agueda.* — Je gagerais, mon mari, qu'il ne vous est pas encore venu en tête de travailler à ce plant d'oliviers que je vous avais tant recommandé ?

*Toruvio.* — Et pourquoi donc serai-je rentré si tard, si ce n'était pour faire ce que vous m'avez dit ?

*Agueda.* — A la bonne heure ! Et où avez-vous planté ?

*Toruvio.* — Là-bas, près du figuier où je vous ai embrassée un jour. Vous en souvenez-vous ?

(Menciguela reparaît.)

*Menciguela.* — Mon père, quand vous voudrez souper, tout est prêt.

*Agueda.* — Vous ne savez pas ce que j'ai pensé, mon mari ? Ce replant que vous venez de mettre en terre rendra, d'ici à six ou sept ans, quatre à cinq fanègues d'olives ; et en ajoutant un rejeton par-ci, un autre rejeton par là, dans vingt-cinq ou trente ans vous aurez un champ d'oliviers en plein et bon rapport.

*Toruvio.* — Rien de plus vrai, ma femme, cela ne peut manquer de faire merveille.

*Agueda.* — Savez-vous ce que j'ai pensé, mon mari ? Non ? eh bien, écoutez-moi. Je ferai la cueillette des olives, vous les transporterez sur notre petit âne, et Menciguela les vendra au marché ; mais souvenez-vous de ce que je vous dis, ma fille,

vous ne devez pas donner le *celemin*[1] pour moins de deux réaux de Castille.

*Toruvio.* — Deux réaux de Castille! Oh! par exemple, ce serait conscience! Il suffit de les laisser à quatorze ou quinze deniers le celemin.

*Agueda.* — Taisez-vous donc, c'est du plant de la meilleure espèce, du plant de Cordoue.

*Toruvio.* — Et quand ce serait du plant de Cordoue, le prix que je dis est suffisant.

*Agueda.* — Taisez-vous, encore une fois, et ne me rompez pas la tête. Ah çà, ma fille, vous m'avez entendue? deux réaux de Castille, et rien de moins.

*Toruvio.* — Encore! Viens ici, petite fille! combien feras-tu les olives?

*Menciguela.* — Ce qu'il vous plaira, mon père.

*Toruvio.* — Quatorze deniers ou quinze?

*Menciguela.* — Oui, mon père.

*Agueda.* — Comment, oui, mon père! Viens ici, petite fille; combien feras-tu les olives?

*Menciguela.* — Ce que vous voudrez, ma mère.

*Agueda.* — Deux réaux de Castille.

*Toruvio.* — Miséricorde! deux réaux de Castille! Je vous promets que, si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vous donnerai plus de deux cents coups d'étrivières. Voyons, parlez, combien les ferez-vous?

*Menciguela.* — Comme vous dites, mon père.

*Toruvio.* — Quatorze ou quinze deniers?

*Menciguela.* — Oui, mon père.

*Agueda.* — Qu'est-ce à dire? oui, mon père! (*Elle la bat.*) Attrape! attrape! voilà pour t'apprendre à me désobéir.

*Toruvio.* — Laissez cette enfant.

*Menciguela.* — Ah! ma mère! ah! mon père! ne me tuez pas

*Aloja* (*entrant*). — Qu'est-ce que c'est, voisins? Pourquoi maltraiter ainsi cette petite?

*Agueda.* — Ah! monsieur, c'est ce mauvais garnement qui prétend donner tout ce que nous avons pour rien; il veut ruiner la maison. Des olives grosses comme des noix!...

1. Douzième de la fanègue, environ un boisseau.

*Toruvio.* — Je jure, par les os de mon père, qu'elles ne sont pas seulement comme des grains de millet.

*Agueda.* — Et moi, je dis que si !

*Toruvio.* — Et moi, je dis que non !

*Aloja.* — Allons, voisine, faites-moi le plaisir de rentrer chez vous ; je me charge d'arranger tout cela. (*Elle rentre.*) Expliquez-vous maintenant, voisin ; de quoi s'agit-il ? Voyons vos olives ; y en eût-il vingt fanègues, je les achèterais.

*Toruvio.* — Ce n'est pas cela, monsieur, ce n'est pas cela, vraiment ; nous n'en sommes pas où vous croyez. Les olives ne sont pas dans notre maison ; elles ne sont encore que dans notre fonds.

*Aloja.* — Alors, transportez-les ici ; vous pouvez compter que je vous les achèterai toutes au plus juste prix.

*Menciguela.* — Ma mère en veut deux réaux le celemin.

*Aloja.* — C'est bien cher !

*Toruvio.* — N'est-il pas vrai, monsieur ?

*Menciguela.* — Mon père n'en demande que quinze deniers.

*Aloja.* — Montrez-m'en un échantillon.

*Toruvio.* — Mon Dieu, vous ne voulez pas me comprendre, monsieur ! J'ai mis en terre aujourd'hui du replant d'olivier, et ma femme dit que, dans six ou sept ans, on pourra récolter quatre ou cinq fanègues d'olives, que ce sera elle qui les cueillera, moi qui les porterai au marché, et notre fille qui les vendra, et qu'elle ne doit pas les laisser à moins de deux réaux ; je soutiens que non, elle soutient que si, voilà toute l'affaire.

*Aloja.* — Plaisante affaire, ma foi ! vit-on jamais chose pareille ? Les oliviers sont à peine plantés, et déjà ils sont cause des pleurs de votre enfant !

*Menciguela.* — C'est bien vrai ! Qu'en dites-vous, monsieur ?

*Toruvio.* — Ne pleure pas, Menciguela. Cette petite, monsieur, vaut son pesant d'or. Allons, mon enfant, va mettre la table ; je te promets de t'acheter un tablier sur le produit des premières olives que nous vendrons.

*Aloja.* — Adieu, voisin ; rentrez aussi chez vous, et vivez en paix avec votre femme.

*Toruvio.* — Salut, monsieur.

*Aloja* (*seul*). — Il faut convenir que nous voyons ici-bas des

choses qui passent toute croyance. On se querelle pour les olives, quand les oliviers n'existent pas encore [1].

Cette revue bien incomplète nous montre que la disposition à rêver tout éveillé a toujours été le partage des hommes, et toujours raillée malicieusement par ceux qui probablement y étaient le plus enclins.

En terminant, citons un joli trait tout pareil à l'histoire de Perrette. Nous le recueillons dans la *Discipline de clergie*, traduction ancienne de la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse :

« Un berger avoit mille brebis en songe. Il les vouloit vendre à un homme, et il lui sembloit que cestuy homme lui vouloit donner pour chascune brebis deux sols, et il demandoit deux deniers de plus pour chascune : pendant qu'ils estrivoient (disputoient ainsi, le songe s'esvanouit. Quand le vendeur s'apercheut que c'estoit songe, il tinst les yeux clos, et commença à crier : « Donne pour chascune vingt-cinq deniers, et les emmaine « toutes ! »

Fable XI, *Le Curé et le Mort*.

L'accident arrivé après la mort de M. de Boufflers, et que Mme de Sévigné a raconté dans une de ses lettres en date du 26 février 1672, fournit le sujet de cette fable :

« M. de Boufflers, dit Mme de Sévigné, a tué un homme après sa mort : il étoit dans sa bière en carrosse ; on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer ; son curé étoit avec le corps ; on verse ; la bière coupe le cou au pauvre curé. »

Elle fut composée aussitôt après l'événement, puisque Mme de Sévigné l'envoya à sa fille avec une lettre en date du 9 mars de la même année :

« Voilà cette petite fable de La Fontaine sur l'aventure du curé de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse auprès de son mort. Cet événement est bizarre, la fable est jolie ; mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. »

La Fontaine se faisait nouvelliste, comme nos anciens trouvères dans leurs *Ysopets*.

Le choix du nom du curé aurait été, si l'on en croit le témoignage d'un ecclésiastique de Paris au siècle dernier, déterminé

1. Traduction de M. A. de Puibusque.

par un sentiment de représailles. Un ecclésiastique, nommé M. Choquet, raconte, dans l'*Année littéraire* de 1775, l'anecdote suivante, qu'il dit tenir de l'abbé d'Olivet :

« Le nom de ce curé, Chouart, n'est point, monsieur, invente à plaisir pour la rime. Il a réellement existé : il étoit d'une famille très-distinguée dans la Touraine, conseiller du roi, docteur en théologie de la faculté de Paris, curé de Saint-Germain-le-Vieux, doyen de messieurs les curés de cette ville, ami de Bossuet, de Racine, de La Fontaine, etc. Un jour que ces illustres auteurs s'égayoient à table avec quelques flacons de vin de Champagne, le sévère Despréaux, prenant tout à coup un air grave, se mit à prêcher La Fontaine sur le scandale de sa séparation d'avec sa femme. Racine seconda son ami avec cette éloquence douce et insinuante qui lui étoit naturelle. « Eh bien, « messieurs, dit La Fontaine, puisque vous le voulez, j'irai voir « cette femme ; elle dit pourtant que je suis un malpropre. » Le curé, M. Chouart, qui étoit du nombre des convives, vint à la charge, et voulut à son tour sermonner le fabuliste. Mais le bonhomme, l'arrêtant tout court par un *tu quoque, mi Brute*, le pria d'entonner un beau *Gloria in excelsis*. Pour l'intelligence de ce *Gloria*, il faut savoir que M. Chouart, à la messe de paroisse, après l'intonation du *Gloria* et du *Credo*, quittoit l'autel, montoit à son appartement pour attiser son feu et faire bouillir sa marmite. « Voilà de la besogne taillée pour vous, disoit-il à ses « chantres ; n'allez pas si vite ! »

« La Fontaine, à son retour de Château-Thierry, fit, pour se venger du curé, la fable en question. »

Walckenaer tient pour très-suspecte cette anecdote.

Fable XII. *L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.* — Saint Cyrille, liv. III, ch. iv.

Fable XIII. *Les deux Coqs.* Æsop., 145, 119. — Aphton., 12.

Fable XIV. *L'Ingratitude et l'Injustice des hommes envers la Fortune.* Abstemius, 198.

La Fontaine aime à defendre la Fortune. Voyez tome 1er, livre V, fable xi, et page 298.

Fable XV. *Les Devineresses.*

Cette fable a trait aux anecdotes du temps. Nous avons déjà

vu La Fontaine se faire nouvelliste. Ici encore, il traduit des préoccupations qui agitaient très-vivement le public.

Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la Devineuse on couroit,

En effet, au milieu de la société la plus éclairée et la plus brillante, la panique de l'empoisonnement s'éleva tout à coup avec une violence inouïe. Deux femmes jetèrent dans Paris et dans la France entière cette terreur que leur mort ne dissipa qu'à demi : la marquise de Brinvilliers, en 1676 ; la Voisin, de 1679 à 1682.

La Brinvilliers sema la première ces terribles anxiétés dans tous les esprits.

Lorsque la mignonne marquise eut été brûlée en place de Grève, Mme de Sévigné écrivait : « On a jeté ses cendres au vent, de sorte que nous les respirons ; et, par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante dont nous serons tous étonnés. »

Tout en raillant, Mme de Sévigné disait plus vrai qu'elle ne croyait. Dès l'année suivante, les bruits d'empoisonnement s'élevaient de toutes parts. Trois ans après, deux cent quarante-six personnes étaient arrêtées, et parmi elles le comte de Clermont, la duchesse de Bouillon, la princesse de Tingry, et d'autres du plus haut rang. A la marquise de Brinvilliers succéda sur les bancs de la justice criminelle la femme Voisin ou Monvoisin, demi-sage-femme, demi-sorcière, marchande de philtres et de poisons.

C'est dans les années qui précédèrent l'arrestation de la Voisin (12 mars 1679) que la fable des *Devineresses* fut composée.

Le 19 novembre 1679, c'est-à-dire huit mois après cette arrestation, et lorsque la fameuse instruction criminelle n'était encore que commencée, Thomas Corneille et de Visé firent représenter au théâtre de Guénégaud une comédie en cinq actes en prose intitulée *la Devineresse, ou Madame Jobin*, qui eut un succès prodigieux. Elle fut jouée quarante-sept fois de suite, et les dix-huit premières au double. Sous le nom de Mme Jobin, les auteurs avaient voulu désigner la Voisin. On croyait trouver dans la pièce des allusions à différentes personnes connues qui avaient été consulter la sorcière. Les scènes developpaient les tours d'a-

dresse dont de prétendues devineresses s'étaient servies depuis quelques années pour tromper et épouvanter bien des gens à Paris. Dans cette circonstance, la fable avait devancé, comme on voit, la satire comique, si prompte qu'eût été celle-ci.

FABLE XVI. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.* — Doni, *Filosofia morale*, 1594, in-8e, fol. 121. — *Livre des lumières, ou la Conduite des Roys*, p. 251.

Les personnages de l'apologue indien sont un chat, une perdrix et un autre oiseau. Quand les deux oiseaux arrivent devant le saint homme de chat, celui-ci les fait attendre longtemps, demeurant absorbé dans sa prière. Le fabuliste cite à ce propos le proverbe suivant : « Longue oraison devant le monde est la clef de l'enfer. »

FABLE XVII. *La Tête et la Queue du Serpent.* Plutarque, *Vies d'Agis et de Cléomène.*

FABLE XVIII. *Un animal dans la lune.*

Lorsque la Société royale de Londres fut fondée en 1660 par Charles II, les courtisans firent des railleries sur les membres de cette Société. Ils prétendirent notamment que l'astronome Paul Neal avait cru voir dans la lune un éléphant, parce qu'une souris s'était introduite dans sa lunette, et l'auteur de *Hudibras*, Samuel Butler, composa à cette occasion un poëme facétieux intitulé *The Elephant in the moon.* La plaisanterie avait traversé le détroit : elle suggéra à La Fontaine des réflexions philosophiques sur les erreurs de nos sens auxquelles il lui a plu de donner le titre de fable.

Cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. La France était alors en guerre avec la Hollande, l'Espagne et l'Empire. Ces puissances se trouvaient épuisées par la guerre, et désiraient la paix. L'Angleterre, qui seule était restée neutre, devint, pour cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivaient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquaient sa médiation ; mais Charles II se trouvait fort embarrassé, parce que ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisaient désirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que, d'un autre côté, il craignait l'opinion du

peuple anglais, si, trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisait pas les nations alliées et coalisées contre la France[1].

La Fontaine intervient ici dans les affaires politiques de son temps ; il fait des vœux en faveur de la paix, mais discrètement, de manière à ne pas blesser la politique du roi. Il stimule le zèle du monarque anglais :

La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir : il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant, s'il pouvoit apaiser la querelle,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?

Plus d'une fois, depuis le temps de La Fontaine, la France a pu ainsi, au milieu de ses luttes, jeter un regard d'envie à l'Angleterre, que sa position insulaire exemptait des commotions auxquelles le continent était livré. Au moment même où cette page s'imprime (août 1870), les deux vers qui terminent le septième livre des fables :

. . . . . Quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entier aux beaux-arts ?

ont autant d'à-propos que lorsqu'ils furent écrits.

On voit quelle extension et quelle portée La Fontaine a données à l'apologue dans ce septième livre. Nous l'avons vu tout à l'heure se faire nouvelliste. Voici qu'il se fait maintenant l'interprète des vœux et des espérances de la nation. Il n'est pas de genre poétique étroit ni inférieur, quand un grand poëte y déploie son libre génie.

1. Voyez Hume's *Hist. of England*, ch. LXVI, t. VIII, p. 25. London. 1782, in-8°.

# LIVRE HUITIÈME

## FABLE PREMIÈRE

### LA MORT ET LE MOURANT.

La mort ne surprend point le sage[1] :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine,
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;

1. Non deterret sapientem mors. (CICERO., *Tusc.*)

Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La Mort ravit tout sans pudeur ;
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament. »

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet[1],
Remerciant son hôte ; et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

1. Cur non ut vitæ plenus conviva recedis?
(LUCRET., III, v. 952.)

# FABLE II

## LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir ;
C'étoit merveilles[1] de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisoit des passages[2],
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor :
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit ;
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière

1. La Fontaine a mis *merveilles* au pluriel, et le verbe qui précède au singulier ; Bossuet et les auteurs de cette époque offrent de nombreux exemples semblables. (W.)

2. Ornement dont on charge un trait de chant, pour l'ordinaire assez court, lequel est composé de plusieurs notes ou diminutions, qui se chantent ou se jouent très-légérement. C'est ce que les Italiens appellent aussi *passo*. (J.-J Rousseau.)

De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes[1] :
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôte les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.

1. Var. Les vers qui précèdent, dans l'édition de 1678, étaient primitivement ainsi :

Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours
Il s'entremêle certains jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes.

De sorte que ce dernier vers se trouvait sans rime. La Fontaine a lui-même corrigé cette faute par un carton qui manque à beaucoup d'exemplaires, f° 227.

Tout le jour il avoit l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
Et reprenez vos cent écus. »

# FABLE III[1].

## LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts[2].
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtes lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure,
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :
« Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étois en pèlerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.

1. Cette fable parut d'abord en 1671 : elle est la première du recueil intitulé *Fables choisies et autres Poésies*.

2. C'est-à-dire de toutes les classes. Du temps de La Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baume et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étaient encore plus nombreux qu'aujourd'hui, et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenaient encore plus de crédit. (W.)

Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Tout chaude et toute fumante:
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre. »
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

# FABLE IV.

## LE POUVOIR DES FABLES.

### A M. DE BARILLON[1].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les ; ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose[2].

1. Ambassadeur en Angleterre. On lit dans le *Mercure* de juillet 1691 : « Messire Paul Barillon, conseiller d'État ordinaire, est mort depuis peu de jours ; il avoit été maître des requêtes, intendant de Paris, ambassadeur de Cologne pour négocier la paix en 1677, et ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Son frère, messire Jean-Jacques Barillon, étoit président aux enquêtes du Palais. »

2. Le parlement d'Angleterre s'opposait à ce que le roi Charles II favorisât la France.

N'est-il point encor temps que Louis se repose[1] ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup[2],
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens:
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur[3], voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune ; et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put;

1. On négociait alors à Nimègue pour la paix.

2. Le parlement d'Angleterre voulait que Charles II, si Louis XIV ne consentait pas à faire la paix avec les alliés, se joignît à eux pour combattre la France.

3. Cet orateur se nommait Demades.

Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles[1],
Étant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter;
Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
« Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête; et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle?
— Ce qu'elle fit! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau d'âne m'étoit conté[2],

1. Horace, en parlant du peuple romain, a dit :

Bellua multorum est capitum...
(HORAT., Epist. I, I, v. 6.)

2. C'est bien au conte de *Peau d'âne*, écrit pour l'amusement des enfants, que La Fontaine fait ici allusion, et non pas à la cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure Despériers, comme l'a prétendu un com-

J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

mentateur de notre poëte. Perrault a mis en vers le conte de *Peau d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne. (W.)

Le comte de Bonaventure Despériers, intitulé « D'une jeune fille nommée *Peau d'âne*, et comment elle fut mariée par le moyen que lui donnèrent les petites fourmis », est emprunté à la fable antique de *Psyché*.

## FABLE V.

### L'HOMME ET LA PUCE.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger! »

Pour tuer une puce, il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue

## FABLE VI.

### LES FEMMES ET LE SECRET.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : « O Dieu ! Qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire;
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.

— Vous moquez-vous ? dit l'autre ; ah ! vous ne savez guè
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà d'en conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits :
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montoient à plus d'un cent.

## FABLE VII.

### LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINÉ DE SON MAITRE.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyoit un mets exquis;
Mais enfin il l'étoit : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent[1] peu les coups.
Notre chien, se voyant trop foible contre eux tous,

1. Var., édit. de 1678 : *En craignant*. Mais La Fontaine a consigné la leçon du texte dans l'errata qui est à la suite de la préface du tome IV.

Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
« Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau,
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille.
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

## FABLE VIII.

### LE RIEUR ET LES POISSONS.

On cherche les rieurs; et moi, je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur étoit à la table
D'un financier, et n'avoit en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin;
Mais tous lui répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauroient davantage.
« N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger? »

De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avoient vus
Les anciens du vaste empire.

## FABLE IX[1].

### LE RAT ET L'HUITRE.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase ! »
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétys sur la rive
Avoit laissé mainte huître; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
« Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire !
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point[2]. »
D'un certain magister le rat tenoit ces choses,

1. Cette fable est la quatrième du recueil de *Fables et autres Poésies*, publié en 1671.

2. Au chapitre XXXIII du livre de Rabelais, quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit : « Ha! paovres gents, que boirons-nous par ces déserts? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Picrochole), mais nous ne busmes poinct frais. »

Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'étoit ouverte, et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
« Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs : car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.

# FABLE X.

## L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

Certain ours montagnard, ours à demi léché[1].
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon[2], vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps[3] chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
    Nul animal n'avoit affaire
    Dans les lieux que l'ours habitoit;
    Si bien que, tout ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
    Non loin de là certain vieillard
    S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore :
    Il l'étoit de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrais parmi
    Quelque doux et discret ami.

1. On comprend cette expression si l'on se reporte à la tradition populaire dont il est parlé dans la note de la page 79 du tome Ier.

2. Le vainqueur de la Chimère, qui ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

3. La Fontaine avait mis *toujours* dans son édition; il a substitué *longtemps* dans l'errata.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin.
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur ; mais comment esquiver[1], et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire[2] ;
Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver :
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier ;
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur ; écartoit du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,

1. Voyez tome I, note de la page 217.
2. L'ours commun est frugivore.

Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

# FABLE XI.

## LES DEUX AMIS.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avoit touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Étoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
— Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe[1], un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

1. Var. Édition de 1678 : *Une ombre*. Mais La Fontaine a changé ce mot au moyen de son errata.

## FABLE XII.

### LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire.
Leur divertissement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton[1] n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin[2].
Dom pourceau crioit en chemin
Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trousses :
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?

1. Charton ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier.

2. Tabarin était le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avait établi son théâtre sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du XVII[e] siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux, et servirent à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi, et que ce recueil eut six éditions; il est intitulé *Recueil général et Fantaisies de Tabarin*, divisé en deux parties, etc. Paris, 1625.

Il est sage. — Il est sot,
Repartit le cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit, comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom pourceau raisonnoit en subtil personnage :
Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

## FABLE XIII.

### TIRCIS ET AMARANTE

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY[1]

J'avois Ésope quitté,
Pour être tout à Boccace;
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire : Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,

1. La Fontaine était, ainsi que son ami Maucroix, fort lié avec les Bruslart de Sillery, et on trouve encore dans ses œuvres diverses une épître adressée à un chevalier de Sillery, probablement frère ou parent de celle à qui cette fable est dédiée. Gabrielle-Françoise Bruslart de Sillery, à qui ces vers sont adressés, était la troisième fille de Louis Bruslart de Sillery et de Marie-Catherine de La Rochefoucauld. Elle était la nièce, par conséquent, de l'auteur des *Maximes*.

Cette fable ou plutôt cette lettre en vers intitulée *Tircis et Amarante* est, dans le manuscrit autographe, datée du 11 décembre 1674. Six mois après, le 23 mai 1675, M^lle^ de Sillery, âgée de vingt-six ans, épousa Louis de Tibergeau, marquis de La Motte-au-Maine. M^me^ de Tibergeau mourut à Paris, le 27 juin 1732.

C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
« Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous ce mal? quel est son nom?
— L'amour. — Ce mot est beau! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que sent-on?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît

Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh! oh! c'est là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître. »
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

## FABLE XIV.

### LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître[1].

1. Édition de 1678 : *Parêtre.* La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poëtes de son temps.

Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs[1]
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose

1. « Le temps de pleurs », et non « des pleurs », comme on dirait aujourd'hui. C'est une locution du temps.

Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

## FABLE XV.

### LE RAT ET L'ÉLÉPHANT.

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
De plus gros, et railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat, et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pèlerinage.
Le rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants !

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants. »
Il en auroit dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

## FABLE XVI.

### L'HOROSCOPE.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter[1].

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge :
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse

1. . . . . . . . . . . . Multi ad fatum
Venere suum dum fata timent.
(SENEC., *OEdip.*)

Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
Il savoit le sujet des fatales défenses :
Et comme ce logis, plein de magnificence,
Abondoit partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
« Ah, monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers ! » A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme : et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poëte Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète :
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter[1] le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe[2]?
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,

1. La planète Jupiter.
2. Lorsque La Fontaine composait cette fable, presque toute l'Europe était en guerre contre la France.

Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

## FABLE XVII.

### L'ANE ET LE CHIEN.

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua;
Et ne sais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays, accompagné du chien;
Gravement sans songer à rien;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie.
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain. »
Point de réponse; mot : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille.
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;

Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

## FABLE XVIII.

### LE BASSA ET LE MARCHAND.

Un marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa[1] l'appuyoit;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtoit tant
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute; avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta

1. Un bacha ou pacha.

Comme Alexandre[1]; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
« Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.
Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.

1. Alexandre but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venait de recevoir une lettre qui lui annonçait que celui-ci voulait l'empoisonner. (Arian., l. II, c. XIV; Justin., l. XI, c. VIII: Plutarch., *in Alexand.*, p. 28.)

Le troupeau s'en sentit ; et tu te sentiras
        Du choix de semblable canaille.
    Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »
Le Grec le crut.

                    Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

## FABLE XIX.

### L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut[1] jadis un différend :
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme sage
Étoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
« Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[2],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement[3].

1. Survint, s'éleva. Racine a dit dans le même sens:

> Ces jours passés, chez un vieil histrion,
> Un chroniqueur *émut* la question.

2. C'est-à-dire au troisième étage.
3. Quibus umbra sua famulatur unice.

(*Epistol. obscur. viror.*)

La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés. »
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient;
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris :
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix[1].

1. Après leur déroute en Sicile, beaucoup d'Athéniens, n'ayant pu se rembarquer, erraient dans les campagnes. Les Siciliens s'empressèrent de recueillir et de traiter généreusement tous ceux qui purent leur réciter des vers d'Euripide. (A. M.)

## FABLE XX.

### JUPITER ET LES TONNERRES.

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
« Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois! »
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.
O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,

L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité;
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages :
Ils seroient sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il étoit père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain[1] entreprit l'affaire.

1. La Fontaine, comme ses contemporains, écrit toujours *Vulcan*. Cette

Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux[1] :
L'un jamais ne se fourvoie ;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte.
Bien souvent même il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduirait dans ce vers une cacophonie désagréable (W.)

1. Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, était une flèche fort grosse, dont le fer avait la pointe triangulaire.

« Quiconque est arschier à Paris, il peut faire ars, *quarriaux* et fleisches de tel fust, comme il lui plaist, ou de cor, ou de pluseurs pièces, ou d'une, et puet *empenner les quariaus* de tex pennes comme il voudra, soit de gelines ou d'autres. » *Establissement des mestiers de Paris*, cité par M. Roquefort.

Les poëtes ont ensuite fait de carreaux le synonyme de foudres, et n'emploient ce mot qu'au pluriel.

# FABLE XXI.

## LE FAUCON ET LE CHAPON.

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle[1].
Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Étoit sommé de comparoître
Par devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose :
« Petit, petit, petit ! » Mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissoit les gens crier.
« Serviteur, disoit-il ; votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas ; et pour cause. »
Cependant un faucon sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.

1. Allusion au proverbe qui dit : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.* La Fontaine parait avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre allait se rallumer entre Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelle* et *Louis de Fosseuse,* de quitter la Flandre, où ils avaient des biens considérables, et de venir servir le roi : aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père, irrité, les traita de *chiens* et les déshérita. (W.)

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend : es-tu sourd? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon; mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche. »

# FABLE XXII.

## LE CHAT ET LE RAT.

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste-oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier; et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie;
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : « Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit;
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que, seul entre les tiens, par amour singulière
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains;

Viens dissoudre ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance;
Envers et contre tous je te protégerai;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit : « Idiot!
Moi ton libérateur! je ne suis pas si sot. »
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :
« Ah! mon frère, dit-il, viens m'embrasser; ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
— Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité? »

## FABLE XXIII.

### LE TORRENT ET LA RIVIÈRE.

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui ; l'horreur suivoit ses pas :
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante.
Un seul vit des voleurs, et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre, et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

## FABLE XXIV.

### L'ÉDUCATION.

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine[1].
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture[2]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier[3] abattu,
Fut le premier César que la gent[4] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse

1. Var. Édition de 1678 :

L'un hantoit les forêts, et l'autre la cuisine.

Ce vers fut corrigé par l'auteur dans l'errata qui est à la suite de sa préface.

2. Ce mot était autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation.

3. Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarets, dans la préface de *Clovis*, se plaignait que des innovateurs, sans autorité suffisante, voulussent faire les mots *sanglier*, *ouvrier*, *bouclier*, et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, ajoutait-il, que depuis qu'on parle françois on a toujours fait ces mots de deux syllabes ». L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs dont Desmarets se plaignait. (W.)

4. La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poëtes.

Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon, négligé, témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches[1] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.
On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère :
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

1. On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tourne-broche.

## FABLE XXV.

### LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître :
Mais il est sot, il est gourmand ;
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?
— Eh ! qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand,
Et, de plus, il nous faut nager contre le vent[1].

1. Cette réflexion fait un contre-sens avec un des vers précédents, où l'on a vu que « le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens ».

Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec ; et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti ; quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant[1] pour acquérir des biens ou de la gloire !
Si j'arrondissois mes États !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela, c'est la mer à boire :
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

1. S'excédant, se ruinant.

## FABLE XXVI.

### DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire[1],
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi ?
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étoient les fous, Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
« Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,

1. Odi profanum vulgus et arceo.
(Horat., lib. III, od. i.)

Il connoît l'univers, et ne se connoît pas.
Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel : sa folie est extrême. »
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
Cherchoit dans l'homme et dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu

## FABLE XXVII.

### LE LOUP ET LE CHASSEUR.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage !
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain.
— Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin[1] :
Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec un faon ;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,

1. Cras vives : hodie jam vivere, Postume, serum est.
(Martial, V, 5, 9.)

Non est, crede mihi, sapientis dicere : Vivam.
Sera nimis vita crastina ; vive hodie.
(Ibid., I, 6.)

Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient : la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de bien. Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
        Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd[1], meurt vengé sur son corps ;
        Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux[2] :
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
« O Fortune, dit-il, je te promets un temple !
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares
        (Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps : ce sont quatre semaines,
        Si je sais compter, toutes pleines.

1. Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. « On appelle *décousures* les blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. » (Langlois, *Dictionnaire des chasses.*)

2. Mot déjà vieux du temps de La Fontaine, mais qu'il nous conservera, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*.

Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau : l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette[1]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

1. *Sagette* pour *flèche,* du mot latin *sagitta,* ne se disait déjà plus du temps de La Fontaine ; mais il était fort en usage du temps de Marot, et même de Régnier.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes;
Mais ces divers rapports sont de foibles *sagettes,*
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.
(RÉGNIER, sat. V, v. 25-30.)

FIN DU HUITIÈME LIVRE

# LIVRE VIII.

## SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES

---

Fable I. *La Mort et le Mourant.* Abstemius, 99. — *Heures de récréations et après-disnées*, de Louis Guicciardin, 1605, p. 139.

Comparez Mme de Sévigné sur la mort de Louvois : « Il n'est donc plus, ce ministre puissant et superbe. O mon Dieu, encore quelque temps ! je voudrois humilier le duc de Savoie, écraser le prince d'Orange; encore un moment. Non, vous n'aurez pas ce moment, pas un seul moment, il faut partir... »

Fable II. *Le Savetier et le Financier.*

Une fable des *Avadânas* peut se comparer à celle-ci. Elle est intitulée *le Laboureur et le Trésor*, et, en sous-titre : « De ceux qui se laissent aveugler par la cupidité. »

« Jadis, le Bouddha voyageant avec Ananda dans le royaume de Çrâvasti, à travers une plaine déserte, ils virent sur le bord d'un champ un trésor qu'on y avait déposé. Le Bouddha dit à Ananda : « C'est un grand serpent venimeux. — C'est, en effet, « un méchant serpent venimeux, » repartit Ananda.

« Dans ce moment, un laboureur ayant entendu le Bouddha dire à Ananda qu'il y avait là un serpent venimeux, pensa en lui-même : « Il faut que j'aille le voir. Pourquoi le religieux a-t-il « dit que c'était un méchant serpent venimeux ? »

« Il y alla aussitôt, et vit un morceau d'or pur. Il se dit alors; « Ce que le Samanéen appelle un serpent venimeux est du bel et

« bon or. » Il le ramassa et l'emporta dans sa maison. Cet homme, qui auparavant était pauvre au point de ne pouvoir se procurer des habits et des aliments, devint, par la découverte de ce trésor, riche et opulent, de sorte qu'il regorgea tout à coup de mets exquis et de somptueux vêtements. Les espions du roi, étonnés de sa fortune subite, se saisirent de lui et le jetèrent en prison. Après avoir dépensé follement tout l'or qu'il avait trouvé, il ne put obtenir sa délivrance et se vit menacé du dernier supplice. Il se mit à crier : « C'est un serpent venimeux, ô Ananda ! « c'est un méchant serpent venimeux ! »

« Des hommes qui étaient près de lui, ayant entendu ces paroles, allèrent les rapporter au roi. Le roi fit appeler cet homme et lui demanda quel était le sens de ses paroles : « Sire, dit-il, « jadis lorsque j'étais à labourer, j'ai entendu le Bouddha dire « à Ananda : « Le trésor que vous voyez est un serpent veni- « meux. » Aujourd'hui, je comprends qu'un trésor est vraiment « un serpent venimeux. »

Nous sommes, dans cet apologue de l'Indo-Chine, fort loin de la fable de La Fontaine. Les anecdotes latines du moyen âge vont nous rapprocher de celle-ci : traduisons une de ces anecdotes [1] :

« Un pauvre homme qui gagnait sa vie en travaillant et à qui, lorsqu'il avait soupé, il ne restait pas une obole, chantait tout le soir, avec sa femme, avant d'aller coucher, puis s'en allait dormir tranquille et joyeux. Il vérifiait le proverbe :

Cantabit vacuus coram latrone viator.

« De riches voisins qu'il avait ne chantaient jamais, au contraire, et vivaient en grand souci de leur argent. Émerveillés de la gaieté de ce malheureux, ils murmuraient entre eux de ce que ses chants les empêchaient de sommeiller. L'un d'eux dit aux autres : « Vous ne savez pas? Je le corrigerai si bien qu'il ne « chantera ni ne se réjouira plus. » Le riche bourgeois fit poster ses voisins dans un endroit d'où ils pourraient voir ce qui se passerait. Il laissa un sac d'argent devant la porte du pauvre homme, à l'heure où celui-ci avait coutume de sortir le matin.

1. *Latin Stories*, edit. by Th. Wright, p. 63.

Le pauvre homme sort en effet, aperçoit le sac, le ramasse, et rentre chez lui. Le soir venu, l'inquiétude le prit : il craignait que des voleurs ne lui dérobassent son argent. Il songeait aussi que, s'il en faisait usage, il pourrait être traduit en justice. Au milieu de ces angoisses, son ancienne gaieté l'avait entièrement abandonné. Les voisins faisaient semblant de s'étonner de ce changement, et, quand ils le rencontraient, ils lui demandaient pourquoi il était ainsi attristé. Lui, n'osant leur dire la vérité, se tourmentait davantage. Enfin, celui qui lui avait tendu le piége le fit venir, et, en présence des autres voisins, lui dit : « Nous « savons tout : l'autre jour tu as trouvé un sac d'argent, et tu « l'as caché. » Confus et rougissant : « Maudit argent, s'écria le « pauvre diable, maudit argent qui cause tant de peine! Depuis « que je l'ai, je me suis plus fatigué l'esprit par les soucis qu'il « me donne que ne me fatiguait mon travail de chaque jour, et « je n'ai pu avoir un instant de joie. Reprenez votre sac, afin que « je puisse chanter de nouveau! »

Cette anecdote devint plus tard un sujet de farce comme celle du Pot au lait. Dans le Recueil de Nicolas Rousset, il en est une qui est intitulée : « De deux savetiers, l'un pauvre et l'autre riche; le riche est marry de ce qu'il voit le pauvre rire et se resjouir, et perd cent écus et sa robe, que le pauvre gagne. »

Bonaventure Despériers raconte, dans sa Nouvelle XXI, la même aventure arrivée au savetier Blondeau :

« A Paris sus Seine trois bateaux y a[1], mais il y avoit aussi un savetier que l'on appeloit Blondeau, lequel avoit sa loge près la Croix du Tiroir[2], là où il refaisoit les souliers, gagnant sa vie joyeusement, et aimant le bon vin surtout; et l'enseignoit voulentiers à ceux qui y alloient. Car, s'il y en avoit en tout le quartier, il falloit qu'il en tâtât; et étoit content d'en avoir davantage et qu'il fût bon. Tout le long du jour, il chantoit et réjouissoit tout le voisiné. Il ne fut oncques vu en sa vie marri, que deux fois : l'une, quand il eut trouvé en une vieille muraille un pot de fer, auquel il y avoit grande quantité de pièces

1. Ces mots ont tout l'air du commencement d'une vieille chanson.
2. La Croix du Tiroir, ou Trahoir, ou Trioir, ainsi nommée d'un supplice ou d'un marché, était le carrefour de la rue de l'Arbre-Sec.

antiques de monnoie, les unes d'argent, les autres d'aloi[1], desquelles il ne savoit la valeur. Lors il commença de devenir pensif. Il ne chantoit plus : il ne songeoit plus qu'en ce pot de quincaille. Il fantasioit en soi-même : « La monnoie n'est pas de « mise. Je n'en saurois avoir ni pain ni vin. Si je la montre aux « orfévres, ils me décèleront, ou ils en voudront avoir leur part, « et ne m'en bailleront pas la moitié de ce qu'elle vaut. » Tantôt il craignoit de n'avoir pas bien caché ce pot, et qu'on le lui dérobât. A toutes heures il partoit de sa tente[2] pour l'aller remuer. Il étoit en la plus grand'peine du monde; mais à la fin il se vint à reconnoître, disant en soi-même : « Comment, je ne fais « que penser en mon pot! Les gens connoissent bien à ma façon « qu'il y a quelque chose de nouveau en mon cas Bah! le diable « y ait part au pot! Il me porte malheur. » En effet, il le va prendre gentiment et le jette en la rivière, et noye toute sa mélancolie avec ce pot... Il se remit à sa coutume première de chanter et faire bonne chère, laquelle lui dura jusqu'à la mort. Et en la souvenance de la joyeuse vie qu'il avoit menée fut fait un épitaphe de lui, tel que s'en suit :

Ci-dessous gist en ce tombeau
Un savetier nommé Blondeau,
Qui en son temps rien n'amassa,
Et puis après il trépassa.
Marris en furent les voisins,
Car il enseignoit les bons vins. »

L'épitaphe du savetier Blondeau fait pendant à l'épitaphe de La Fontaine : « Jean s'en alla comme il étoit venu, etc. »

Fable III. *Le Lion, le Loup et le Renard.* Æsop., 72 233.

Le récit du *Romulus* mérite d'être mis en regard de la fable de La Fontaine; voici comment il est traduit par M. Saint-Marc Girardin

« Le lion étant malade, tous les animaux venaient le voir et lui disaient qu'il avait besoin d'un savant médecin. Mais où trouver ce médecin? demandait le lion. « Personne, sire, n'est plus

1. Alliage dont beaucoup de monnaies blanches étaient composées.
2. Échoppe couverte d'une toile.

« savant que le renard, qui sait parler aux bêtes comme aux oi-« seaux, et qui traite souvent des affaires avec les unes et les « autres. » Le renard fut donc mandé près du roi ; mais il resta caché plusieurs jours. Une nuit cependant, sortant secrètement de sa demeure, il vint se poster dans un trou près de la chambre royale, et là, prêtant l'oreille, il écoutait le prince, qui entretenait les assistants de sa maladie. Il recueillait avec soin les réponses, et déjà il avait entendu beaucoup d'opinions diverses, lorsque arriva Ysengrin, qui dit : « Rien nempêche le renard de « venir donner des soins à notre souverain, si ce n'est son natu-« rel pervers, et, pour cela, je le dénonce comme traître à la « santé du roi et le juge digne de mort. » Le renard alors, entrant dans la salle à pas comptés, l'air grave, salua le roi de la part des docteurs de la ville de Salerne. Mais le roi le menaçant du dernier supplice pour avoir tardé tant à venir : « Qu'aurais-je fait, « sire, dit le renard, si je ne vous avais apporté une guérison as-« surée? Aussitôt que j'eus reçu votre ordre, je me mis à par-« courir divers pays, et je suis allé consulter les médecins de « Salerne. Je leur ai expliqué la maladie de Votre Majesté, et je « vous annonce de leur part qu'il n'y a pour vous qu'un moyen « de recouvrer la santé, c'est de vous envelopper la poitrine « avec la peau fraîchement enlevée du corps d'un loup, encore « chaude et encore fumante de sang. En trois jours, au plus, ce « remède, sire, vous rendra la santé. » Aussitôt, par l'ordre du roi, le loup est saisi, écorché vivant, et sa peau imbibée de sang est appliquée sur la poitrine du lion. Ysengrin, délivré enfin des gardes du roi, s'enfuit sans peau dans la forêt, suivi du renard, qui lui criait de loin : « Combien sont heureux les conseillers du « roi vêtus ainsi de pourpre et d'écarlate ! Quant à toi, cepen-« dant, comme tu as percé ton prochain absent des traits de ta « langue, souffre maintenant les piqûres des mouches et des « guêpes. » Voilà ce qui arrive aux envieux qui, cherchant à faire du mal au prochain, sont pris dans leurs propres filets[1]. »

On remarquera l'entrée cérémonieuse du renard et le récit de son voyage à Salerne pour y consulter les médecins, consulta-

1. *La Fontaine et les Fabulistes*, t. I, p. 210. Voyez le texte latin, *ibid.*, p. 212, ou dans Robert, *Fables inédites*, t. II, p. 559.

tion qui est plus à propos, dit M. Saint-Marc Girardin, que le pèlerinage du renard de La Fontaine.

Marie de France, dans son *Ysopet* (fable 59), reproduit exactement toutes les circonstances de la fable de ce *Romulus*.

Fable IV. *Le Pouvoir des fables.* Æsop., 181, 54.

Démosthènes employa, suivant Plutarque, un moyen analogue pour réveiller l'attention fatiguée des Athéniens :

« Un jeune homme, leur dit-il, pour aller à Mégare, avait loué un de ces animaux si connus par leur patience, dont le propriétaire devait l'accompagner pendant la route. A midi, la chaleur devenant insupportable, l'Athénien met pied à terre pour se reposer à l'ombre de sa monture; mais l'ânier s'y oppose, prétendant que l'ombre de son âne ne fait pas partie de la location. » L'orateur s'arrête, et ses auditeurs, que cette fiction a rendus attentifs, lui fournissent, par leurs questions, l'occasion de se livrer à ce mouvement d'éloquence si bien rendu par La Fontaine.

Les prédicateurs du moyen âge connaissaient et pratiquaient cet art d'exciter par des fables et des exemples la curiosité de l'assistance. Le cardinal évêque de Tusculum, Jacques de Vitry, dut à cette méthode ses grands succès de prédication : *Utens exemplis in sermonibus suis,* disait Étienne de Bourbon, *totam commovit Franciam.* Elle fut, après lui, poussée jusqu'à l'abus, et dut être blâmée et réprouvée par l'autorité ecclésiastique.

Fable V. *L'Homme et la Puce.* Æsop., 62, 194.

« N'avez vous point ouy parler de ce moucheron qui entra dans l'œil du roi Iacques d'Angleterre, un jour qu'il estoit à la chasse? Aussitost l'impatience prit le Roy; il descendit de cheval en jurant (ce qui lui estoit assez ordinaire) : il s'appela malheureux, il appela insolent le moucheron, et, luy adressant la parole:
« Méchant animal, luy dit-il, n'as-tu pas assez de trois grands
« royaumes que je te laisse pour te promener, sans qu'il faille
« que tu viennes te loger dans mes yeux[1]? »

Sterne a saisi la contre-partie de cette idée avec une grâce

1. Balzac, *Entretiens.* Leyde, Elzévir, 1659, in-12, p. 303 et 304.

ravissante : « Va, dit l'oncle Tobie au moucheron en lui ouvrant la croisée; le monde est assez grand pour nous deux! »

Fable VI. *Les Femmes et le Secret.* Abstemius, 129. — Guicciardini, *Detti piacevoli*, etc.

Le héros du conte de Guicciardini dit, comme l'homme de La Fontaine : « Ma guarda, ben mio, se tu mi ami, che non ti uscisse di boca, perche tu puoi pensare che dishonore mi sarebbe se si dicesse che d'uomo io fussi diventato una gallina. »

On trouve au chapitre xxxii des *Contes d'Eutrapel* une anecdote toute semblable :

« Plutarque, aux livres du babil, dit qu'un jour, voire deux, au sénat de Rome, ils demeurèrent plus tard qu'ils n'avoient de coutume pour délibérer une difficulté à fer émoulu et de grand poids. La femme d'un sénateur, bonne et honnête femme, femme toutefois, importunément sollicita son mari sur l'occasion de tel et non accoutumé retardement, y ajoutant les mignardises dont une femme soucieuse sait paître la gravité d'un sage mari, lequel étant assez instruit de quel bois se chauffe tel animant, ne lui voulant communiquer chose qui importât tant peu fût, la contenta et paya en monnoie de femme, la faisant, avant toutes choses, jurer sa foi et conscience qu'elle ne révéleroit à personne vivant cela qu'elle poursuivoit tant honnêtement, et de quoi, pour dire vrai, il se sentoit gracieusement vaincu. Les promesses d'une et autre part conclues, les stipulations mieux arrêtées, je le vous dirai, travailloit le sénateur, mais vous entendez. « Ha! monsieur, répondit la bonne personne, à votre femme, ma-« nanda j'aimerois mieux, hoon! — Eh bien donc, lui dit-il en « l'oreille, encore qu'ils fussent seuls, l'on a vu cette nuit une « caille ayant le morion en tête et la pique aux pieds, volant sur « cette ville; aux conjectures duquel présage les augures et devi-« nateurs sont après et fort empêchés à savoir et consulter que « c'est; et de notre part nous en attendons l'issue; mais st, et « bon bec. » Ce disant, et l'ayant baisée, se retira en son cabinet, attendant l'heure prochaine d'aller au Palais. Il ne lui eut sitôt tourne le dos que cette diablesse, guignant et épiant s'il étoit point aux écoutes, comme ordinairement elles sont en perpé-

tude nevre et soupçon, qu'elle ne s'écriât à la prochaine qu'elle rencontra : « M'amie, nous sommes tous perdus, on a vu cent « cailles passant armées sur la ville, qui faisoient le diantre ; mais « mot. » De là e le voisina tant, caqueta tellement avec la multiplication et force que les nouvelles acquièrent de main en main, qu'en moins de rien les rues furent remplies, jusques aux oreilles des sénateurs, de plus de vingt mille cailles. De sorte que ce Romain, étant au sénat, leur leva et ôta la peine où jà ils étoient, leur faisant entendre, non sans rire, le moyen promptement inventé pour avoir la raison et tromper la sapience de sa femme. Qui fut une moquerie si dignement couverte que femme, haute à la main et rebrassée qu'elle fut, ne s'avança désormais s'enquérir des affaires communes et publiques. »

Comparez aussi l'anecdote rapportée au chapitre XXXIV du livre III de Rabelais.

Fable VII. *Le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître.*

Cette fable existait, antérieurement à La Fontaine, dans l'Alsacien Walchius, dans le *Trésor des récréations* (Rouen, 1611); dans Jacques Régnier (Regnerii Apologi phædrii. Divione, 1643).

Une lettre de Brossette à Boileau raconte que La Fontaine a dû cette fable au savant lyonnais de Puget.

« Vous connoissez, monsieur, la fable de La Fontaine intitulée *le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître.* Le sujet en est tiré d'une des lettres de M. Sorbière, qui assure que l'aventure décrite dans cette fable étoit arrivée à Londres, du temps qu'il y étoit. Avant que La Fontaine composât sa fable, M. de Puget avoit déjà mis ce sujet en vers pour faire allusion à la mauvaise administration des deniers publics dont on accusoit nos magistrats. La Fontaine étant venu à Lyon chez un riche banquier de ses amis, il y voyoit souvent M. de Puget, qui lui montra la fable qu'il avoit composée. La Fontaine en approuva fort l'idée, et mit ce même sujet en vers, à sa manière. Vous pouvez remarquer l'application qu'il fait, quand il dit, à la fin de sa fable :

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main, etc.

Voici la fable de M. Puget :

LE CHIEN POLITIQUE.

Un grand mâtin, fort bien dressé,
Chez un boucher de connoissance,
D'un pas diligent et pressé,
Portoit souvent tout seul un panier par son anse :
Le boucher l'emplissoit, avec fidélité,
Des mets les plus friands qu'il eût dans sa boutique ;
Et le mâtin, malgré son ventre famélique,
Les portoit à son maître, en chien de probité.
Toutefois il advint qu'un jour un certain dogue
Fourra dans le panier son avide museau
Et d'un air insolent et rogue
En tira le plus gros morceau.
Pour le ravoir, sur lui notre mâtin s'élance.
Le dogue se met en défense ;
Et pendant qu'ils se colletoient,
Se mordoient et se culbutoient,
De chiens une nombreuse et bruyante cohue
Fondit sur le panier, des deux bouts de la rue.
Le mâtin s'étant aperçu,
Après maint coup de dent reçu,
Qu'entre tant d'affamés la viande partagée
Seroit bientôt toute mangée,
Conclut qu'à résister il n'auroit aucun fruit.
Il changea donc soudain de style et de méthode,
Et, devenu souple et commode,
Prit sa part du butin, qu'il dévora sans bruit.

Ainsi, dans les emplois que fournit la cité,
Tel des deniers publics veut faire un bon usage,
Qui d'abord des pillards retient l'avidité,
Mais après s'humanise et prend part au pillage[1].

1. *Nouvelles OEuvres inédites de La Fontaine,* publiées par P. Lacroix, 1868, p. 115-117.

Fable VIII. *Le Rieur et les Poissons.* Abstemius, 118.

C'est l'anecdote du poète Philoxène de Cythère, racontée par Athénée, liv. I, ch. vi.

Elle se trouve dans l'*Histoire macaronique* de Merlin Coccaie (traduite de Folengo), Paris, 1606, t, II, p. 25.

Fable IX. *Le Rat et l'Huître.* Æsop., 212, 290. — Abstemius, 1.

Fable X. *L'Ours et l'Amateur des jardins.*

Cette fable est dans Bidpay: elle est intitulée le *Jardinier et l'Ours.* Voyez le *Livre des Lumières,* de David Sahid, chapitre i, fable 25.

Voyez aussi d'Ouville, *Élite des contes,* édition de P. Ristelhaber, 1876, p. 5.

Fable XI. *Les Deux Amis.* Voyez également le *Livre des Lumières,* ch. III, fable 8.

Fable XII. *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.* Æsop., 179, 131.

Fable XIII. *Tircis et Amarante.*

Tout me fait peine
Et, depuis un jour,
Je crois, Climène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, cruelle:
Ce n'est pas pour vous.

« Boileau fit ces vers dans sa première jeunesse, sur l'air d'une sarabande que l'on chantoit alors. La Fontaine a rimé la même pensée dans la fable de *Tircis et Amarante.* » (Brossette.)

Il y a loin de l'épigramme de Boileau à l'idylle de La Fontaine.

Fable XIV. *Les Obsèques de la Lionne.* Abstemius, 148.

« Le capitaine Agathoclès alloit être exposé aux lions pour avoir pleuré devant le sépulchre d'Éphestion, comme s'il l'eût cru mortel, si Perdiccas n'eût juré ses grands dieux, et particulièrement Éphestion, que ce nouveau dieu lui étoit apparu à la chasse, et lui avoit commandé de dire à Alexandre qu'il pardon-

nât à Agathoclès, s'il avoit laissé couler des larmes au souvenir de son ami, et qu'il eût pitié de l'infirmité humaine. »

(Lucien, *de la Calomnie.*)

Fable. XV. *Le Rat et l'Éléphant.* Phædr., 1, 31, *Asinus inridens Aprum.* Imitée par Marie de France et par l'*Ysopet* de 1333, cette fable de Phèdre diffère beaucoup de celle de La Fontaine.

Fable XVI. *L'Horoscope.* Hérodot., *Hist.*, I, 34-43; Ælien, *Hist. anim.*, liv. VII, ch. xvi. Pline, lib. X, 3, a raconté l'aventure d'Eschyle.

Fable XVII. *L'Ane et le Chien.* Abstemius, 109.

Fable XVIII. *Le Bassa et le Marchand.* Gilbert-Cousin, 126. — Pantaleo Candidus, 67.

Fable XIX. *L'Avantage de la science.* Abstemius, 145.

Fable XX. *Jupiter et les Tonnerres.*

Cette fable semble une flatterie indirecte ou un appel à la clémence de Louis XIV.

Elle vient des anciens Étrusques. Voyez Sénèque, *Question naturelles,* liv. II, ch. xli, xlvi.

Fable XXI. *Le Faucon et le Chapon.* Dans les fables de Bidpay : *Le Faucon et le Coq,* liv. I, fable 17.

Une fable latine *De Capone et Accipitre* se trouve, dans les manuscrits de la fin du xii^e siècle et du commencement du xiii^e siècle, à la suite des soixante fables d'Ugobardus de Sulmone, et paraît avoir la même origine et le même caractère ; elle est bien autrement énergique que l'apologue indien :

« Un faucon, voyant un chapon qui s'enfuyait à l'appel du maître, lui dit : « Pourquoi fuis-tu ? Va au-devant de lui au « contraire, et tâche, comme moi, de lui faire fête. — Le sort de « mes frères cause mes frayeurs, répond le chapon. Toi, tu n'as « aucun sujet de crainte. Rien de plus horrible, de plus lamen- « table que la cour d'un tyran d'où toute pitié est bannie avec « toute raison. Les brigands, les scélérats, les ministres de « crimes, plaisent par leur cruauté aux maîtres injustes. Ceux « qui n'usent ni de fraude ni de violence, ceux-là périssent par

« la violence et par la fraude, et les bons sont condamnés parce « qu'ils sont exempts de crimes. C'est ainsi que les miens ont « tous succombé. Toi, ta méchanceté et ta férocité impitoyables « te rendent l'ami du maître. Mes frères innocents ont lavé leurs « robes dans leur sang, ont subi le martyre. Un ventre glouton « les a ensevelis. Voilà pourquoi je redoute la présence de ce « maître et crois prudent de me cacher, pour me dérober à la « mort. Un tyran aime les hommes malhonnêtes, déteste les « honnêtes gens. L'iniquité et le vol sont assurés de trouver un « appui auprès de lui[1]. »

L'*Ysopet* de 1333, traduisant cette fable, se sert du proverbe: « Selon seigneur duite maisnie », les serviteurs valent ce que vaut le maître.

Fable XXII. *Le Chat et le Rat.* L'original de cette fable est dans Bidpay, mais non dans le *Livre des Lumières* La Fontaine a pu la tirer d'une traduction latine du *Calila et Dimna* faite par le P. Poussines, et publiée sous le titre de *Specimen sapientiæ Indorum veterum,* en 1666.

1. Voici le texte latin :

Quærere diffugium, domino veniente, caponem
  Audax accipiter dum videt, inquit ei :
Quid fugis? Exsulta, dominum quum cernis adesse,
  Cujus in adventu plaudere nitor ego.
Me, capo respondit, fratrum diversa meorum
  Terret pœna; tibi non timor ullus adest.
Nil magis horrendum, quam flebilis aula tyranni,
  Qua pietas omnis cum ratione perit.
Raptores, famulique truces, scelerumque ministri
  Injustis dominis impietate placent.
Qui sine vi, sine fraude manent, hi fraude necantur;
  Nullo damnantur crimine sæpe boni.
Sic fratres periere mei. Te reddit amicum
  Impietas domino nequitiæque vigor.
Hi proprias lavere stolas in sanguine; passos
  Martyrium sepelit venter avarus eos.
Illius ergo timens adspectum credo latere
  Tutius, ut morti me rapuisse queam.
Non amat insontes, sed sontes aula tyranni;
  Complacet injusto raptor iniquus hero.

Fable XXIII. *Le Torrent et la Rivière*. Abstemius, 5.

Parmi les distiques attribués à Caton, on trouve celui-ci :

> Demissos animos et tacitos vitare memento;
> Quod flumen tacitum est, forsan latet altius unda.

En français : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. »

Fable XXIV. *L'Éducation*

« Lycurgus prit un jour deux jeunes chiens nez de mesme pere et de mesme mere, et les nourrit si diuersement qu'il en rendit un gourmand et goulu, ne sçachant faire autre chose que le mal, et l'autre bon à la chasse et à la queste; puis, un jour que les Lacedemoniens estoient assemblés sur la place en conseil de ville, il leur parla en cette manière : « C'est chose de très-grand « importance, seigneurs Lacedemoniens, pour engendrer la vertu « au cœur des hommes que la nourriture, l'accoutumance et la « discipline, comme je vous ferai voir tout à cette heure. » En disant cela, il amena devant toute l'assemblée les deux chiens, leur mettant au devant un plat de souppe et un lièvre vif. L'un des chiens s'en courut incontinent après le lièvre, et l'autre se jeta aussitôt sur le plat de souppe. Les Lacedemoniens n'entendoient point encore où il en vouloit venir, jusqu'à ce qu'il leur dit : « Ces deux chiens sont nez de même pere et de mesme « mere; mais ayant été nourris diversement, l'un est devenu « gourmand, et l'autre chasseur. » (Plutarque, Traité comme il faut nourrir les enfants.)

Fable XXV. *Les deux Chiens et l'Ane mort*. Æsop., 211, 289.

Marie de France offre une variante de cet apologue : c'est un loup qui, voyant la lune reflétée dans une mare d'eau, s'imagine que c'est un fromage; il se met à boire pour diminuer l'eau et atteindre le fromage, et se fait crever comme les chiens d'Ésope et de La Fontaine.

Fable XXVI. *Démocrite et les Abdéritains*. Cette fable se lit dans une des lettres d'Hippocrate dont l'authenticité est fort suspecte. Elle est adressée à Damajète ; et M. Robert, dans ses *Fables inédites*, en donne une traduction faite par le docteur Pariset.

Fable XXVII. *Le Loup et le Chasseur.* Cet apologue est tiré du *Livre des Lumières.* Il vient de l'Inde, du *Pantcha-Tantra,* de l'*Hitopadesa,* du *Calila et Dimna.* Voici la traduction de l'*Hitopadesa* :

LE CHASSEUR, LE DAIM, LE SANGLIER, LE SERPENT ET LE CHACAL

« Dans la ville de Kalyanakataka habitait un chasseur nommé Bhaïrava. Cet homme, voulant manger de la viande, prit son arc et alla chasser le daim au milieu des forêts de Vindhya. Comme il s'en allait, emportant un daim qu'il avait tué, il aperçut un sanglier d'un aspect redoutable. Il déposa le daim à terre, et décocha une flèche au sanglier. L'animal fit entendre un grognement sourd et terrible, et atteignit le chasseur dans le bas-ventre. Celui-ci tomba comme un arbre coupé...

« Leurs pieds écrasèrent un serpent. Cependant un chacal nommé Dirgharâva, qui errait en ces lieux et cherchait sa nourriture, vit le daim, le chasseur, le serpent et le sanglier, morts. « Ah ! se dit-il en les regardant, je trouve aujourd'hui bien de « quoi manger. Leur chair me fournira ma nourriture pendant « trois bons mois. L'homme me fera subsister un mois, le daim « et le sanglier deux mois, et le serpent un jour. Aujourd'hui je « vais manger la corde de l'arc. » En disant ces mots, il se mit à ronger la corde. Dès que celle-ci fut coupée, l'arc se détendit: Dirgharâva fut frappé au cœur. »

# LIVRE NEUVIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

### LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE.

Grâce aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux;
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages;
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant:
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans, et des ingrats,

Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs;
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs:
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement[1]
Souffrir ce défaut aux hommes;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit.
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité[2].
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.

1. *Aucunement* n'a point ici un sens négatif. Il signifie: en quelque sorte, jusqu'à un certain point.

2. Ille docet verum blanda sub imagine falsi.

(*Anthol.*, lib. IV, epigr. XXXIII, trad. de Grotius.)

Voici le fait :
Un trafiquant de Perse.
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
« Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse et lui dit en pleurant :
« Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui ; que dis-je, hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé ; plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie? »
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent? »

L'autre vit où tendoit cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise :
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux. »

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

# FABLE II.

## LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[1].
Encor, si la saison s'avançoit davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau[2].
Je ne songerai plus que rencontre funeste,

1. La Fontaine donne ici au mot *courage* le sens de volonté, de cœur, *animus,* qu'il avait dans notre vieille langue et que Corneille lui donne très-fréquemment :

Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
Toute l'impression qu'il faut pour obéir.

Le *Lai de la dame du Fayel,* célèbre chanson du XIIIe siècle, commence par ces vers :

Chanterai por mon corage
Que je veuil reconforter...

C'est-à-dire : « Je chanterai pour soulager et raffermir mon cœur. »

2. Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

(VIRG., *ecl.* I, 18.)

La Fontaine a fait dire à Junon, fable XVII, liv. II :

La corneille avertit des malheurs à venir.

Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point,
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un lacs [1]
Les menteurs et traîtres appâts [2].

1. La Fontaine a écrit *las*, suivant l'ancien usage et la prononciation.

2. La Fontaine a écrit *appas* pour rendre la rime avec *las* moins imparfaite aux yeux; et aussi parce que la distinction des deux mots *appas* et *appâts* n'était pas bien établie encore. Corneille a dit:

> J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue;
> J'en ignorois l'éclat, l'utilité, l'*appas*,
> Et la blâmois ainsi, ne la connoissant pas.
> (*Illusion comique.*)

Le lacs étoit usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier[1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal[2], elle arriva

Boileau a dit de même :

Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide.
(*Épître* VI.)

1. Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse. « *Lier* se dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lorsque, l'ayant assommée, il la *lie* de ses serres, et la tient à terre. » (Langlois, *Dictionnaire des Chasses*, 1739, in-12, p. 117.)

2. Pour tant bien que mal. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs :

Que bien que mal, selon nos fantaisies,
Nous écrivons souvent des poésies.
(CHARLES FONTAINE, *épître à Sagon*.)

Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux[1]
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
Ah ! si mon cœur osoit encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

1. La Fontaine a dit dans une lettre en prose et en vers adressée à la duchesse de Bouillon (juin 1671) :

Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
D'une aimable et vive princesse ?

# FABLE III.

## LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient[1] chacun à part.
L'un d'eux disoit : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée, »
Et vergetée, et mouchetée!
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disoit : « Venez, de grâce;
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux[2], exprès pour vous parler,

1. Le singe et le léopard, mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent. (S.)

2. En grand équipage et avec beaucoup de suite. Cette expression pro-

Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller[1],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs :
Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »
Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents[2] !

verbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, liv. I, ch. XVI, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en trois quaraques et un brigantin ».

1. Vieux mot qui signifiait *danser*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que nous l'avons perdu sans perdre un de ses analogues, *bal, ballet, et baladin*.

2. VAR. Bigarrés en dehors ne sont rien en dedans !

Ce vers était ainsi dans l'édition de 1679 ; mais il a été changé par La Fontaine au moyen d'un carton qui manque à beaucoup d'exemplaires de cette édition.

# FABLE IV[1].

## LE GLAND[2] ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve[3].
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue:
« A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Eh parbleu! je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo[4], que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

1. Cette fable est la sixième du recueil de 1671.

2. Dans toutes les éditions publiées par La Fontaine il y a *glan*, et cette orthographe a été suivie dans les éditions de 1709 et 1729. Mais alors comme aujourd'hui, selon le dictionnaire de Nicot et celui de l'Académie française, on écrivait *gland*.

3. Voyez la note de la page 140 du tome Ier.

4. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poëte; Cyrano de Bergerac l'a donné à un des personnages du *Pédant joué*.

Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit ; »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

## FABLE V.

### L'ÉCOLIER, LE PÉDANT, ET LE MAITRE D'UN JARDIN.

Certain enfant qui sentoit son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut;
Car au printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore[1].
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchoit l'arbre, et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant

1. Primus vere rosam atque autumno carpere poma
(Virg., *Géorg.*, IV, 134.)

Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.
Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

## FABLE VI.

### LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER.

Un bloc de marbre étoit si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
« Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Il sera dieu; même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre ! »

L'artisan[1] exprima si bien
Le caractère de l'idole
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur
Le poëte autrefois n'en dut guère[2],

1. Voyez la note de la page 174 du tome Ier.
2. C'est-à-dire ne le céda pas.

Des dieux dont il fut inventeur
Craignant la haine et la colère :

Il étoit enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.



LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE

*Au mot de rat, la demoiselle*
*Ouvrit l'oreille: il fut l'époux.*

Garnier frères Éditeurs

## FABLE VII.

### LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE.

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris étoit fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté[1].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir : car chacun est jaloux

1 C'est-à-dire plus encore que Pâris ne fit pour Hélène.

De l'honneur d'être votre époux.
— En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
— Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre.
— Hé bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
Le bramin fâché s'écria :
« O vent, donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle ! »
Il accouroit ; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf[1] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : « J'aurois une querelle
Avec le rat ; et l'offenser,
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la damoiselle[2]
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat ! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de près,

1. La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.
2. *Damoiselle*, féminin de *Damoiseau*, comme à la page 184 du tome Ier.

Damoiselle belette au corps long et fluet...

Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose:
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même;
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais, agissant diversement,
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très-différentes entre elles ;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

## FABLE VIII.

### LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :
Le prince y prend plaisir, car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la sagesse, et les mortels crédules
De courir à l'achat : chacun fut diligent.
On essuyoit force grimaces ;
Puis on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient ; mais que leur servoit-il ?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

Un des dupes[1] un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse. »

1. *Dupe* est féminin dans Richelet et dans Molière, etc. La Fontaine seul a employé ce mot au masculin.

# FABLE IX.

## L'HUITRE ET LES PLAIDEURS [1].

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venoit d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissoit déjà pour amasser [2] la proie ;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu [3] l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Hé bien ! vous l'avez vue ; et moi, je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin [4] arrive : ils le prennent pour juge.

1. Cette fable est la huitième dans le recueil de 1671.

2. L'Académie française, dans la seconde édition de son dictionnaire, définit de la manière suivante le verbe *amasser:* « Relever de terre ce qui est tombé. *Amasser ses gants, amasser un papier.* » Aujourd'hui le mot propre dans ces phrases serait *ramasser.* La langue a varié.

3. Var. *A dû*, dans l'édition de 1671.

4. La comédie de Racine, *les Plaideurs*, avait été jouée en 1668. C'est là que La Fontaine avait trouvé ce nom devenu synonyme de juge ridicule. Molière fit jouer *George Dandin* en 1668. Mais, antérieurement à Racine, à Molière, à La Fontaine, ce personnage existe dans Rabelais, avec un rôle

Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles[1].

tout opposé à celui que Racine et La Fontaine lui donnent, le role d'appointeur de procès, d'arbitre et de conciliateur : « Perrin Dendin!... juge ne fust, mais homme de bien...., dit Rabelais. Il eust pu mettre paix ou trêves pour le moins entre le grand roy et les Vénitiens, entre l'empereur et les Suisses, entre les Anglois et les Écossois.... » Voyez liv. III, ch. XLI.

On lit dans le *Trésor de la langue françoise* de Nicot (1606) : « *Dandin* est dit de celui qui baye çà et là par sottise et badaudise, sans avoir contenance arrestée : *ineptus, insipidus;* et *dandiner,* user de telle badaudise, *ineptire.* »

Il faut remarquer qu'avant d'en faire un nom propre, Rabelais emploie le mot *dendin* comme terme injurieux; il figure notamment dans la kyrielle d'injures que débitent les fouaciers de Lerné aux bergers de Gargantua (liv. I, ch. XXV) : « Malotrus, dendins, beaugears, etc. »

1. Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.

> Faveur, c'est à toi que j'adresse
> Mon procès, mon sac et mes quilles :
> Car mes raisons sont inutiles,
> Mon bien, ma peine et mon labeur,
> Sans ton secours, gente faveur !
>
> (RÉMY BELLEAU.)

## FABLE X.

### LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire[1].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : « Jà ne plaise[2] à Votre Seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse. »
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,

1. Voyez la fable III du livre V.
2. *Jà*, déjà. Mot et tournure de phrase déjà vieillis du temps de La Fontaine.

Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre;
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au loup par un treillis :
« Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi. »
Ce portier du logis étoît un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier »,
Dit-il ; et de courir. Il étoit fort agile ;
Mais il n'étoit pas fort habile :
Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

## FABLE XI.

### RIEN DE TROP.

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement :
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire !
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons [1].
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent ;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent

. . . . . . . . Ne gravidis procumbat culmus aristis.
Luxuriem segetum tenera depascit in herba.
(VIRG., *Georg*, lib. I, v. 111.)

A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point [1].

1. Nam id arbitror
Apprime in vita esse utile, ut ne quid nimis.
(Terent., *Andr.*, act. I, sc. i.)

## FABLE XII.

### LE CIERGE.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette [1], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en françois la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle [2] aux flammes condamné

1. Hymette étoit une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueilloient d'excellent miel.
(*Note de La Fontaine.*)

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios dixere.
(Virg., *Georg.*, lib. IV, v. 220.)

2. Empédocle étoit un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Note de La Fontaine.*)
— Il est très-probable qu'Empédocle, comme Pline, fut victime de son zèle pour la science, et que l'ignorance populaire faussa son histoire et celle de ses pantoufles d'*airain*. (A.-M.)

Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savoit grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

## FABLE XIII.

### JUPITER ET LE PASSAGER.

Oh ! combien le péril enrichiroit les dieux
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire [1]

1. « Les songes viennent de Jupiter. » (*Iliade*, chant I.)

Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or [1],
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don. »

1. On évalue le talent d'or à 34,000 francs de notre monnaie. (Cr.)
L'écu et les talents d'or n'étant pas du même temps, il y a dans ces appellations monétaires un défaut d'harmonie.

## FABLE XIV.

### LE CHAT ET LE RENARD.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage.
C'étoient deux vrais tartufs [1], deux archipatelins [2],
Deux francs patte-pelus [3], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
« Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.
— Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;

1. Au lieu de tartufes. L'*e* est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

2. *Patelin* pour trompeur, *tartufe* pour hypocrite, sont des noms créés par le théâtre et devenus des adjectifs qualificatifs.

3. Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre, dit : « Adjugez quoy ? et qui ? tous les vieux quartiers de lune aux caphards, cagots, matagots, botineurs, papelards, burgotz, *patespelues*, porteurs de rogatons, chattemites. »

Et encore : « Tous avoyent le col tors, les pattes pelues. » Prol. du liv. IV.

Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi [1],
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : « Fouille en ton sac, ami;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut [2].
Partout il tenta des asiles,
Et ce fut partout sans succès :
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.
Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon [3].

1. Dans la fable xx du livre VI, La Fontaine a personnifié cette locution; il dit, en parlant de la Discorde :

On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non, son frère.

2. Tous les chiens de chasse. Le nom de Brifaut a été employé déjà par La Fontaine pour désigner un chien de chasse. (Voyez note 1 de la page 287 du tome Ier.)

3. Le poëte a dit ailleurs avec autant de raison :

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème !
(Fab. xxiii, liv. XII.)

# FABLE XV.

## LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois : c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi, si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
« Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me seroit inconnu ! Prends donc en récompense

Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;
Prends le logis aussi. » Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte[1] ;
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle[2].

1. C'est-à-dire, quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

2. La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines, qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais; puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevaient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le désir qu'il avait de serrer dans ses bras celle qu'il aimait. (Voyez le *Voyage en Espagne* par Aarsen de Sommerdick, Cologne, 1666.) (W.)

## FABLE XVI.

### LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse [1],
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendroit faire :
Genre de mort qui ne duit [2] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.

1. L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Melin de Saint-Gelais :

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il montreroit le diable à tout le monde;
Si n'y en eut, tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde ;
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur déploie et leur dit : « Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardants.
— Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans. »

2. Qui ne convient pas.

Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
« Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai. »
Le lacs étoit tout prêt ; il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.
L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre :
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.

## FABLE XVII[1].

### LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout ; Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marrons.
Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galants y voyoient double profit à faire ;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître ;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,

1. Cette fable est la cinquième du recueil de 1671 : M[me] de Sévigné en fut ravie lorsque ce recueil parut. Elle mandait à sa fille qu'on avait lu cette fable chez M. de La Rochefoucauld, et que les personnes qui s'y trouvaient l'avaient apprise par cœur. (W.)

D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts :
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

## FABLE XVIII[1].

### LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie.
— Qui, Térée? est-ce un mets propre pour les milans?
— Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle[2].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »
Le milan alors lui réplique :
« Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique!
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

1. Cette fable est la septième du recueil de 1671.
2. Voyez Ovide, *Metamorph.*, VI, 13, et page 196 du premier volume.

## FABLE XIX.

### LE BERGER ET SON TROUPEAU.

« Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin [1] !
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendoit le son ;
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton ! »
Quand Guillot [2] eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton

1. Dans Rabelais, le marchand dit à Panurge : « Vous avez mon *Robin-Mouton*. Voyez ce mouton-là, il ha nom *Robin* comme vous. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. VI.
2. Dans la fable III, du livre III, le berger porte aussi le nom de Guillot.

Qui nous a pris Robin mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats :
Ils promettront de faire rage ;
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

# LIVRE IX.

## SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.

---

FABLE I. *Le Dépositaire infidèle.* Fable indienne qui se trouve dans le *Livre des lumières* de David Sahid, ch. I, f. 26.

Des traits comme ceux que rapporte La Fontaine se rencontrent dans toutes les littératures et chez tous les peuples. « A fanfaron, fanfaron et demi, » c'est un des dictons que la Sagesse des nations a enrichis d'assez jolis commentaires. Deux Arabes se promenaient le soir non loin de leurs tentes. L'un d'eux s'arrête, et, pour railler son compagnon : « Entends-tu, dit-il tout à coup en faisant semblant de prêter une oreille attentive; entends-tu les bruits des moulins du ciel, qui sont en train de moudre la farine pour les élus? — Par ma foi ! répond l'autre baissant la tête et secouant ses oreilles avec la paume de la main, je sens le son qui tombe sur moi. » Quand ce sont des princes qui rivalisent ainsi de vanteries hyperboliques, il faut prendre garde; les conséquences sont quelquefois redoutables. Deux rois gallois, Ninniaw et Pebiaw, faisaient comme ces Arabes dont nous venons de parler; ils se promenaient par une belle nuit : « Vois, dit l'un, comme je possède un champ immense et magnifique. — Quel est-il? — Le firmament tout entier, aussi loin que la vue peut s'étendre. — Et toi, vois-tu quels troupeaux innombrables je possède, qui paissent dans ton champ? — Et lesquels? — Toute la troupe des étoiles, troupeau à la toison brillante, dont la lune est la surintendante et la bergère. — Elles ne pâtureront point dans mon champ! dit Ninniaw. — Elles le feront, répliqua Pebiaw. — Non. — Si. » Une grande querelle surgit, à cette occasion, entre les deux princes. Ils déciment réciproquement leurs peuples et

ravagent leurs pays. Un troisième roi, plus puissant qu'eux, apprenant le motif de la guerre qu'ils se livrent, intervient en déclarant que le vaste champ et les troupeaux lui appartiennent également; il bat à la fois Ninniaw et Pebiaw, et leur fait couper la barbe, ce qui était la plus grande humiliation qu'on pût infliger à des rois gallois. N'est-ce pas là souvent l'histoire des grandes guerres qui exterminent les peuples?

Dans les fabliaux du moyen âge, on trouve une réplique plus spirituelle encore à un de ces menteurs dont parle le poëte :

« Gauvain, suivi d'Huguet, son fidèle écuyer, se rendait à Saint-Jacques de Compostelle, lorsque maître renard, cherchant aventure, vint à croiser leur chemin. « Voilà, dit Gauvain, un « renard de belle taille. — Oh! seigneur, dit Huguet, j'en ai vu « de bien autrement gros; il y en a de la taille d'un bœuf. — « Belle fourrure, répond sire Gauvain, pour le chasseur qui en « profite. » L'écuyer, déconcerté par la réponse équivoque de son maître, se tut. Quelques heures plus tard, ce chevalier se mit en prière : « Beau sire Dieu, préserve-nous de la tentation « de mentir ou donne-nous la force de réparer notre faute, afin « que nous puissions traverser l'Èbre! » L'écuyer, surpris, demanda pourquoi cette prière. « Ne sais-tu pas que l'Èbre, qu'il « faut absolument passer pour arriver à Saint Jacques, a la pro- « priété de submerger celui qui a menti dans la journée, à moins « qu'il ne s'amende? » Ils continuent leur chemin. On arrive à la Zadorra. « Est-ce là l'Èbre? demande tout de suite Huguet. — « Non, nous en sommes encore assez loin. — Mais, pour y pen- « ser, reprend Huguet, ce renard n'était peut-être que de la « grosseur d'un veau. — Que m'importe ton renard? » On arrive à une autre rivière. « Est-ce là l'Èbre? s'écrie Huguet. — Non, « pas encore. — Vraiment, monseigneur, ce renard dont je vous « parlais n'était pas, je m'en souviens mieux, plus gros qu'une « brebis. » On découvre Miranda. « Voilà l'Èbre, dit Gauvain, et « le terme de notre première journée. — Ah! mon bon maître, « s'écrie l'écuyer tremblant, je vous proteste que ce renard était « tout au plus aussi gros que celui de ce matin. — Et moi, mon « cher Huguet, je te jure que les eaux de l'Èbre ne sont pas plus « redoutables que celles de la Garonne. »

Voyez *le Grand Parangon des Nouvelles nouvelles,* p. 65.

Fable II. *Les Deux Pigeons.* Même source que la précédente : *Livre des lumières*, ch. I, f. 1.

Fable III. *Le Singe et le Léopard*, Æsop., 162, 13. Avian, 40. Avianus termine ainsi son apologue *Vulpes et Pardus :*

Miremurque magis quos munera mentis adornant,
Quam qui corporeis enituere bonis.

L'*Ysopet-Avionnet* publié par M. Robert traduit librement :

Car un laid saige est plus prisé
Que n'est un biau fol desguisé.

Fable IV. *Le Gland et la Citrouille.*

La Fontaine a pu trouver cette fable dans une facétie intitulée *les Rencontres, Facéties et Coqs-à-l'asne gracieux du baron Gratelard*, qui se trouve quelquefois réunie à *Tabarin*[1]. C'est la question VII, *si la nature fait quelque chose en vain*, qui la lui a fournie. J'ai cru devoir en rapporter ici le texte :

*Gratelard.* Mon maître, nous sommes entrez aujourd'huy en grande dispute, moi et un philosophe. Nous nous promenions dans un jardin de la péripatéticienne. Je voulois soutenir que la nature faisoit de grands manquements en ce qu'elle produisoit, et lui me disoit le contraire.

*Le maître.* Et outre ce que la nature produit, elle se montre mère commune et libérale.

*Gratelard.* . . . J'ay enfin été contraint d'avouer au philosophe ce qu'il disoit être vrai.

*Le maître.* On ne le peut nier, qu'on ne désassamble quant et quant le lien et l'union qui conjoignent et soutiennent les choses de la nature.

*Gratelard.* Oui, mais je vais vous enseigner comment il a fallu lui accorder son opinion.

*Le maître.* Comment cela s'est-il pratiqué, Gratelard ?

*Gratelard.* En me promenant, comme j'ai déjà dit, dans ce jardin, j'ai apperçu une grosse citrouille : par ma foi, c'étoit un

1. Rouen, 1622, in-12.

grand tambour de suisse qui étoit pendu en l'air. J'admirois comme la nature avoit eu si peu d'esprit de dire qu'un si gros fruit fût soutenu par une si petite queue. qui, au moindre vent, se pouvoit rompre.

*Le maître.* Tu accusois la nature sur ce sujet?

*Gratelard.* Je l'accusois d'indiscrétion, comme de vrai, il devroit y avoir une proportion *inter sustinentem et sustinendum;* mais quand j'ai été plus avant dans le bois qui est à l'autre extrémité du jardin, j'ai bien changé d'opinion.

*Le maître.* Tu as connu enfin là que la nature ne produit rien qu'avec grande considération.

*Gratelard.* Par la mordienne, j'étois perdu si elle eût fait autrement : car en passant par-dessous un grand chesne, j'entendois chanter un oiseau qui, par son doux ramage, m'arresta tout court, et, comme je voulois regarder en haut, un gland me tomba sur le nez; je fus alors contraint d'avouer que la nature avoit bien fait, car si elle eût mis une citrouille au sommet d'un chesne, cela m'eût fort bien cassé le nez.

*Le maître.* Il t'eût fait beau voir, avec ton nez en escharpe, boire dans une bouteille, Gratelard.

*Gratelard.* Je jure la géorgique de Virgile, mon maître, que c'étoit là le moyen par où la nature me pouvoit empescher de porter lunettes en ma vieillesse.

Au cinquième acte d'*Il Candelaio,* comédie du fameux Giordano Bruno de Nola[1], l'un des personnages fait la même démonstration au moyen d'autres exemples : les huîtres qui n'ont pas de pattes, les taupes qui n'ont pas d'yeux, etc. On pourrait recueillir un grand nombre de traits qui ont plus ou moins de rapport avec la boutade de Garot; nous nous bornerons à citer celui-ci :

Un empereur japonais, qui était né sous la constellation du chien, voulut que les chiens fussent respectés comme des animaux sacrés, et qu'à leur mort ils fussent ensevelis avec honneur.

1. Publiée à Paris en 1582, et traduite en français sous ce titre : *Boniface et le Pédant,* en 1633. Voyez *Molière et la Comédie italienne,* par Louis Moland, librairie Didier et C^e, p. 105.

La fable de *la Citrouille et des Noix* y est aussi.

Un bourgeois dont le chien avait péri porta la charogne aux collines funéraires, et, chemin faisant, las de son fardeau, dit à un ami qui l'accompagnait qu'il trouvait le décret impérial bien ridicule.

« Ne murmure pas! répondit l'ami, et songe que notre empereur aurait pu tout aussi bien naître sous la constellation du cheval. »

Fable V. *L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin.* Conf livre IV, fab. vi.

Fable VI. *Le Statuaire et la Statue de Jupiter.*

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum ;
Quum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse deum.
(Hor., *Sat.*, I, viii.)

Fable VII. *La Souris métamorphosée en fille.* La source de cette fable est dans Bidpay. Voyez le *Livre des lumières*, ch. iv, f. 2.

Cette fable indienne était répandue au moyen âge. Marie de France l'a très-bien racontée sous le titre du « Muset ou du Souriceau à la recherche d'une femme ». Nous avons reproduit cette fable de Marie de France dans le premier volume des *Poëtes français* [1], page 212.

Marie de France a supprimé, dans son récit, l'idée de la métamorphose, comme elle l'avait fait déjà pour l'apologue de la *Chatte métamorphosée en femme.* C'est seulement la vanité du souriceau qui le pousse à chercher une femme du plus haut parage, et à s'adresser tour à tour au soleil, à la nue, au vent, à la tour de pierre, qui le renvoie définitivement à la souris. La conclusion est qu'on est forcé de retourner toujours à sa nature et à sa condition.

Fable VIII. *Le Fou qui vend la sagesse.* Abstemius, 184.

Fable IX. *L'Huître et les Plaideurs.*

On a vu le sujet de cette fable indiqué dans les deux derniers

1. Recueil publié sous la direction de M. E. Crépet, Paris, 1861.

vers de la fable XXI du livre I[er], paru en 1668. La Fontaine l'avait pu trouver dans Jacques Régnier ou dans les facéties d'Arlotto Maynardi[1]. Peut-être était-ce déjà un dicton, seulement un peu moins répandu qu'il ne l'a été depuis lors. Boileau disait avoir entendu faire ce petit conte à son père le greffier. Ici encore Boileau et La Fontaine sont en rivalité.

Boileau nous a lui-même appris que le désir de conserver cet apologue, qu'il avait d'abord inséré dans la première édition de son épître I, composée en 1669, lui fit écrire son épître II, publiée seulement en 1672.

Voici la fable de Boileau, qu'on pourra comparer avec celle de La Fontaine :

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestoient, lorsque, dans leur chemin,
La justice passa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner la cause.
La justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux ;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais.
Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu, vivez en paix. »

Dans l'apologue de Boileau, dit Nodier, on chercherait inutilement ce mouvement, cette action dramatique, cette vérité de détails, qui animent l'apologue de La Fontaine. On a reproché à celui-ci d'avoir substitué le personnage de Perrin Dandin à celui de la Justice, et c'est ce qu'il y a de plus ingénieux dans sa composition. Il est faux que la Justice personnifiée, cette divinité allégorique dont une balance est l'attribut, *vive au Palais des sottises d'autrui.* C'est la fraude et la chicane qui ruinent les plaideurs ; et, si le nom de la Justice est pris quelquefois dans une mauvaise acception, c'est parce qu'on s'en sert en français pour exprimer généralement les opérations et les formalités des tribunaux. La déesse, ou la vertu morale qu'on appelle *Justice,*

1. Firenze, 1568, in-8°.

n'a jamais été présentée sous un point de vue défavorable que dans la fable de Boileau [1]. L'emploi qu'il en fait repose sur une méprise de mots. »

D'autre part, on signale dans la fable de Boileau un ou deux traits qui manquent dans celle de La Fontaine, « Deux voyageurs *à jeun,* » et le dernier vers :

> Messieurs, l'huitre étoit bonne, etc.

FABLE X. *Le Loup et le Chien maigre.* Æsop., 35, 86.

FABLE XI. *Rien de trop.* Abstemius, 186.

Ces réflexions morales ne constituent pas un apologue.

FABLE XII. *Le Cierge.* Abstemius, 54.

« On peut bien, dit Nodier, nous amener à prêter du sentiment et des passions aux animaux, mais non pas un mouvement volontaire aux choses inanimées. »

Il n'y a point, en ces fictions, à tracer de règle absolue. Je transcris, par exemple, un apologue du moyen âge tout à fait analogue à celui de La Fontaine, où il ne me semble pas que l'esprit soit choqué, quoiqu'on y prête un mouvement volontaire aux choses inanimées. Cet apologue est intitulé *du Charbon qui voulut ardoir* (brûler) *la mer.*

> Ce fut la veille d'un Noël
> Qu'on tient en maint lieu riche ostel ;
> A l'oté fut d'un haut baron,
> Qu'il ot à bon feu de charbon ;
> Au milieu un grant en avoit
> Qui toz les autres destraingnoit (éclipsait, effaçait).
> Dist as autres : « Laissiez m'aler,
> Car je voldrai ardoir la mer ;
> Par ma force et par mon pooir
> Vodrai aler la mer ardoir ;
> Jamais ne portera haranc,

1. Nodier est dans l'erreur sur ce point ; il oublie donc le quatrain de Théophile sur l'incendie du Palais de Justice :

> Certes ce fut un triste jeu
> Quand à Paris dame Justice,
> Pour avoir mangé trop d'épice,
> Se mit tout le palais en feu.

Ploiiz, ne poisson, ne merlan. »
Ensi com il l'a dit si fist.
A la mer vint; quand il la vist :
« Mer, cria-t-il haut de savoir,
Garde-toi ! je te vais ardoir ! »
Li charbons vient, en la mer saut,
Tost s'esteinz, puis ne fist chaut.
Je vous ai conté ce fablel
Por ce qu'à tout biau damoisel
De cuer fin et de franche vie
Qui par simplece se marie,
Il adviendra comme au charbon
Qui voloit ardoir li poisson.

FABLE XIII. *Jupiter et le Passager.* Æsop., 18, 47, 156.

*Passato el pericolo, gabbato el santo,* c'est un proverbe lombard, cité par Panurge au chapitre XXIV du livre IV de Rabelais.

FABLE XIV. *Le Chat et le Renard.*

L'histoire de Renard et de Tibert le Chat forme une des branches du *Roman de Renard.* Elle s'est résumée en un apologue que les compilateurs latins du XIV[e] siècle racontaient ainsi :

« Vulpes, sive Reynardus, obviavit Teburgo, id est cato ; et ait Reynardus : « Quot fraudes vel artificia novisti ? » Ait catus : « Certe, nescio nisi unum. » Et ait Reynardus : « Quod est illud? » Respondit catus : « Quando canes me insequuntur, scio rapere « super arbores et evadere. » Et quæsivit catus : « Et tu, quot « scis ? » Respondit Reynardus: « Scio XVII et adhuc habeo sac- « culum plenum : veni mecum et docebo te artificia mea, quod « canes non te capiant. » Annuit catus: ambo iverunt simul. Venatores et canes insequebantur eos. Ait catus : « Audio canes, « jam timeo. » Et ait Reynardus: « Noli timere; bene te instruam « qualiter evades. » Appropinquaverunt canes et venatores. « Certe, dixit catus, amplius non tecum ibo : volo uti artificio » meo. » Et saltavit super arborem. Canes ipsum dimiserunt, et Reynardum insecuti sunt, et tandem ceperunt, quidam per tibias, quidam per ventrem, quidam per dorsum, quidam per caput. Et catus, in alto sedens, clamavit : « Reynarde, Reynarde ! aperi sacculum tuum ; certe omnes fraudes tuæ non valent modo ovum [1]. »

1. *Latin stories,* edited by Th. Wright, p. 57.

La Fontaine avait pu trouver cette fable dans *Regnerii apologi Phædrii,* pars I, f. XXVIII.

FABLE XV. *Le Mari, la Femme et le Voleur.* La source de ce conte est dans Bidpay. Voyez le *Livre des lumières,* ch. IV, f. 7. On le retrouve dans le recueil intitulé *Délices de Verboquet le généreux.* Paris, 1623, in-18, p. 3.

FABLE XVI. *Le Trésor et les deux Hommes.* Ausone, épigr. XXII et XXIII. Les deux épigrammes d'Ausone sont elles-mêmes la traduction de deux distiques sur le même sujet, tirés de l'Anthologie grecque.

FABLE XVII. *Le Singe et le Chat. Regnerii Apologi Phædrii.* Divione, 1643, pars II, f. XXVIII.

Ce sujet est plus ancien que Régnier; les Italiens ont un vieux proverbe : *Cavar le castagne dal fuoco con le zampe del gatto.* Noël Du Fail, dans *les Contes d'Eutrapel,* ch. VII, parlant des grands princes qui risquent la vie de cinquante mille hommes, « où ils ne couchent rien du leur », dit qu'ils ressemblent « au singe qui tire les châtaignes de sous la braise avec la patte du lévrier endormi au foyer ». C'est une variante de ce conte, qui était évidemment fort répandu.

FABLE XVIII. *Le Milan et le Rossignol.* Abstemius, 92.

Ce sujet, dans Hésiode et dans Ésope, est traité différemment. Voici le passage du poëme d'Hésiode *les Travaux et les Jours :* « Un épervier parlait ainsi à un rossignol mélodieux qu'il avait pris dans ses serres et qu'il emportait à travers les nues. Celui-ci gémissait, déchiré par les ongles aigus de l'oiseau de proie, qui lui disait d'une voix cruelle : « Pourquoi tant de bruit,
« beau chanteur? Tu es au pouvoir d'un plus puissant que toi :
« tu vas où je t'emporte; je ferai de toi ce que je voudrai, soit
« que je te mange, soit que je te lâche. Imprudent quiconque veut
« lutter contre les puissants! Il est vaincu, et livré à l'outrage
« et à la souffrance. » Ainsi parlait l'épervier aux ailes étendues. »

Dans le vieux poëme grec, la réponse de l'épervier est uniquement le cri de la force triomphante. Marie de France a pris

le contre-pied de l'ancienne fable[1]. C'est l'autour qui commande au rossignol de chanter : « Sire, dit le chanteur, je ne pourrai, tant que je vous verrai si près de moi. Éloignez-vous un peu, et je vous ferai entendre les plus belles chansons, comme tous les oiseaux vous le diront. Bien des gens ne savent déployer leurs talents devant ceux qui leur inspirent de la crainte. » On voit ici un pauvre trouvère, peut-être Marie de France elle-même, intimidé par la présence de quelque terrible seigneur féodal.

Fable XIX. *Le Berger et son Troupeau.* Abstemius, 127. Et les *Heures de récréation* de Louis Guicciardin, traduites de l'italien en français par Belleforest. Anvers, 1605, in-18, p. 143.

1. Fable 57, édition de Roquefort.

# LIVRE DIXIÈME.

---

## FABLE PREMIÈRE.

### LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIÈRE[1].

Iris, je vous louerois : il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :

1. Dans l'édition originale de 1679, cette pièce n'a d'autre titre que celui de *Discours à madame de la Sablière*. Le titre : *les Deux Rats, le Renard et l'OEuf*, est placé à l'endroit où La Fontaine commence à raconter l'aventure de ces deux rats, avant ces vers :

Deux rats cherchoient leur vie, etc.

Mais il n'y a point l'indication d'une fable numérotée. La fable I est celle de *l'Homme et la Couleuvre*, et par conséquent ce livre n'a que quinze fables au lieu de seize.

Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point[1]:
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part: le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon: je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'est un parterre où Flore épand ses biens;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle: en avez-vous ou non
Ouï parler[2]? Ils disent donc
Que la bête est une machine;

1. On dirait à présent: Compensent ce point, en tiennent lieu. Mme de Sévigné dit de même: « Il m'a écrit une lettre si excessivement tendre qu'elle récompense tout son oubli passé. »

2. Mme de La Sablière était une des femmes les plus instruites et les plus aimables de son temps. En même temps qu'elle voyait beaucoup l'auteur des fables, elle était en secret une des écolières de Bernier et du fameux géomètre Sauveur; mais elle s'en cachait, craignant le ridicule que donnait alors la réputation de femme savante (la comédie de Molière avait été représentée en 1672); et c'est ce sentiment qui explique la réticence délicate du poëte. (C.)

Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde ;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit ;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait ; mais comment se fait-elle ?
Selon eux par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose :
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science[1],

1. Pour de science certaine.

Que, quand la bête penseroit,
La bête ne réfléchiroit
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire ; ni moi. Cependant, quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains, car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux,
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :
C'est le roi polonois[1]. Jamais un roi ne ment.

1. Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673 : il passa quelque

Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps.
Le sang qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience [1].
Pour chanter leur combats, l'Achéron nous devroit
Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure [2],
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers

temps à Paris, et rechercha la société de M^me de La Sablière, chez laquelle La Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.

1. Le cardinal de Polignac, dans son poëme de l'*Anti-Lucrèce,* raconte le même fait, dont il se dit témoin oculaire:

Vidi qua turbidus ire Danustris
Incipit, ac patulos Dacorum adlambere campos
Ukrania in pingui. . . . . .
Vidi belligeras acies et castra ferarum,
Queis color haud cunctis unus ; nigrantia terga
Sunt aliis, fulvæque aliis per corpora sctæ.
Bubaces patria dixerunt voce Poloni,
Vulpinum genus.

2 Descartes.

Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent ;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême,
Mais comment le corps l'entend-il ?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps [1].
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux

1. Mens agitat molem et magno se corpore miscet.
(Virg., *Æneid.*, VI, 727.)

Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie : ils trouvèrent un œuf.
Le dîner suffisoit à gens de cette espèce :
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'étoit maître renard ;
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter ;
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur [1] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelques heurts [2] et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.

1. Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.
2. Quelques chocs.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserois un morceau de matière,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort ;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux ;
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoique ayant commencé :
Choses réelles, quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit

Qu'une tendre et foible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre âme imparfaite et grossière [1].

1. Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que La Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes, contre lequel son bon sens naturel lui suggérait des difficultés insolubles.

## FABLE II.

### L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un homme vit une couleuvre :
« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers ! »
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : « S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en [1]. — Soit fait, dit le reptile. »
Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. C'étoit chose facile :
« Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître !
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit !
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. — Croyons, » dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,

1. A quelqu'un que nous prendrons pour juge. Ellipse.

Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré ; puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer, chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur ;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire ;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit : c'étoit là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée ?
De son tempérament il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense, ils se mettent en tête

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens ; mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

## FABLE III.

### LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
« Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant[1]. » On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise. »

1. Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem,
Qui, domitor Trojæ, multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit.
(Horat., *Epist.* I, ii, v. 18-20.)
Qui mores hominum multorum vidit et urbes.
(Id., *Ars. poet.*, v. 142.)

Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

## FABLE IV.

### LES POISSONS ET LE CORMORAN.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien ; mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
« Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute [1] ;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : « Seigneur cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?

1. *Émute* pour *émeute*, par licence poétique. (Voyez la note 2 sur la fable VIII du VII[e] livre.)

Êtes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ?
— N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république. »
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre ;
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse
Me paroît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

## FABLE V.

### L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE.

Un pincemaille avoit tant amassé
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en vouloit un, et voici sa raison :
« L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron [1]. »
Le larron ! Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :

1. . . . . . . . . . . . Ipsum te fraudas cibo.
(PHÆDR., fab. XIX, liv. IV.)

L'idée de La Fontaine est bien plus originale, comme on voit, que celle de Phèdre : l'expression en est bien plus piquante. Être le *larron* de son bien parce qu'on en dépense quelque chose ! C'est un trait comique autrement vif que le mot de Phèdre. (F. L.)

Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers ; je veux les joindre à l'autre masse. »
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

# FABLE VI.

## LE LOUP ET LES BERGERS.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
« Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte[1],
On y met notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie :

1. Edgar, roi d'Angleterre, qui régnait vers le milieu du x[e] siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent, que son prédécesseur Athelstan avait imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgar détruisit les loups dans toute l'Angleterre. (W.)

Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle? »
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
« Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissants[1], eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule:
Thibaut l'agnelet[2] passera
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra! »

Ce loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

1. Voyez la note sur la fable XVI du livre VII.

2. C'est-à-dire le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Aignelet* forme le nom du berger dans l'ancienne farce de *Pathelin*. Voyez aussi Rabelais, liv. IV, ch. VIII.

# FABLE VII.

## L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau[1],
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie[2]!
Progné[3] me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau:
Je l'ai tissu de matière assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui, lors étant filandière,
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion[4] happoit mouches dans l'air,

1. Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

2. Ovide, *Métamorph.*, liv. VI, raconte la querelle d'Arachné avec Pallas.

3. L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenait de Progné, sœur de Philomèle.

4. Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage : il est dérivé de l'italien ; mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poëte en fait un diminutif. *Il bestione* signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la seconde édition du dictionnaire de

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie[1],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne[2] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

l'Académie française, 1696, in-folio, t. Ier, p. 60, on trouve cependant le mot *bestions,* mais au pluriel seulement ; et il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent ces sortes de bêtes, *tapisseries de bestions.* Ce mot aujourd'hui, même au pluriel, est hors d'usage : le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite bête, est *bestiole,* qui a remplacé *bestelette,* qu'on trouve encore dans le dictionnaire de Nicot, p. 77, édit. de 1606, in-folio. (W.)

— M. Marty-Laveaux, dans son *Essai sur la langue de La Fontaine,* 1853, p. 39-40, prouve fort bien que *bestion* est le mot propre au XVIe siècle. Voyez t. Ier, p. 172.

1. . . . . . . . . . . . . . . . Ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
(VIRG., *Georg.,* lib. IV, v. 16, 17.)

2. Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé dans Coquillard et dans Ronsard.

## FABLE VIII.

### LA PERDRIX ET LES COQS.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise, et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec[1],
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.

1. Dans les éditions originales, et même dans celle de 1729, le *t* se trouve ainsi retranché, pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples de ce même mot orthographié de la sorte dans les poëtes de ce temps.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement,
Il nous prend avec des tonnelles[1],
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »

1. La tonnelle est une sorte de filet qui sert particulièrement à prendre des perdrix.

## FABLE IX.

### LE CHIEN A QUI ON A COUPE LES OREILLES.

« Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paroître[1] ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles ! »
Ainsi crioit Mouflar[2], jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

1. La Fontaine a écrit *parêtre* pour la rime et par licence poétique. (Voyez la fable XIV du livre VIII, qui présente un exemple semblable.)

2. On trouve au chapitre XII du livre II de Rabelais les mots « mouflin, mouflart », qui ont pu suggérer l'idée de ce nom à La Fontaine. *Mouflard* existe, du reste, dans le langage populaire, comme substantif commun pour désigner un individu à large mufle, à large face.

On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin[1];
Du reste, ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

1. D'un collier. « *Gorgerin,* dit Nicot dans son dictionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met autour de sa gorge. »

# FABLE X.

## LE BERGER ET LE ROI.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour ; et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir ; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens[1] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes :
Je te fais juge souverain. »
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout.
Il avoit du bon sens ; le reste vient ensuite :

1. Expression empruntée d'Homère.

Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
« Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit ;
Et notre ermite poursuivit :
« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous ! ô dieux !
« Jetez cet animal traître et pernicieux,
« Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous dis-je.
« A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
« Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
« Mon fouet étoit usé ; j'en retrouve un fort bon :
« Vous n'en parlez que par envie. »
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort ?
— Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite. »
Il en vit en effet : l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité.
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'étoient là ses magnificences.
« Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
« Doux trésors, ce dit-il, chers gages qui jamais.
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortiroit d'un songe !
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avois prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ? »

## FABLE XI.

### LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE.

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit;
Mais nul poisson ne s'approchoit :
La bergère perdoit ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle :
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »



LES POISSONS ET LE BERGER
QUI JOUE DE LA FLÛTE

*Annette cependant à la ligne pêchoit*
*Mais nul poisson ne s'approchoit*

Garnier frères, Éditeurs

Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet:
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents[1] envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raisons[2] les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout!
Il y faut une autre manière:
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout.

1. Ailleurs, et dans une épître à la duchesse de Bouillon, La Fontaine a dit, en imitant Horace:

Vous envoyez aux vents ce fâcheux souvenir.

2. Ce mot est au pluriel dans les éditions originales.

## FABLE XII.

### LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisoient leur ordinaire ;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimoient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune perroquet :
Car l'enfant étoit prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec[1],
S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.

1. La Fontaine a écrit *circonspec* pour la rime et par licence poétique.

Le prince, indigné, fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard[1] crie et se désespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque[2] :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
« Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur :
Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre, de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le perroquet dit : « Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,

1. C'est-à-dire : le vieux perroquet.

2. . . . . . . . Stygia natabat jam frigida cymba.
(Virg., *Georg.*, IV, v. 506.)

Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en; tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour. »

## FABLE XIII.

### LA LIONNE ET L'OURSE.

Mère lionne avoit perdu son faon[1].
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence, et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : « Ma commère,
Un mot sans plus ; tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni père ni mère ?
— Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
— Moi, me taire ! moi, malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse !
— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
— Hélas ! c'est le Destin qui me hait. » Ces paroles

1. La Fontaine a écrit le mot *fan*, comme on le prononce.
Le mot *faon* ne s'emploie ordinairement que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil ou d'un daim.

Ont été de tout temps en la bouche de tous.
Misérables humains, ceci s'adresse à vous !
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube[1], il rendra grâce aux dieux.

1. Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

## FABLE XIV.

### LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire[1].
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux:
Ce dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
Tu n'as qu'à passer ce torrent;
Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
Que tu verras couché par terre,
Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez[2]. « Si l'onde
Est rapide autant que profonde,

1 Ardua per præceps gloria vadit iter.
(Ovid., *Trist.*, 4.)

Corneille avait dit dans *Rodogune* :

Le ciel par ses travaux veut qu'on monte à la gloire.

2. Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger.

Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise[1]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur[2] d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture ;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance.
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Auroit fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disoit autant quand on le fit saint-père :

1. Et de manière.
2. C'est-à-dire où sera l'honneur. Ellipse.

(Seroit-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la Sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

## FABLE XV.

### LES LAPINS

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1].

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour[2],
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,

1. C'est le seul titre de la fable dans la première édition ; plus tard les éditeurs l'ont intitulée *les Lapins*.

2. Qualia sublucent fugiente crepuscula Phœbo :
Aut ubi nox abiit, nec tamen orta dies.
(Ovid., *Amor.*, I, 5, t. I, p. 341, édit. Burman, in-4°.)

Non era notte e non era ancor giorno.
(*Orlando inamorato*, cant. XII, st. 57.)

Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité ;
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage :
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit[1],
Je laisse à penser quelle fête?
Les chiens du lieu, n'ayants[2] en tête

1. Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit* désignait, du temps de La Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *district*.

2. Le participe est ainsi au pluriel dans l'édition originale.

Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents.
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens[1], de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère[2] :
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourroient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides[3]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages

1. Ce mot est au pluriel dans les éditions originales.
2. La Fontaine a exprimé la même idée en prose dans sa *Psyché*, liv. II.
3. Tout en faisant rimer ce mot avec *solide*, La Fontaine l'a mis au pluriel, comme le veut d'ailleurs le sens.

Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

# FABLE XVI.

## LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire [1],
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

1. Bélisaire étoit un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

(*Note de La Fontaine.*)

Rien de moins prouvé que ce fait. Les critiques le placent généralement au nombre des mensonges historiques. Voyez Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, ch. XLIII.

« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connoissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'étoit le marchand, savoit l'arithmétique:
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique, »
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
« Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école. »
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera. »
A ces mots le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

# LIVRE X.

SOURCES. — RAPPROCHEMENTS. — COMMENTAIRES.

---

FABLE I. *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.*

« A cette époque, dit Walkenaer, Descartes et ses disciples avaient, par leurs arguments, donné une réputation de nouveauté à une question de métaphysique bien ancienne : celle qui concerne l'âme des bêtes. On avait publié de part et d'autre des traités que La Fontaine n'avait pas lus. Mais il avait, chez Mme de La Sablière, entendu débattre ces matières par Bernier et par d'autres savants; et, comme une telle question l'intéressait vivement, il y rêva de son côté, et voulut aussi en parler, mais à sa manière et dans son langage naturel, c'est-à-dire en vers. C'est dans ce but qu'il a écrit le discours qui forme la fable première du dixième livre. On l'a souvent, avec raison, apporté en exemple pour prouver la flexibilité du talent de La Fontaine, et comme le premier essai heureux des muses françaises sur un sujet abstrait; mais ce que nous devons le plus remarquer dans ce discours, c'est l'extrême bonne foi du poëte. Mme de La Sablière était cartésienne, et La Fontaine, qui en savait sur ces matières beaucoup moins qu'elle, voulait être cartésien; aussi commence-t-il par un pompeux éloge du maître :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Il reproduit ensuite très-bien les arguments de Descartes; mais, comme ils tendent à prouver que les bêtes sont de pures machines, et que cette conclusion révolte le bon sens naturel de notre poëte, il expose ses doutes, et cite plusieurs traits d'intelligence de divers animaux, qui démontrent, par induction, le contraire de ce qu'il a déduit par raisonnement.

La Fontaine aurait pu ajouter aux traits qu'il rapporte pour prouver l'intelligence des animaux celui que renferme la fable XXVII d'Avianus : *Cornix et Urna.* Une corneille qui a soif trouve un vase au fond duquel il y a un peu d'eau, mais elle n'y peut atteindre. Elle porte dans l'urne des cailloux qui font monter le niveau de l'eau, et elle apaise sa soif.

Conf. aussi tome Ier, p. 147, et plus loin fable IV du livre XI.

L'anecdote suivante que raconte Joseph Pardewe prouverait chez les rats plus que de l'intelligence :

« J'étois ce matin dans mon lit à lire : j'ai été interrompu tout à coup par un bruit semblable à celui que font les rats qui grimpent entre une double cloison et qui tâchent de la percer. Le bruit cessoit quelques moments et recommençoit ensuite. Je n'étois qu'à deux pieds de la cloison; j'observois attentivement. Je vis paroître un rat sur le bord d'un trou; il regarde sans faire aucun bruit, et, ayant aperçu ce qui lui convenoit, il se retire. Un instant après, je le vis reparoître; il conduisoit par l'oreille un autre rat plus gros que lui, et qui paroissoit vieux. L'ayant laissé sur le bord du trou, un autre jeune rat se joint à lui; ils parcourent la chambre, ramassent des miettes de biscuit qui, au souper de la veille, étoient tombées de la table, et les portent à celui qu'ils avoient laissé au bord du trou. Cette attention dans ces animaux m'étonna. J'observois toujours avec plus de soin; j'aperçus que l'animal auquel les deux autres portoient à manger étoit aveugle et ne trouvoit qu'en tâtonnant le biscuit, qu'on lui présentoit. Je ne doutai pas que les deux jeunes ne fussent ses petits, qui étoient les pourvoyeurs fidèles et assidus d'un père aveugle. J'étois dans une rêverie agréable, admirant toujours ces petits animaux, que je craignois qu'on n'interrompît. Une personne entra dans ce moment; les deux jeunes rats firent un cri pour avertir l'aveugle; et, malgré leur frayeur, ne voulurent pas se sauver que le vieux rat ne fût en sûreté. Ils

rentrèrent à sa suite, et ils lui servirent, pour ainsi dire, d'arrière-garde. »

Fable II. *L'Homme et la Couleuvre.* L'origine de cet apologue est indienne. Voyez le *Livre des lumières,* ch. III, fable 3, et le *Pantcha Tantra,* traduit par l'abbé Dubois, Paris, 1826, p. 39 à 54.

Remarquez dans l'apologue indien l'intervention d'un autre personnage qui accentue bien plus vivement la conclusion. L'homme a sauvé le serpent des flammes en lui tendant un sac au bout d'une perche. Il l'a laissé sortir du sac, et c'est alors que le serpent veut mordre son bienfaiteur. Au reproche que l'homme lui adresse, il répond qu'il ne fait que suivre les exemples que lui-même lui donne, et propose d'en appeler au témoignage de la vache et de l'arbre. Ceux-ci répondent comme l'on sait. Mais le renard est consulté à son tour. Il se fait raconter l'aventure; il feint de mettre en doute que le serpent ait pu entrer dans un si petit sac, et demande à voir cela de ses propres yeux. Le serpent, pour le convaincre, rentre dans le sac. Le renard dit alors à l'homme : « Tu es maître de la vie de ton ennemi; sers-toi de cette occasion. » L'homme ne se le fait pas dire deux fois, et écrase le serpent contre une pierre. La leçon, comme on le voit, est digne des temps barbares. La moralité de La Fontaine : « Parler de loin ou bien se taire », n'est guère meilleure; elle décèle une époque trop civilisée et exprime la prudence et la sagesse vile des courtisans.

Fable III. *La Tortue et les deux Canards.*

Puisée aux sources indiennes. La Fontaine l'avait trouvée dans le *Livre des lumières,* ch. I, f. 22. Voyez aussi le *Pantcha Tantra,* liv. I, f. 14, et l'*Hitopadesa: la Tortue et les deux Cygnes,* p. 172, trad. Lancereau.

Dans les versions indiennes, l'émigration des deux canards et de la tortue n'est pas le fait d'un caprice de celle-ci. Elle est nécessitée par le desséchement de l'étang où ils vivent : « Il vint une année de sécheresse, dit David Sahid; les canards furent contraints de déloger. Ils allèrent trouver la tortue pour lui dire adieu. Elle leur reprocha qu'ils la quittaient à l'heure de nécessité, et les pria de l'emmener. »

Dans d'autres leçons du *Calila et Dimna,* ces circonstances

sont longuement développées. La leçon turque, *l'Homayoun-Nameh,* telle que Galland et Cardonne l'ont traduite[1], est tout à fait pathétique. La tortue supplie ainsi ses amis, qui vont l'abandonner :

« Ah ! dit-elle en soupirant, quelle nouvelle affligeante m'annoncez-vous ! comment pensez-vous que je puisse vivre sans vous, que je regarde comme l'âme qui m'anime ? Non, je préfère de mourir plutôt que de vous quitter. Je sens que je n'ai pas la force de vous dire adieu ; jugez comment je supporterai l'affliction de ne plus vous voir ? Cette pensée m'accable.

— Vous devez croire, repartit un des canards, que nous ne souffrons pas moins que vous. Mais voilà la disette d'eau qui nous réduit à la dernière extrémité ; et, pour peu que nous restions ici, notre vie est en danger. C'est cela qui nous contraint de la sauver par la fuite et par l'éloignement. Si ce n'étoit cet obstacle, jamais nous ne nous résoudrions de nous séparer d'une amie comme vous, ni de l'abandonner de propos délibéré : cela ne nous seroit pas plus possible qu'il ne l'est à un amant de s'éloigner de son amante, lorsqu'il lui a donné son cœur.

— Mes chers amis, répliqua la tortue, je ne suis pas moins intéressée que vous dans la disette d'eau, et je suis perdue sitôt que l'étang sera entièrement desséché. Faites-moi une grâce, je vous en conjure par notre ancienne amitié ; ne me laissez pas en ce lieu de misère ; prenez-moi avec vous, et me menez où vous allez. Vous êtes mon âme, et vous partez : lorsque vous serez partis, que deviendra ce corps ? »

Tout ce bavardage, tous ces détails prolixes, ne préparent point le dénoûment. Le récit de La Fontaine a plus d'unité et plus de sens. Il n'y a donc pas à regretter qu'il n'ait point connu l'*Homayoun-Nameh.* Cet apologue se retrouve dans les recueils chinois, et M. Julien en a reproduit une version dans les *Avadânas,* t. I, p. 71.

Fable IV. *Le Poisson et le Cormoran.* Mêmes sources que la fable précédente. Voyez le *Livre des lumières,* ch. I, fable 12 ; *Hitopadesa,* p. 180.

1. *Contes et Fables indiennes.* Paris, 1778, in-12, t. II, p. 114.

Fable V. *L'Enfouisseur et son Compère.* Abstemius, 169.

Fable VI. *Le Loup et les Bergers.* Philibert Hegemon fable xx: *Des Pasteurs et du Loup.*

Fable VII. *L'Araignée et l'Hirondelle.* Abstemius, 4.

Fable VIII. *La Perdrix et les Coqs.* Ésope, 1, 16.

Fable IX. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

Fable X. *Le Berger et le Roi.* Voyez *le Livre des lumières,* ch. II, fable IV, « D'un hermite qui quitta les déserts pour aller vivre à la cour », et fable V, « D'un aveugle qui voyageait avec un de ses amis ». Mais le trait final du coffre contenant les habits d'un gardeur de troupeaux n'est pas dans ces fables. Il a été fourni par une anecdote souvent appliquée à d'illustres personnages dont la condition première avait été humble : par exemple à Romée de Villeneuve, le conseiller du comte Raymond de Provence, au XIIIe siècle. Villani (liv. VI, ch. XCI) raconte que ce Romée, pèlerin inconnu, aborda en Provence en revenant de Saint-Jacques de Compostelle. Il devint le ministre du comte, et tripla en peu d'années les revenus de son maître par une sage administration. Des courtisans, jaloux de son mérite et de sa faveur ou froissés dans leurs intérêts par sa loyale économie, le calomnièrent et obtinrent qu'on lui fît rendre compte des richesses immenses qu'ils l'accusaient d'avoir amassées. Romée se justifia, puis dit au comte : « Je t'ai servi longtemps et t'ai fait monter de petits États en grande seigneurie. Par les fausses suggestions de tes barons, tu m'en as montré peu de gré. Aussi m'en irai-je de ta cour comme j'y suis venu; fais-moi rendre le mulet, le bourdon et la besace que je portai à mon arrivée ici, afin que je reprenne ma route. » En vain le comte voulut le retenir. Le pèlerin reprit sa route; on ne sait où il alla, mais beaucoup de gens croyaient qu'il était saint.

Cette anecdote a été souvent répétée avec des variantes, avant ou après La Fontaine. Dans la comédie de Boursault, *Ésope à la cour,* fondée précisément sur cette anecdote, lorsque Crésus fait ouvrir la cassette où les courtisans accusent Ésope

de mettre ses trésors et qu'on y trouve des habits d'esclave, il lui demande :

> Mais pourquoi cet habit, et qu'en voulois-tu faire ?
> Quel bizarre plaisir t'obligeoit à le voir ?

Ésope répond :

> L'orgueil suit de si près un extrême pouvoir
> Que souvent dans la place où j'avois l'honneur d'être
> De ma foible raison je n'étois pas le maître.
> Souvent l'éclat flatteur de ce rang fortuné
> M'élevant au-dessus de ce que je suis né,
> Pour être toujours prêt à rentrer en moi-même
> Je gardois ce témoin de ma misère extrême ;
> Et quand l'orgueil sur moi prenoit trop de crédit,
> Je redevenois humble en voyant mon habit.

Fable XI. *Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.* Ésop., 130, 34. Aphton., 33.

Fable XII. *Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.* Cette fable est puisée aux sources indiennes, c'est une de celles que La Fontaine a trouvées, non dans le *Livre des lumières*, mais probablement daus le *Specimen sapientiœ Indorum veterum* du père Poussines. Voyez ce qui a été dit à ce sujet, à propos de la fable XXII du livre VIII.

Senecé, si inférieur à La Fontaine, a traité ce sujet plus heureusement dans *le Serpent mangeur de kaïmack.*

Fable XIII. *La Lionne et l'Ourse.* Mêmes origines que la fable précédente.

Fable XIV. *Les deux Aventuriers et le Talisman.* Voyez le *Livre des lumières,* ch. I, fable 6.

Fable XV. *Les Lapins.* Le fabuliste lui-même nous apprend dans le dernier vers que c'est La Rochefoucauld qui lui a donné le sujet. Il se trouve indiqué en effet dans cette page de La Rochefoucauld, intitulée « Du rapport des hommes avec les animaux ».

« Il y a autant de diverses espèces d'hommes qu'il y a de diverses espèces d'animaux, et les hommes sont à l'égard des autres hommes ce que les différentes espèces d'animaux sont entre elles, et à l'égard les unes des autres. Combien y a-t-il d'hommes qui vivent du sang et de la vie des innocents : les uns comme des tigres, toujours farouches et toujours cruels; d'autres comme des lions, en gardant quelque apparence de générosité; d'autres comme des ours, grossiers et avides; d'autres comme des loups, ravissants et impitoyables; d'autres comme des renards, qui vivent d'industrie, et dont le métier est de tromper !

« Combien y a-t-il d'hommes qui ont du rapport aux chiens! Ils détruisent leur espèce; ils chassent pour le plaisir de celui qui les nourrit; les uns suivent toujours leur maître; les autres gardent sa maison. Il y a des lévriers d'attache qui vivent de leur valeur, qui se destinent à la guerre et qui ont de la noblesse dans leur courage; il y a des dogues acharnés qui n'ont de qualité que la fureur; il y a des chiens plus ou moins inutiles, qui aboient souvent et qui mordent quelquefois; il y a même des chiens de jardinier[1]. Il y a des singes et des guenons qui plaisent par leurs manières, qui ont de l'esprit, et qui font toujours du mal; il y a des paons qui n'ont que de la beauté, qui déplaisent par leur chant, et qui détruisent les lieux qu'ils habitent.

« Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets qui parlent sans cesse et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent; combien de pies et de corneilles qui ne s'apprivoisent que pour dérober ; combien d'oiseaux de proie qui ne vivent que de rapines; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux !

« Il y a des chats toujours au guet, malicieux et infidèles et qui font patte de velours; il y a des vipères dont la langue est venimeuse et dont le reste est utile[2]; il y a des araignées, des

1. Le chien du jardinier ne fait rien des légumes et des fruits qu'il garde, et empêche les autres d'en profiter. De là le proverbe espagnol bien connu, qui sert de titre à une des meilleures comédies de Lope de Véga.

2. La vipère était fréquemment employée dans la pharmacie de l'époque.

mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodes et insupportables ; il y a des crapauds qui font horreur, et qui n'ont que du venin; il y a des hiboux qui craignent la lumière.

« Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus; combien de bœufs qui travaillent toute leur vie pour enrichir celui qui leur impose le joug; de cigales qui passent leur vie à chanter; de lièvres qui ont peur de tout; de lapins qui s'épouvantent et se rassurent en un moment ; de pourceaux qui vivent dans la crapule et dans l'ordure ; de canards privés qui trahissent leurs semblables et les attirent dans les filets; de corbeaux et de vautours qui ne vivent que de pourriture et de corps morts !

« Combien d'oiseaux passagers qui vont si souvent d'un monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons inconsidérés et sans dessein ; de papillons qui cherchent le feu qui brûle ! Combien d'abeilles qui respectent leur chef et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leurs plaintes ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

« Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce à l'égard des autres hommes tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux. »

Fable XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi.* C'est la quatrième et la dernière de ces fables, d'origine indienne, que La Fontaine a trouvées, non dans le *Livre des lumières,* mais dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum.*

Le même conte cependant se trouve aussi dans les *Délices de Verboquet le Généreux.*

Le *Calila et Dimna* donne à ce récit de bien plus vastes développements, et l'histoire d'Asfendiar (c'est ainsi qu'il est

intitulé) offre des conclusions fort différentes de l'apologue de La Fontaine, puisque Asfendiar et ses compagnons rencontrent chacun une fortune proportionnée à leur condition et à leur talent. Il ne tend à prouver que la force inéluctable de la destinée.

Voyez encore à propos de cet apologue les réflexions de M. Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les Fabulistes,* t. II. p. 59, 63.

# LIVRE ONZIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

### LE LION.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir le renard,
Vieux routier, et bon politique.
« Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »

Le renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre,
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affoiblir. » La harangue fut vaine.
Le sultan dormoit lors; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
De toutes parts, et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
« Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien :
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal; et force États

Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître[1].

1. La Fontaine a écrit *craitre* (*craistre*) pour *croître*, en vertu de cette licence poétique dont nous avons déjà vu dans notre auteur plusieurs exemples. C'est ainsi qu'on trouve *parêtre* pour *paroître* dans la fable IX du livre X. Cette licence n'avait rien d'extraordinaire, puisqu'on prononce encore *craître* au lieu de *croître* dans plusieurs provinces, et que probablement cette manière de prononcer était plus commune à Paris, du temps de La Fontaine, qu'elle ne l'est aujourd'hui. (W.)

# FABLE II.

## POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE[1].

### LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER

Jupiter eut un fils qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :

1. Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, et élève de Mme de Maintenon. Il naquit à Versailles le 30 mai 1670, et il n'avait que sept à huit ans lorsque La Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736.

Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : « J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit.
Pour savoir tout l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
« Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
— Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants[1] sans cesse dans les cœurs[2] :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »

1 Voyez la note sur la fable XVI du livre VII.
2. La Fontaine a répété ce vers dans l'épître à Mme de La Sablière :

Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.
(*Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 136.)

Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout[1].

L'Amour avoit raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire!

1. La Fontaine a plusieurs fois reproduit cette idée, et a dit ailleurs :

Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon . . .
(*Le Muletier.*)

Je ne connois rhéteur ni maître ès arts
Tel que l'Amour. . .
(*La Confidente sans le savoir.*)

Cet homme (Valler) sut en quatre arts exceller,
Amour et vers, sagesse et beau parler.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
S'il possédoit ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter, car quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.
(*Lettre à Saint-Évremond.*)

## FABLE III.

### LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
« Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc.
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »
Roulant en son cœur ces vengeances[1],
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun étoit plongé dans un profond repos ;

1. Talia flammato secum dea corde volutans.
(VIRG., *Æneid.*, I, v. 54.)

Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride[1]
Joncha son camp de morts; on vit presque détruit
L'ost[2] des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax[3] aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier

1. Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Briséis à Chrysès son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.*, I.)

2. L'armée. Vieux mot. Voltaire s'en est servi dans ce vers :

L'*ost* des Anglais de nuit ils traversèrent.

3. Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau, qu'il massacra, croyant [illegible] voir les Grecs, qui avaient prononcé contre lui.

Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
« Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage!
— Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos? »
Ce chien parloit très à propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien[1] :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)[2],
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur!
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

1. Sosie, simple valet, dit dans la pièce d'*Amphitryon* :

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.
(MOLIÈRE, *Amphitryon*, acte II, scène I.)

2. La Fontaine oublie qu'il a une femme et un fils; mais il est certain que, dans l'abandon où il les laissait, il n'avait aucun droit à se considérer comme père de famille.

## FABLE IV.

### LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris!
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point;
Votre songe a du sens, et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce vizir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet ermite aux vizirs alloit faire sa cour. »

Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,

Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles[1]!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux[2],
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes[3]!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

1. Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,
Spercheosque, et virginibus baccata lacænis
Taygeta! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
(Virg., *Georg.*, lib. II, v. 484-488.)

2. Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant; cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores.
(Virg., *Georg.*, lib. III, v. 475.)

3. Conscia fati
Sidera, diversos hominum variantia casus.
(*Manilius*)

# FABLE V.

## LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES.

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître ès arts chez la gente animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là, votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
— Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
— Toute espèce, dit le docteur,
Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur

Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louoient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert[1]. L'autre baudet repart :

1. Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lulli, maître de de la chapelle du roi, né en 1610, et mort en 1696, à quatre-

Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.
J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que Votre Majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. »
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître ès arts, qui n'étoit pas un fat[1],
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

vingt-six ans, plus connu aujourd'hui par deux vers de Boileau, et par cet hémistiche de La Fontaine, que par ses œuvres in-folio gravées en 1686 et en 1689.

Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle ;
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
(Boileau, satire III.)

1. Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins. Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

LIVRE XI.

# FABLE VI.

## LE LOUP ET LE RENARD.

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?

Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : « Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend ; et son poids emportant l'autre part,
Reguinde[1] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire[2].

1. Terme de fauconnerie. « *Reguinder* se dit de l'oiseau qui fait une nouvelle pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui s'élève en haut par un nouvel effort. » (Langlois, *Dictionnaire des Chasses*.)

2. Prona venit cupidis in sua vota fides.
(Ovid., *Art. am.*, III, v [illegible].)

## FABLE VII.

### LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau:
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance:
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle [1]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché:
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon [2] de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles

1. Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle; c'est une fiction de Guevara, qui a cru devoir attribuer ce récit à cet empereur (voyez le commentaire à la suite du livre).

2. Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui, chez les Romains, remplaçait la toge en temps de guerre.

Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
« Romains, et vous, sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leur lois.
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes;
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes:
Nous laissons nos chères compagnes:
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice,
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche; et chacun, étonné,
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice: et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

## FABLE VIII.

### LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantoit.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir[1] ?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous[2] ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées[3];
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.

1. . . . . . . . . . . . Quem fructum capis
Hoc ex labore, quodve tantum est præmium ?
(Phædr., IV, 19, v. 8.)

2. Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa ?
(Horat., *Carm.*, II, 16, v. 17.)

3. . . . . . . . . . . . Et spatio brevi
Spem longam reseces.
(Horat., *Carm.*, I, 11, v. 6.)

Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement[1] ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
        Eh bien, défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
        Je puis enfin compter l'aurore
        Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés :
        Le troisième tomba d'un arbre
        Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du vieillard[2], il grava sur leur marbre
        Ce que je viens de raconter.

1. Régnier Desmarais, qui n'est pas toujours si heureux, a exprimé la même pensée avec beaucoup de charme :

> Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi;
> Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
> Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi;
> Et celui de demain n'appartient à personne.

Ces vers sont attribués à Maucroix par M. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome X, p. 234.

2. Tournure elliptique, pour dire : *les jeunes pleurés du vieillard, et il grava*, etc.

## FABLE IX.

### LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez[1] une merveille.
Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos[2] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeoient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnoit : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia

1. Écoutez, du verbe *ouïr*.
2. Atropos était considérée comme la plus impitoyable des trois Parques, et la rencontre d'une chouette ou d'un hibou était d'un augure sinistre.

Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine !
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue[1]?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite !
Quel autre art de penser Aristote et sa suite[2]
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée.

1. C'est-à-dire renfermé pour être engraissé. Le mot *mue* servait à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte ayant pour titre *Richard Minutolo*.
2. MM. de Port-Royal avaient composé l'*Art de penser*.

J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou : car je ne prétends prs établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

# EPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente [2],
Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.

2. Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
(Virg., *Georg.*, lib. IV, v. 559.)

Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque[1].

1. Après des campagnes brillantes, Louis XIV avait dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit; et ce fut l'année qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de *Grand*. (W.)

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

# LIVRE XI.

**SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.**

---

Fable I. *Le Lion.* Voyez la fable « du Léopard et du Lion », dans le *Livre des lumières.*

La fable indienne est très-différente de la fable française ; il est aisé pourtant de constater que la lecture de l'une a dû inspirer l'autre.

Fable II. *Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.*

Il n'y a point lieu de rechercher où La Fontaine a puisé l'idée de ce tableau, qu'il a sans doute imaginé lui même.

Fable III. *Le Fermier, le Chien et le Renard.* Abstemius, 148.

Fable IV. *Le Songe d'un habitant du Mogol.* V. *Gulistan, ou l'Empire des Roses,* composé par Saadi, et traduit par André du Ryer, 1634, in-8°, p. 88. C'est le véritable original de La Fontaine.

L'invocation à la retraite qui vient à la suite de cette fable est toujours citée comme un des morceaux les plus charmants de la poésie française. La Fontaine imite Virgile et lutte sans désavantage avec lui.

Fable V. *Le Lion, le Singe et les deux Anes.*

Cette fable met en action le vieux proverbe latin *Asinus asinum fricat,* auquel Érasme fait allusion dans l'*Éloge de la Folie :* « Voyez avec quelle complaisance deux mulets se grattent l'un l'autre ! Eh bien, voilà en quoi consiste une grande partie de

l'éloquence, une très-grande partie de la médecine, et pour ainsi dire la poésie tout entière; voilà enfin ce qui fait tout l'agrément, toute la douceur de la vie. » Marot, dans l'*Épître de Fripelippes à Sagon,* dit de même :

> Ce Huet et Sagon se jouent,
> Par escrit l'un l'autre se louent,
> Et semblent, tant ils s'entre-flattent,
> Deux vieux asnes qui s'entre-grattent.

FABLE VI. *Le Loup et le Renard.* Regnerii apologii Phædrii, Divione, 1643, pars I, p. 24.

Comp. la fable v du livre III, *le Bouc et le Renard.*

Le roman de *Renard le Contrefait* a développé singulièrement cet apologue. Nous n'en citerons que la petite leçon que donne Renard au loup, au moment où ils se rencontrent, l'un descendant, l'autre montant dans le puits :

> Comperes, ne vous esmaiez,
> Mais vous tenez pour bien paiez,
> Ne vous en esmaiez mie
> Que ainsinc va de ceste vie.
> Li uns monte et l'autres avale (l'autre descend) ;
> L'uns fait bordes et l'autre sale [1];
> Li uns monte, li autres chiet (tombe);
> Li uns guaigne, à l'autre meschiet.
> Li uns est nus, l'autre sa trop robe ;
> Li uns perd et li autres robe (dérobe, vole) ;
> Dist Renars : tu iras aval,
> Si sauras dou bien et dou mal
> Et dou deduit que j'ai éu,
> Et le biau temps que j'ai véu.

FABLE VII. *Le Paysan du Danube.* Ce morceau d'éloquence a été emprunté d'un ouvrage de l'Espagnol Antonio de Guevara, chapelain de Charles-Quint. Cet ouvrage d'enseignements moraux est intitulé *l'Horloge des princes (El relox de los principes).* Il fut traduit en français au XVI^e^ siècle : *Histoire de Marc-Aurèle, vray miroir et horloge des princes,* traduite premièrement du

1. *L'autre* sans *s* est régime; le sens est : l'un invente des bourdes et sale (du verbe saler) l'autre.

castillan en françois par R. B. de La Grise, revue et corrigée par feu N. de Herberay, seigneur des Essarts, Paris, 1565, in f°. On trouve encore la même anecdote, bien avant La Fontaine, dans Jean de Marcouville (*Recueil d'aucuns cas merveilleux,* Paris, 1564, in-8°), dans P. Boistuau (*Histoires prodigieuses,* Paris, 1578, in-8°), et, plus près de notre auteur, dans les *Parallèles historiques* de Cassandre, publiés en 1676, deux ans avant l'apparition de cette quatrième partie des fables.

Voici la version de Nicolas de Herberay :

Marc-Aurèle, retiré à la campagne pour éviter les funestes effets d'une maladie qui règne à Rome, s'entretient, avec les sénateurs et les philosophes qui l'ont accompagné, des causes de la corruption des mœurs. On paraît s'accorder à l'attribuer à l'influence des flatteurs et au défaut d'hommes véridiques. L'empereur prend alors la parole et raconte ce qu'il a vu et entendu la première année de son consulat.

Un pauvre paysan, dit-il, des rivages du Danube vint au sénat se plaindre des juges romains qui opprimaient son malheureux pays.

« Ce paysan avoit le visage petit, les lèvres grosses, les yeux profonds, la couleur hâlée, les cheveux hérissés, la tête découverte, les souliers de cuir de porc-épic, la saye de poil de chèvre, la ceinture de joncs marins, et la barbe longue et épaisse; les sourcils qui lui couvroient les yeux; l'estomac et le col couverts de poil, et velu comme un ours, et un bâton en la main. »

Grand est l'étonnement du sénat. Il y avait foule de gens qui attendaient pour négocier les affaires de leurs provinces; toutefois on accorda la parole au sauvage, tant par curiosité que pour favoriser sa misère. Il en profite pour s'exprimer en ces termes:

« O pères conscrits! ô peuple heureux! moi, rustique habitant et voisin des rivières et cités du Danube, salue vous autres sénateurs de Rome, qui estes en ce sénat assemblés, et prie aux dieux immortels qu'ils gouvernent et règlent aujourd'hui ma langue, afin que je dise ce qui convient et est nécessaire à mon pays, et qu'ils aident vous autres à bien gouverner la république, parce que, sans la volonté et consentement des dieux, nous ne pouvons apprendre le bien, ni nous séparer du mal

« Les tristes destinées et la fortune le permettant, et nos dieux courroucés nous délaissant, telle fut notre désaventure, que les superbes capitaines de Rome prirent par force d'armes notre terre de Germanie; et non sans cause je le dis, car alors les dieux étoient courroucés contre nous : parce que, si nous eussions apaisé nos dieux, vous ne nous eussiez jamais vaincus. Mais, ayant offensé nos dieux, ils ordonnèrent en leurs secrets jugements que pour châtier nos vices vous fussiez les cruels bourreaux.

« Mais comment dirai-je, Romains, ce que je veux dire ? Votre convoitise a été si grande de prendre les biens d'autrui et tant désordonné votre orgueil de commander aux terres étranges, que ni la mer ne nous peut profiter en ses abismes, ni la terre assurer en ses champs. Oh! quelle grande consolation c'est pour les hommes affligés de penser et tenir pour certain qu'il y a des dieux justes, lesquels leur feront justice des hommes injustes ! J'espère donc aux justes dieux que, comme vous autres sans raison nous avez jetés hors de nos maisons, autres viendront qui avec raison vous chasseront d'Italie et de Rome

« Je vous demande, Romains, quelle action aviez-vous, étant nourris auprès du Tibre, contre nous qui vivons en paix près la rivière du Danube? Nous avez-vous vus amis de vos ennemis, ou nous sommes-nous déclarés vos ennemis? Avez-vous trouvé aucune loi antique ou coutume moderne en laquelle appert clairement que la noble Germanie doit être assujettie à la superbe Rome ? Certainement il n'y a eu aucune de ces causes de guerre entre vous autres Romains et nous Germains, parce que, en Germanie, aussitôt avons-nous senti votre tyrannie comme nous avons ouï votre renommée.

« Vous penserez que j'ai dit tout ce que je devois dire, mais il n'en est pas ainsi : aucunes choses me demeurent à dire, lesquelles vous serez fort épouvantés d'ouïr; et soyez certains que je ne craindrai point de les dire, puisque vous n'avez honte de les faire.

« Je suis épouvanté, Romains, de vous voir nous envoyer des juges si ignorants et grossiers, qu'ils ne savent ni nous expliquer vos lois, ni entendre les nôtres. Ce que vous leur demandez ici, je ne le sais; mais ce qu'ils font là, je vous le dirai. Vos juges

prennent tout ce qu'on leur donne en public, tirent et accumulent le plus qu'ils peuvent en secret, châtient grièvement les pauvres, et dissimulent avec les attentats des riches, oublient le gouvernement du peuple pour prendre leurs plaisirs.

« Qu'est ceci, Romains? Jamais n'aura fin votre orgueil de commander, ni votre convoitise de dérober ?... Si nos services ne vous contentent, commandez que l'on nous tranche les têtes comme à hommes mauvais : parce que, pour vous en dire la vérité, le couteau ne sera tant cruel en nos gorges comme sont vos tyrannies en nos cœurs.

« Savez-vous ce que vous avez fait, Romains? Nous avons tous juré de n'habiter jamais avec nos femmes, et de tuer nos propres enfants, et ceci pour ne les laisser aux mains de si mauvais et cruels tyrans comme vous êtes; car nous désirons plus qu'ils meurent avec liberté que non qu'ils vivent avec servitude et captivité.

« Puis donc que mon désir s'est vu où il tendoit, et que mon cœur s'est reposé. espandant le poison qu'il avoit, si en aucune chose ma langue vous a offensés, je m'étends ici en ce lieu afin que vous me coupiez la tête; parce que je désire plus tôt gagner l'honneur, m'offrant à la mort, que vous ne gagniez avec moi en m'ôtant la vie. »

Ici donna fin le rustique à son propos. « Que vous semble, amis? dit alors l'empereur Marc-Aurèle à ceux qui avec lui étoient. Vit-on jamais raisons si hautes, paroles si bien ordonnées, sentences si bien dites? Je vous jure que le paysan fut une heure étendu en terre, et nous tous, les têtes baissées, ne lui pûmes répondre une seule parole.

« Ayant pris détermination au sénat, le jour suivant pourvûmes de juges nouveaux aux rivages du Danube, et commandâmes qu'il nous donnât par écrit tout celuy raisonnement, afin qu'il fût mis au livre des bons dits des étrangers, qui étoit au sénat. On décida en même temps que celuy rustique fût fait patricien de Rome, et pour toujours substanté aux frais du trésor public. »

M. Baret remarque avec raison que les dernières paroles du paysan de Guevara ne sont pas inutiles pour expliquer pourquoi il se coucha, après avoir terminé son discours, ce qui n'apparaît pas aussi clairement dans la fable de La Fontaine.

M. Taine suppose que La Fontaine a trouvé son sujet dans les *Parallèles historiques* de Cassandre, plutôt que dans la vieille traduction de l'*Horloge des princes*, que celui-ci avait délayée et paraphrasée sans mesure. Il analyse les impressions que dut éprouver le poëte à la lecture de l'œuvre de Cassandre.

« Et là-dessus, poursuit le critique, La Fontaine jette le livre et va rêver, jusqu'à ce qu'enfin un jour, par hasard, face à face avec son papier, il se sente en lui-même l'âme de son barbare. Il reprend d'abord le portrait tracé par Cassandre. Il efface les traits qui ôtent la majesté, « le visage petit et basané », les articles traînants, les détails superflus. Il ajoute des mots vivants, « un menton qui nourrit une barbe *touffue* », de puissantes expressions latines, « le regard de travers[1] », et par-ci par-là un mot gai, « cet homme ainsi bâti, un ours mal léché » ; car le fabuliste ne peut tout de suite quitter son ton ordinaire; et il écrit ce début énergique et simple :

Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre;
Portoit sayon de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.

« Avez-vous vu comme tout d'un coup, au milieu du vers, l'accent a changé, comme le sérieux, la passion, y sont entrés par une irruption subite, comme la dernière image toute corporelle enfonce l'émotion dans le cœur de celui qui sait la recevoir? Le barbare parle, et tout de suite le grand vers imposant soutient sa voix. Il ne salue pas, comme dans Cassandre; du premier coup, il prend l'ascendant; « le sénat est là pour l'écouter ». Il n'amplifie pas comme Cassandre; son premier mot commence un raisonnement serré qui va droit jusqu'à la menace. Il ne se traîne

1. *Torvos oculos.*

pas dans la prose plate comme Cassandre : il atteint à chaque pas les audaces de la poésie, et vous entendez la parole solennelle et véhémente de la juste indignation contenue. Cet homme-là croit aux dieux, et il parle comme s'il les sentait derrière lui, dites mieux, en lui-même et dans son cœur.

« Romains et vous, sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister.
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice.
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice.
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour. »

« Il y a un éclat sur ce mot d'*esclaves*, et à l'instant e discours tourne. La brusquerie, les interrogations pressées comme les coups d'une hache de guerre, la puissante voix tendue et grondante, la hardiesse qui prend corps à corps l'adversaire et le frappe en face, annoncent le barbare. Il ne se ménage pas, il ne ménage pas les autres; il combat et il se livre; il suit sa passion sans égard pour les règles; il ploie le discours, il casse en deux ses phrases, il s'arrête net au milieu d'un vers ; il change d'accent à chaque minute; voici que, pour la première fois, dans cette curie où les élèves de Quintilien modulaient adroitement les doubles trochées de leurs périodes, les voûtes renvoient les mugissements, les accents brisés, et toutes les clameurs du désespoir et du combat.

« Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers, etc. »

A ces mots, il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.

« Je le crois, et voilà le vrai geste, justifié par tout ce qui précède. Les « parleurs » ont dû être stupéfaits de se sentir touchés; cet homme a manqué à toutes les règles. Il a mis la narration hors de sa place, il n'a point donné de confirmation; son exorde n'a point procédé par insinuation; il a fini par une digression; il a écourté sa péroraison; toutes ses idées ont chevauché les unes sur les autres. Il n'a pas su les plus simples principes de l'escrime oratoire. Il a été barbare dans l'attitude, dans l'accent, dans le style, dans la composition, dans l'invention. C'est en sentant cette barbarie que La Fontaine a transformé sa mauvaise matière; c'est en ranimant en son propre cœur les sentiments du barbare qu'il a tout renouvelé ou tout trouvé. »

Nous avons donné deux ou trois spécimens de l'ancienne critique (voyez le commentaire sur la fable du Chêne et du Roseau, et sur celle de la Jeune Veuve). Nous avons cru utile de donner aussi un exemple d'une critique plus moderne.

Fable VIII. *Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes.* Abstemius, 167.

La Fontaine a combiné l'apologue d'Abstemius avec un passage du traité de Cicéron *de la Vieillesse.* Voici la fable d'Abstemius:

De viro decrepito arbores inserente.

« Vir decrepitæ senectutis irridebatur a juvene quodam ut delirus, quod arbores insereret, quarum non esset poma visurus. Cui senex : « Nec tu, inquit, ex iis quas nunc inserere paras fruc- « tus fortasse decerpes. » Nec mora, juvenis ex arbore quam surculos decerpturus ascenderat ruens collum fregit.

« Fabula indicat mortem omni ætati esse. »

Cicéron écrit dans le *de Senectute :*

« Senes laborant in eis quæ sciunt nihil omnino ad se pertinere.

Serit arbores quæ alteri sæculo prosint,

Ut ait Statius noster in Synephebis. Nec vero dubitat agricola, quamvis senex, quærenti cui serat, respondere : « Diis immorta- « libus, qui me non accipere modo hæc a majoribus voluerunt, « sed etiam posteris prodere. » Quarta restat causa quæ maxime

angere atque sollicitam habere nostram ætatem videtur : appropinquatio mortis quæ certe a senectute non potest longe abesse. Quanquam quis est tam stultus, quamvis sit adolescens, cui sit exploratum se ad vesperam victurum? Quin etiam ætas illa multo plures quam nostra mortis casus habet. Itaque pauci veniunt ad senectutem At sperat adolescens diu se victurum; quod sperare idem senex non potest. Insipienter sperat. Quid enim stultius quam incerta pro certis habere, falsa pro veris? »

On a, dans ces deux passages, la fable complète de La Fontaine. Et cependant quoi de plus libre, de plus original que son récit? La supposition de trois jeunes gens donne plus de force à la conclusion, sans la rendre plus invraisemblable.

M. Saint-Marc Girardin rapproche de cette fable un passage des *Mémoires* de Joinville :

« Le jour où Mgr Hue de Landricourt fut mis en terre, dit Joinville, comme il étoit en sa bière dans ma chapelle, six de mes chevaliers, qui étoient appuyés sur plusieurs sacs d'orge, se mirent à parler haut et à troubler le prêtre. Je leur allai dire qu'ils se tussent, et leur dis qu'il n'étoit pas séant à des chevaliers et à des gentilshommes de parler tandis que l'on chantoit la messe des morts Ils me commencèrent à rire et me dirent qu'ils causoient à qui se remarieroit la femme du sire de Landricourt. Je les réprimandai fort et leur dis que de telles paroles n'étoient ni bonnes ni belles, et qu'ils avoient bien vite oublié leur compagnon. Le lendemain, ce fut la grande bataille, où ils furent morts ou blessés à mort; et ainsi il fallut que ce fût leurs femmes qui se remariassent toutes six. »

FABLE IX. *Les Souris et le Chat-Huant.* Il est à supposer que le fait rapporté par La Fontaine a été mal observé ou exagéré.

La Fontaine revient ici sur la question qu'il a traitée, dans son discours à Mme de La Sablière, au commencement du livre X.

ÉPILOGUE. Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil

1. Ceci se passe en Orient, pendant la croisade de saint Louis, et la chapelle est une tente.

entier des fables. Ce ne fut que quinze ans après que la quatrième partie à laquelle cet épilogue servait de conclusion eût paru, c'est-à-dire en 1694, que La Fontaine donna la cinquième et dernière partie des fables, dont on a depuis formé le douzième livre.

# A MONSEIGNEUR

# LE DUC DE BOURGOGNE[1]

---

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat[2] ; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage[3] dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout

1. Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avait douze ans lorsque La Fontaine, dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables.

2. Ceci n'était point une exagération ni une flatterie : à onze ans le duc de Bourgogne avait lu Tite-Live tout entier en latin ; il avait traduit les *Commentaires* de César, et commencé une traduction de Tacite. (W.)

3. On voit par ces mots que La Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

le monde[1]. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents ; elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée, et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin[2]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les

1. Quelques-uns des sujets traités par La Fontaine dans ce douzième livre avaient, en effet, été donnés en thèmes par Fénelon au duc de Bourgogne. Nous avons à la Bibliothèque nationale, sous le nº 8,511, le manuscrit de ces thèmes latins, où l'on retrouve plus d'un trait (fourni sans doute par l'archevêque de Cambrai) dont La Fontaine a fait usage. Voyez notamment, dans le commentaire à la suite du livre XII, le thème des *Deux Chèvres*.

2. La Fontaine était alors âgé de soixante-treize ans.

parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres[1]. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; et suis avec un profond respect,

Monseigneur,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

1. Luxembourg avait été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke; Catinat, à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avait pris Mons, Namur et Charleroi. Louis XIV offrit la paix, mais à des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées.

# LIVRE DOUZIÈME.

---

## FABLE PREMIÈRE.

### LES COMPAGNONS D'ULYSSE [1].

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse :
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue ; au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court ; il semble avoir des ailes.
Le héros[2] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant

1. Cette fable fut d'abord imprimée dans le *Mercure galant,* décembre 1690, p. 114.
2. Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne à qui cette fable est dédiée.

Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient; c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin
Cette rapidité fut alors nécessaire;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire[1].
Je m'en tais: aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose:
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout:
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour
Circé, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents:

1. Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandait alors l'armée du Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se reployer sur la France sans avoir vu l'ennemi et sans avoir trouvé l'occasion de se battre. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvait alors. (W.)

Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme:
Il s'en vit de petits, *exemplum, ut talpa*[1].
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien[2].
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme:
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture:
Il obtint qu'on rendroit à ces[3] Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court, et dit: « L'empoisonneuse coupe

1. Ces mots étaient employés par les grammairiens et notamment par Despautère, pour constater qu'il y avait dans la langue latine des noms en *a* du genre masculin. En effet Virgile a dit: *Capti, fodere cubilia talpæ* (*Georg.*, I, v. 183.) *Exemplum ut talpa*, était un dicton emprunté au rudiment.

La Fontaine n'a pas dédaigné d'imiter ici la bouffonnerie de Scarron:

Et surtout le Seigneur vous garde
D'être donateur entre-vifs;
Car les donataires sont juifs;
Sitôt que la sottise est faite,
Le trépas du sot on souhaite;
Et s'il ne meurt, c'est un larron,
*Exemplum ut Paulus Scarron.*
(*Œuvres de Scarron*, t. VIII, p. 131, ép. à M. Fourreau.)

2. L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usait Circé, puisqu'il fait perdre aussi la raison.

3. Dans l'édition originale on lit *à ces*. Les éditeurs ont généralement considéré cette orthographe comme une faute d'impression, et ont écrit *à ses*.

A son remède encore; et je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole. »
Le lion dit, pensant rugir :
« Je n'ai pas la tête si folle ;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir!
J'ai griffes et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque!
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours : « Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli!
« Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte[1] aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.

1. *Je me rapporte*; c'est ainsi dans l'édition originale. **On dirait à présent** : je m'en rapporte.

Quitte ces bois, et redevien[1],
Au lieu de loup, homme de bien.
— En est-il? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
Toi qui parles, qu'est-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous ;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse[2],
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoit[3] leurs délices suprêmes :
Tous renonçoient au lôs[4] des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

1. Pour *redeviens*. L's est retranchée par licence poétique, et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, acte II, scène IV :

. . . . . Cours, ordonne, et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

2. La Fontaine a écrit *réponce* pour rimer aux yeux et par licence poétique.
3. Beaucoup d'éditeurs ont eu le tort de corriger La Fontaine et de mettre ce verbe au pluriel.
4. Louange, du mot latin *laus*. Ménage regrettait que ce mot eût vieilli, et désirait qu'on le remît en honneur. Il n'a pas tenu à notre poëte qu'il n'en fût ainsi, car il s'en est servi plusieurs fois. (W.)

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je puisse mêler le plaisant à l'utile:
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts:
Ils ont force pareils en ce bas univers.
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine[1].

1. Dans le *Mercure galant,* cette fable se termine par les vers suivants, que l'auteur a retranchés dans son édition de 1694:

Vous raisonnez sur tout; les Ris et les Amours
Tiennent souvent chez vous de solides discours:
Je leur veux proposer bientôt une matière
Noble, d'un très-grand art, convenable aux héros,
C'est la louange; ses propos
Sont faits pour occuper votre âme tout entière.

# FABLE II.

## LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX.

### A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avoient mêmes pénates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimoit du bec ; l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspec [1],
Lui donnoit force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusoit ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon

1. Ainsi dans l'édition originale. Voyez fable XII du livre X.

Du pétulant Pierrot et du sage Raton;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! » Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat! »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés:
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

# FABLE III[1].

## LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ses biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles[2].
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours :
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours[3] du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetoit quelque doublon toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait :
La chambre, bien cadenassee,

1. Cette fable a été imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine*, p. 268, d'après une première copie. (W.)
2. La Fontaine a déjà dit :

Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire.
(Liv. X, fab. v.)

3. Var. Souvent. — *OEuvres posthumes*, p. 269.

Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels[1] donner le prix :
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits ;
Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose[2] ;
Éprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure[3].

1. La Fontaine a écrit ainsi. Beaucoup d'éditeurs ont mis *auquel*.

2. Le *ducaton* était une monnaie d'argent valant cinq francs. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étaient deux monnaies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existait encore beaucoup de ces monnaies au temps de Louis XIV, et leur valeur comparative était réglée par une ordonnance du roi. (Voyez l'*Évaluation et Tarif des espèces d'or et d'argent,* fait et arrêté le deuxième de mai 1679. Rouen, in-8° de 14 pages.)

3. Var. Dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, au lieu des dix vers qui précèdent, on trouve ceux-ci :

Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
S'il n'eût ouï l'homme rentrer,
Eût jeté, sans considérer
L'estime que l'on fait des biens de cette espèce,
Tous ces beaux ducats pièce à pièce ;
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier, etc.

Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

# FABLE IV[1].

## LES DEUX CHÈVRES.

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices[2],
C'est où ces dames vont promener leurs caprices[3].
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part:

1. Imprimée depuis, comme inédite, dans les *OEuvres posthumes*, p. 270, d'après une copie imparfaite.

2. Dumosa pendere procul de rupe videbo.
(VIRG., *Eclog.*, I, v. 76.)

3. VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi :

Les chèvres ont une propriété;
C'est qu'ayant fort longtemps brouté,
Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Inaccessibles aux humains.
Est-il quelque lieu sans chemins,
Quelque rocher ou mont pendant en précipices?
Mesdames s'en vont là promener leurs caprices, etc.

L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard[1].
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces amazones[2].
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[3].
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers[4] le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée ;

1. Var. *OEuvres posthumes :*

Quittèrent certain pré. Chacune de sa part
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.

2. Var. *OEuvres posthumes :* Nos amazones.

3. C'est l'*île des Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Hendaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'*île de la Conférence*. En 1722, on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XV, et de Mlle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avait fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. (Voyez le *Journal d'un Voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence*, 1722, in-12, p. 79.)

4. Var. *OEuvres posthumes :* Sur.

Et l'autre, la chèvre Amalthée[1]
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

1. Var. *Œuvres posthumes :*

L'une à l'autre céder, ayant pour devancières,
L'une certaine chèvre au mérite sans pair,
Dont Polyphème fit présent à Galatée.

## A MONSEIGNEUR

# LE DUC DE BOURGOGNE

QUI AVOIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI FUT NOMMÉE

*Le Chat et la Souris.*

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
*Le Chat et la Souris?*

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le chat de la souris [1] ?

Prendrai-je pour objet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux: et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,

1. Expression proverbiale qu'on trouve notamment dans la *Satyre Ménippée.* « Dedans ce retz vous attirastes le bonhomme, M. le cardinal de Bourbon... pour en faire de lui comme le chat de la souris, c'est-à-dire, après vous en être joué, de le manger. » (Harangue de M. d'Aubray.)

n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se joueroit de ma muse
Comme le chat de la souris.

## FABLE V[1].

### LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.
« Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je[2], à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre : attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants. »

1. Publiée depuis comme inédite, sans le prologue, dans les *OEuvres posthumes*, 1696, in-12, p. 218.
2. Var. *OEuvres posthumes :* Affamerai-je.

Ainsi parloit au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

## FABLE VI.

### LE CERF MALADE.

En pays pleins[1] de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
« Eh! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs. »
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire[2] :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme!
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

1. Ainsi au pluriel dans l'édition originale.
2. Phrase proverbiale, pour dire: Il n'eut plus rien à manger.

# FABLE VII.

## LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD.

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avoient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avoient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert[1].

1. C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit :

Ou que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
(Satire I, v. 15.)

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette

Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le ort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochoit les passants à tous coups.
« Messieurs, leur disoit-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises. »
Le plongeon sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur[1], qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

satire fut faite, un débiteur insolvable pouvoit sortir de prison en faisant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un bonnet vert sur le front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiment par la honte, nous était venue d'Italie dans le xvi[e] siècle. — Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. x.

1. On disait autrefois *debteur* ou *detteur*, au lieu de *débiteur*. Jusqu'au commencement du xvii[e] siècle ce fut le mot communément employé pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Thrésor de la langue françoise*, 1606, in-folio, p. 178), on trouve *debteur*, et on ne trouve pas *débiteur;* mais ce dernier mot fut peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte proscrit par une décision de Vaugelas. — Voyez *Remarques sur la langue françoise*, au mot *Detteur*.

# FABLE VIII[1].

## LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La Discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers :
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire[2].
Outre ces quatre potentats[3],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,

1. Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *OEuvres posthumes de La Fontaine,* p. 225.

2. Var. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi:

> La Discorde, aux yeux de travers,
> Reine du monde sublunaire,
> Rit de voir que notre univers
> Est devenu son tributaire.
> Commençons par les éléments:
> Vous trouverez qu'à tous moments
> Ils sont appointés contraire.

*Appointés contraire,* expression empruntée au Palais pour dire *opposés, ennemis.*

3. L'eau, l'air, la terre et le feu.

Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins.
Cette union[1] si douce, et presque fraternelle,
Édifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en gésine[2].
Quoi qu'il en soit, cet altercas[3]
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disoit qu'il falloit bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.
Dans un coin[4] où d'abord leurs agents les cachèrent,
Les souris enfin les mangèrent.

1. Var. *OEuvres posthumes :* Une union.

2. Vieux mot, encore usité au Palais : il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquait aussi aux animaux. Rabelais a dit : « Les truies, en *leur gésine,* ne sont nourries que de fleurs d'oranger. » (*Pantagruel,* liv. IV, ch. VII.)

3. Vieux mot, pour altercation, fréquemment employé au XVI[e] siècle :

Adonc le roi, oyant leurs altercas,
Leur respondit : J'entends bien vostre cas.
(J. Marot.)

Minos le juge, en entendant leur cas,
Fait déchiffrer tels . . . altercas.
(Cl. Marot.)

Beaumarchais s'en est encore servi : « Permettez-moi de vous faire une prière, c'est d'oublier nos anciens altercas. »

4. Var. *OEuvres posthumes :*

Car en certain cabas où leurs gens les cachèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé[1] : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit[2], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais[3], c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles[4].

1. « Toutes choses corporelles ou spirituelles ont chacune leurs contraires ou leurs sympathisantes. » (*L'Astrée*, 1re partie.)

2. La Fontaine a déjà dit :

Dieu fait bien ce qu'il fait
(Liv. IX, fab. IV : *le Gland et la Citrouille*.)

3. Var. *OEuvres posthumes* : Ce que j'ai toujours vu...

4. Les maîtres d'école qui portent une longue barbe pour se donner un air respectable. *Barbacoles* est fait des deux mots latins *barbam colere*.

# FABLE IX

## LE LOUP ET LE RENARD.

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat,
A qui le soldat porte envie[1].

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince[2] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose[3].

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte

1. Qui fit, Mecænas, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu Fors objecerit, illa
Contentus vivat
(HORAT., lib. I, sat. I.)

2. Le duc de Bourgogne. Voyez le Commentaire à la fin de ce livre.

3. . . . . . . . . . Operosa, parvus,
Carmina fingo.
(HORAT., *Carm.*, IV, 2.)

Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères;
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint; et le loup dit : « Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »
Le renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,

Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous.
L'ost[1] du peuple[2] bêlant crut voir cinquante loups :
Chiens, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

1. L'armée.

2. Var. Édit. de 1694 : *L'ost au peuple bêlant.* Cette leçon, qui se reproduit dans quelques-unes des premières éditions, a été considérée par les éditeurs modernes comme une faute d'impression.

## FABLE X.

### L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrois l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
« Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
— Et comme vous allez vous-même ! dit la fille :
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ? »

Elle avoit raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout[1]; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone ;
Mais il faut le faire à propos.

1. Sic Natura jubet : velocius et citius nos
Corrumpunt vitiorum exempla domestica. . .
(JUVÉNAL., sat. XIV, v. 31.)

# FABLE XI.

## L'AIGLE ET LA PIE.

L'aigle, reine des airs, avec Margot[1] la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie,
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace[2] eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal[3], à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait le babil y savoit notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :

1. Ce surnom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire.

2. La Fontaine écrit *agasse* dans son édition. On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *agasso*.

3. Dicenda, tacenda, locutus.
(HORAT., lib. I, epist. VII.)

« Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie : adieu ; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère. »
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoique ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter l'habit de deux paroisses[1].

1. La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.

## FABLE XII.

### LE ROI, LE MILAN ET LE CHASSEUR.

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI[1].

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance[2].
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes:
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas[3].
Loin que vous suiviez ces exemples,

1. François-Louis, prince de La Roche-sur-Yon et de Conti, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de La Fontaine.

2. La Fontaine a exprimé la même idée dans son élégie pour Fouquet, et a dit, en parlant de Louis XIV :

Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.

3. Montaigne a dit : « Les grands me donnent prou s'ils ne m'ostent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. »

Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux[1] :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie[2].

1. Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Mlle de Blois (Marie-Thérèse de Bourbon, fille de Louis XIV et de Mme de La Vallière), célébré le 29 juin 1688.

2. Var. Après ce vers, dans l'édition de Londres de 1708, dans celles de Paris, in-4°, 1726, et in-8°, 1729, dans l'édition d'Amsterdam de 1727, dans celles de Hambourg de 1731 et 1733, on lit les vers suivants, que l'auteur a retranchés :

Je change un peu la chose. Un peu ? J'y change tout :
La critique en cela va me pousser à bout
Car c'est une étrange femelle ;
Rien ne nous sert d'entrer en raison avec elle.
Elle va m'alléguer que tout fait est sacré :
Je n'en disconviens pas, et me sais pourtant gré
D'altérer celui-ci. C'est à cette licence

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'oiseau par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
— Quoi! sur le nez du roi? — Du roi même en personne.
— Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne?
Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un :
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre[1], et le poing[2], mais en vain.

Que je dois l'acte de clémence
Par qui je donne aux rois des leçons de bonté:
Tous ne ressemblent pas au nôtre.
Le monde est un marché mêlé
L'on y voit de l'un et de l'autre.
Ici-bas le beau et le bon
Ne sont estimés tels que par comparaison.
Louis seul est incomparable
Je ne lui donne pas un éloge affecté;
L'on sait que j'ai toujours entremêlé la fable
De quelque trait de vérité.
Revenons à l'oiseau, le fait est mémorable.

1. Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge, façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame.

2. Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer* en terme de fauconnerie.

On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit: « Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des rois, prendroient un tel modèle.
Et le veneur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :
Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure[1].
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher:
Le roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?

1. Var. Au lieu de ce vers, on trouve ceux qui suivent dans les éditions précédemment citées. L'auteur les a retranchés.

Si je craignois quelque censure,
Je citerois Pilpay touchant cette aventure.
Ses récits en ont l'air : il me seroit aisé
De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.
Là, nulle humaine créature, etc.

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles[1]
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière :
Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;
C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon[2] des présents

1. *Volatille* se dit seulement de petites espèces d'oiseaux bons à manger. La nécessité de la rime a forcé La Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier mot sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poëte, ces deux mots, quoique presque semblables, avaient la même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étaient nullement synonymes. (W.)

2. Modèle parfait. On disait autrefois plus communément *paragon*. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi : « C'est une chose si excellemment parfaite qu'elle est comme une idée, un sep, un estelon à toutes les autres de son espèce, et lesquelles on rapporte et compare à luy pour sçavoir à quel degré de perfection elles atteignent. Ainsi dit-on *paragon* de chevalerie, de prudhomie, de sçavoir. » *Thrésor de la langue françoise* 1606, in-folio, p. 469. Le mot de *paragon* est à regretter, et encore plus le verbe *paragonner*, qui s'employait fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.

Elle, contente avoir changé demeure,
Se paragonne aux anges d'heure en heure.
(CL. MAROT.)

Il croyait sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier ; chacun de rire[1],
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer : mais je tiendrois un roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourci[2],
Jupiter et le peuple immortel rit aussi[3].
Il en fit des éclats[4], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.

1. Var. Dans l'édition de 1708, dans celle de 1729 :

Il croyoit sa fortune faite,
Lorsque sur ce chasseur l'animal se rejette,
Et de ses ongles tout d'acier,
Sauvage encore et tout grossier,
Happe le nez du pauvre sire
Lui de crier, l'autre de rire.

Mais dans les éditions de 1726 et de 1727, de 1731 et de 1733, il y a comme dans le texte.

2. *Sourci,* au lieu de *sourcil,* pour la rime et par licence poétique. Beaucoup d'éditions portent à tort *souci.* Celles de 1708 et 1726, dans la variante qui suit, ont la même faute.

3. Var. Au lieu de ce vers et des suivants, on lit ceux-ci dans l'édition de 1708, dans celle de 1726, in-4°, dans celles de 1727, de 1731 et de 1733:

C'est le plaisir des dieux Jupiter rit aussi.
Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir souci.
Ce poëte assure en son histoire
Qu'un rire inextinguible en l'Olympe éclata :
Petit ni grand n'y résista,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel fût assez grave ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison.

4. Des éclats de rire. Ellipse.

Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

## FABLE XIII.

### LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON.

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusoit les dieux, et trouvoit fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux mouches manger.
« Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile [1] ?
Va, le ciel te confonde, animal importun !
Que ne vis-tu sur le commun ! »
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité :
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.

1. Dans la fable v du livre V, le Renard auquel on a coupé la queue dit :

. . . Que faisons-nous de ce poids inutile?
Que nous sert cette queue ?

— Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas:
Laisse-les, je te prie, achever leur repas
Ces animaux sont soûls[1]; une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

1. Rassasiés. Ces mots *soûl, soûler*, s'employaient alors dans le style noble.

Après que ma fortune a soûlé votre envie.

(P. CORNEILLE, *Don Sanche*, acte V, scène v.)

## FABLE XIV[1].

### L'AMOUR ET LA FOLIE.

Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici:
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien:
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble:
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint: l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux
L'autre n'eut pas la patience;
Elle lui donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris:
Les dieux en furent étourdis.

1. Publiée d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685, in-12, t. I, p. 6.

Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas:
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande:
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

## FABLE XV[1].

### LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT.

### A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
Palais sacré de la déesse Iris.
Non celle-là qu'a Junon à ses gages.
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements

1. Cette fable parut d'abord dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* 1685, in-12, t. I, p. 13; mais La Fontaine, en l'insérant dans la cinquième partie de ses fables, publiée en 1694, en retrancha les dix derniers vers.

Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux[1] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :

1. C'est-à-dire des rois, entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne, et qui fit une cour assidue à Mme de La Sablière.

Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
Le gazelle déjà nous a-t-elle oubliés? »
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : « Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger. »
Le corbeau part à tire-d'aile :

Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant :
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[1],
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
« L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle ?
Après la mort de la gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : « Qui m'a ravi ma proie ? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,

1. Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraye?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraye. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'étoit fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun dans son endroit
S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur[1], si l'on m'en croit[2].

1. Dans *Belphégor*, La Fontaine a dit :

Le cœur fait tout : le reste est inutile.

Et dans *Philémon et Baucis*

Mais quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout.

2. Cette fable se termine à ce vers dans les deux éditions de la cin-

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente !
Vous protégez sa sœur, il suffit ; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'Amour ; j'en vais servir un autre
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

quième partie, imprimées sous les yeux de l'auteur en 1694, ainsi que dans celle d'Anvers de la même année, dans celle de la Haye, 1700, dans celle de Paris, 1709, et dans celle d'Anvers, 1726, in-4°. Les dix derniers vers qui suivent, et que La Fontaine avait retranchés, furent rétablis dans l'édition de Londres, 1708 (fable CCXXVI, page 292), ensuite dans l'édition d'Amsterdam, 1727, et enfin dans l'édition de Paris, 1729 : depuis ils ont été insérés dans presque toutes les éditions. (W.)

## FABLE XVI[1].

### LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put si tôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.

1. Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *Œuvres de Maucroix et de La Fontaine,* t. I, p. 6.

Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Hélas! j'ai beau crier et me rendre incommode;
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

# FABLE XVII[1].

## LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL.

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie. »
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle[2].

1. La Fontaine fit la lecture de cette fable dans la séance publique de l'Académie française qui fut tenue pour la réception de Boileau, le 1er juillet 1684.

Elle fut publiée dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, en 1685.

2. *Venelle* signifie sentier, passage étroit ; et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale pour *s'enfuir*.

> Et moi, sot que je suis, je vidois sa querelle,
> Tandis que le poltron enfiloit la venelle.
>
> (SCARRON, le *Maître-Valet*, acte I, scène III.)

« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs ;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point[1], sanglant et gâté.
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie. »

1. *Mal en point* est l'inverse de *bien en point*, employé par nos anciens auteurs. Ainsi dans Louise Labbé : « Combien plustôt choisiriez-vous un homme propre, *bien en point*, et bien portant ! » (*Debasts de l'Amour et de la Folie*, p. 45.)

## FABLE XVIII[1].

### LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux ! non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, sembloit, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
Eut secours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,

1. Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 29.

Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

## FABLE XIX[1].

### LE SINGE.

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris[2],
Il la battoit. La pauvre dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte ;
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours ;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

1. Publiée en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* t. I, p. 32.

2. C'est-à-dire *de certains* ou *de plusieurs* maris. De même *aucunement,* ci-dessus, p. 154.

# FABLE XX[1].

## LE PHILOSOPHE SCYTHE.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile[2],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage[3]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
« Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;

1. Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *OEuvres de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 34.

2. C'est le vieillard des bords du Galèze,

. . . . . . . . Cui pauca relicti
Jugera ruris erant . . . . . . . .
Rerum æquabat opes animis ; seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
(VIRG., *Georg.*, lib. IV, v. 127-133.

3. Était-ce l'action d'un homme sage. Ellipse.

Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
— J'ôte le superflu, dit l'autre ; et, l'abattant,
Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort :
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

## FABLE XXI[1].

### L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce singe avoit nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?

1. Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* t. I, p. 38.

Il se vit donc réduit à commencer lui-même,
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son trône suprême ;
Toute sa cour verra beau jeu.
— Quel combat ? dit le singe avec un front sévère. »
L'éléphant repartit : « Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère[1] ?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
— Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris. »
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : « Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout[2]. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux

1. Noms inventés par La Fontaine pour signifier la capitale des éléphants et celle des rhinocéros.

2. L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté,

a dit Lamartine.

# FABLE XXII[1].

## UN FOU ET UN SAGE.

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger[2].

1. Publiée en 1685 dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, t. I, p. 42.

2. Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, je trouve à la suite de cette fable (p. 44) une notre manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue : « Cette fable fut faite contre le sieur abbé du Plessis, une espèce de fou sérieux, qui s'étoit mis sur le pied de censurer à la cour les ecclésiastiques, et même les évêques, et que M. l'archevêque de Reims fit bien châtier. » (W.)

# FABLE XXIII[1].

## LE RENARD ANGLOIS.

### A MADAME HARVEY[2].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens;
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux,
Tout cela méritoit un éloge pompeux:
Il en eût été moins selon votre génie ;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie:
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément;
Leur esprit en cela suit leur tempérament;

1. Publiée d'abord en 1685 dans le recueil des *Ouvrages des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* t. I, p. 45.

2. Élisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II. M[me] Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duchesse de Mazarin dont elle était devenue l'amie. En 1683, M[me] Harvey vint à Paris, et La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez milord Montaigu, son frère ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France. M[me] Harvey mourut en 1702. La Fontaine a écrit ce nom Hervay. (W.)

Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire[1].
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute[2], parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes[3]

1. C'est-à-dire près d'un gibet.
2. Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.
3. Des fourches patibulaires où les animaux étaient pendus.

Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! » Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux[1]:
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème!
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre[2]:

1. Expression proverbiale pour dire qu'il y mourut. Les *houseaux* étaient des espèces de bottines ou de brodequins qui se fermaient avec des boucles et des courroies. Il paraît que c'était la chaussure des Parisiennes dans le XIIIe siècle, car Jean de Meung, décrivant de quelle manière Pygmalion habilla sa statue, dit :

N'est pas de *hosiaus* estrenée,
Car el n'est pas de Paris née.
(*Roman de la Rose*, v. 2151, édit. 1814.)

2. VAR. Dans l'édition de 1694 on lit :

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet
Trop abondant pour ma lyre :
Peu de nos chants, etc.

De cette manière il y a un vers sans rime. La ponctuation, que nous reproduisons exactement, semble indiquer une omission.

La leçon du texte est celle que La Fontaine avait lui-même donnée en

Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges [1].
Votre prince [2] vous dit un jour
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.
C'est peu de chose ; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère ?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin [3], des Amours déesse tutélaire.

1685, lorsqu'il publia la première fois cette fable. La leçon de l'édition de 1694 a été conservée dans l'édition d'Anvers de 1694, dans celle de la Haye de 1700, et même dans celle de Paris de 1709. Cependant la leçon d'abord donnée par l'auteur en 1685 avait été rétablie dans l'édition des fables publiée à Londres en 1708, aux dépens de Paul et d'Isaac Vaillant. Dans l'édition de 1726, on a changé un mot, et on a mis :

Trop long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.

1. *Etranger*, *étrange* étaient autrefois synonymes.

2. Charles II.

3. Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsey, près de Londres, le 2 juillet 1699, était la nièce du cardinal de Mazarin : elle fut mariée en 1661 à Armand-Charles de La Porte, duc de La Meilleraie, à condition qu'il prendrait le nom et les armes de Mazarin. (W.)

## FABLE XXIV[1].

### LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Les filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation ;
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur[2] osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune :

1. La Fontaine n'a point inséré cette fable dans le volume qu'il a publié en 1694. Elle avait paru une première fois en 1672, chez F. Muguet, imprimeur du roi et de Mgr l'archevêque; 3 pages in-8°, signées des initiales D. L. F. (Édition signalée par M. P. Lacroix, *Nouvelles OEuvres inédites de La Fontaine*, page 24, en note.) Le P. Bouhours l'avait réimprimée sous le nom de l'auteur, dans le *Recueil de vers choisis*, en 1693 (page 13, ou 17 de l'édition de Hollande). Mme Ulrich la publia de nouveau comme inédite dans les *OEuvres posthumes* de notre poëte, en 1696. Elle n'est point dans l'édition de ses fables faite à Amsterdam en 1700, ni dans celle imprimée à Paris en 1709 : cependant elle avait déjà été insérée dans l'édition de Londres de 1708, et on la retrouve ensuite dans l'édition in-4° de 1726 et dans toutes les éditions qui suivirent.

2. Dans le recueil du P. Bouhours, on lit *bienfacteur:* dans les *OEuvres posthumes : bienfaicteur* L'orthographe de ce mot n'était pas encore fixée.

On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature[1].
Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer ;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades coassantes[2]
Alloient dans tous les États :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marais[3].
Cette plainte téméraire
Dure toujours : et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant :
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir ;
La république aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

1. La Fontaine s'est servi ailleurs de cette expression :

Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
(Liv. VII, fable XVIII)

2. Recueil du P. Bouhours et *Œuvres posthumes*: *Croassantes*. *Coassantes* est une correction des éditeurs. Voyez tome Ier, note de la page 109.
3. Dans les éditions du recueil du P. Bouhours, ce mot est écrit *marets*. Le *Dictionnaire universel* de Furetière, publié en 1690, écrit *marest* et *marais*. Les deux orthographes sont également indiquées dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, 1694.

## FABLE XXV.

### LA LIGUE DES RATS [1]

Une souris craignoit un chat
Qui dès longtemps la guettoit au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coupe de dent, ni coup de patte.
« Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi ! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour. »
La souris fait une humble révérence ;
Et le rat court en diligence
A l'office qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés

1. Cette fable ne se trouve pas dans le volume publié en 1694 par La Fontaine, ni même dans l'édition de Paris de 1709; elle avait été publiée de son vivant, mais sans nom d'auteur, dans le *Mercure galant* de décembre 1692. Elle reparut, un an après sa mort, dans ses *OEuvres posthumes* (Paris, 1696, in-12, p. 266), et fut insérée dans l'édition de ses fables faite à Londres en 1708 (p. 300), puis dans l'édition de Paris de 1726, in-4°, et ensuite dans toutes les autres éditions. (W.)

Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
« Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats : parlez.
— En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris ;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats. »
Chacun dit : « Il est vrai. Sus ! sus ! courrons aux armes ! »
Quelques rates[1], dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;
Chacun promet enfin de risquer la paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie ;
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou :
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

1. Ce féminin du mot *rat* est inusité ; il a été forgé pour la circonstance

# FABLE XXVI[1].

## DAPHNIS ET ALCIMADURE.

### IMITATION DE THÉOCRITE.

### A MADAME DE LA MÉSANGÈRE[2].

Aimable fille d'une mère
A qui seule[3] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en[4] cette préface

1. Publiée d'abord, non comme fable, mais comme idylle, en 1685, dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* t. I, p. 70, et ensuite insérée par l'auteur dans son recueil imprimé en 1694, dont elle forme la vingt-quatrième fable.

2. Mme de La Mésangère était la fille de Mme de La Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de la *Marquise* dans son ouvrage intitulé *de la Pluralité des mondes.*

3. Pourquoi le poëte dit-il *à qui seule?* Parce qu'alors Mme de La Sablière, encore dans l'âge de plaire, s'était retirée du monde et était livrée à la dévotion. (W.)

4. Latinisme : *Non possum quin.* C'est une façon de parler fort commune avant La Fontaine et encore fréquente de son temps. On la trouve souvent dans P. Corneille :

> Je ne puis, cher ami, qu'avec toi je ne rie
> Des subtiles raisons de sa poltronnerie.
> (*La Suivante*, IV, v.)

Bossuet dit de même : Je ne puis que je ne l'avertisse en ce lieu, etc., » et Boileau :

> Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
> (Satire X.)



DAPHNIS ET ALCIMADURE

*Son ingrate sortit triomphante et parée*
*On voulut mais en vain, l'arrêter un moment*

Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce seroit trop ; il faut choisir.
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir,
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit[1].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais.
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir ;
On l'appeloit Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs[2] !

1. C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnaissant La Fontaine place toujours Mme de La Sablière au-dessus de toutes les autres femmes. (W.)

2. Ce passage rappelle le vers d'*Andromaque :*

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait fidèle ?

Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir ;
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité[1],
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
« J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple

1. Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie ; mais il n'en était pas ainsi au temps de La Fontaine. Saint-Évremond a dit aussi :

Pour faire la solennité
De sa vieille nativité.

(Voyez encore à ce sujet Nicot, *Thrésor de la langue françoise,* p. 425, au mot *Naistre.*)

Où votre image se contemple,
Renouvelant[1] de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument.
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi ;
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Un voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse[2], et Didon son perfide[3].

1. *Renouvelans,* dans le texte original.
2. Hom., *Odyss.*, lib. XI, v. 563.
3 Virgil., *Æneid.*, lib. VI, v. 450.

# FABLE XXVII[1].

## LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie[2] ;
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie[3].

1. Imprimée d'abord dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, 1693 (p. 328 de l'édition de Paris, et 275 de l'édition de Hollande), ensuite insérée par l'auteur à la fin de son dernier volume de fables publié en 1694, puis donnée de nouveau comme inédite par Mme Ulrich, dans les *OEuvres posthumes,* 1696, in-12, p. 272. (W.)

2. Var. *Recueil de vers choisis* et *OEuvres posthumes :*

L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux proces attachés,
Se fit arbitre-né. L'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.

3. Var. *Recueil de vers choisis* et *OEuvres posthumes :*

De guérir cette folle et perverse manie.

Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier.
— Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
Aucun n'étoit content ; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale[1] :
De semblables discours rebutoient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois[2].
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même[3].

1. Var. *Recueil de vers choisis* et *OEuvres posthumes*. Au lieu des quatre vers qui précèdent, on lit les deux suivants :

Nul ne lui savoit gré ; l'arbitrale sentence
Toujours selon leur compte inclinoit la balance.

2. Var. *Recueil de vers choisis* et *OEuvres posthumes* :

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Pour ne point retomber dans ce qu'ils ont souffert,
Cherchent à s'établir dans le fond d'un désert.

3. Var. *Recueil de vers choisis* et *OEuvres posthumes* :

Mes amis, leur dit-il, demandez-le à vous-même.

Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême[1].
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau; vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert[2]. »
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins. Il faut des avocats;
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas:
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins[3].

1. Var. *Recueil de vers choisis* et *OEuvres posthumes :*

. . . . . . La puissance suprême.

2. Var. *Recueil de vers choisis* et *OEuvres posthumes :*

Pour mieux vous contempler, habitez un lieu coi.

3. Var. Dans le *Recueil de vers choisis* et les *OEuvres posthumes*, au lieu des six vers qui précèdent, on lit ceux-ci :

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout emploi.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, il faut qu'on se propose
D'avoir des appointeurs, et d'autres gens aussi.
On n'en manque pas, Dieu merci :
L'ambition d'agir, et l'or sur toute chose,
N'en font naître que trop pour les communs besoins.

O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes, et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurois-je mieux finir

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

# LIVRE XII.

## SOURCES, RAPPROCHEMENTS, COMMENTAIRES.

---

FABLE Ire. *Les Compagnons d'Ulysse.* Plutarque : *Que les bêtes usent de la raison en forme de devis,* dans les *Œuvres morales.* — Machiavelli, *Asino d'oro.* — Giovan-Battista Gelli, *la Circe,* 1549 traduite en français par le seigneur Du Parc, à Lyon, 1550.

Voyez une citation de l'*Ane d'or* de Machiavel dans le *Dictionnaire philosophique de Voltaire,* au mot ANE.

M. Saint-Marc Girardin a consacré toute sa vingtième leçon à d'ingénieux rapprochements entre la fable de La Fontaine, l'ouvrage de Gelli et le *Dialogue d'Ulysse et de Grillus* de Fénelon, en y joignant le *Lion et le Marseillais,* de Voltaire, et les *Animaux raisonnables,* pièce du théâtre de la Foire, par Fuselier et Legrand (1718). Nous ne pouvons que renvoyer à cette spirituelle dissertation.

Ajoutons seulement que, du temps de La Fontaine, Antoine-Jacob Montfleury avait déjà mis à la scène le sujet traité par le florentin Gelli. Il en avait fait une comédie en un acte, en vers, sous le titre des *Bêtes raisonnables*, comédie représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1661.

FABLE II. *Le Chat et les deux Moineaux.* M. Solvet indique comme une des sources où le fabuliste a pu puiser ce sujet les *Mimes et Enseignements* de Baïf, Toulouse, 1612.

FABLE III. *Le Thésauriseur et le Singe.* Cette historiette, avec quelques détails de plus, se trouve dans les *Cento Novelle antiche,*

1. *La Fontaine et les Fabulistes*, t. II, p. 153 à 180.

dans Nicolas de Pergame, dans Morlini (nouvelle 47), dans Straparole (fable IV de la huitième nuit), enfin dans le *Page disgracié*, de Tristan l'Ermite, Paris, 1667, in-12, 2e partie, chap. XLI : « Histoire d'un singe qu'on appeloit maître Robert. »

FABLE IV. *Les Deux Chèvres.* Ce sujet de fable se trouve parmi les thèmes manuscrits du duc de Bourgogne. Voici le texte :

« Duæ capellæ aberrantes a grege adrepserunt in rupes præruptas, ut carperint morsu dumeta. Post longos circuitus, tandem sibi invicem obviæ factæ sunt ad trajectum alti rivi in quo tabula angusta pons erat. Eis ex adverso positis, unaquæque contendebat se nunquam cessuram loco sociæ: « A via, inquit « una, erat olim Polyphemo gratissima. — Mea vero, respondit « altera, erat Amalthea quæ lactavit Jovem. » Sic dum sese exagitant, præcipites ruunt in gurgitem. »

La Fontaine a reproduit dans sa fable les prétentions généalogiques des deux chèvres.

FABLE V. *Le vieux Chat et la jeune Souris.* Abstemius, 151.

C'est une variante de la fable du *Milan et du Rossignol,* et de celle du *Petit Poisson et du Pêcheur*

FABLE VI. *Le Cerf malade.* Desmays, l'*Ésope françois,* 1677. Conf. fable IV du livre IV, et fable V du livre IX.

FABLE VII. *La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.* Æsop., 42, 124.

FABLE VIII. *La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.*

Guillaume Haudent a fourni ce sujet à La Fontaine. Voici la fable du premier :

*De la guerre des Chiens, des Chats et des Souris.*

Les chiens voyant que leurs maistres vouloient
Les chasser hors, vindrent à leur promettre
De les servir trop mieulx qu'ils ne souloient,
Et de ce faire ils en passerent lettre,
Laquelle aux chats fut baillée, afin d'estre
Par eulx gardée en lieu seur et escart;

Mais sur des ayz la sont venus à mettre,
Où les souriz en firent mille partz.
Or peu aprez, il advint que les chiens
Peurent aux chatz leurs lettres demander,
Ne voulant plus estre obligez en riens.
Sur quoy les chatz vinrent à leur mander
Que les souriz, en lieu de viander
En aultre chose, elz s'estoient empeschées
A les ronger, manger et friander,
Tant que du tout les avoient depeschées.

Incontinent que les chiens entendirent
Iceulx propos, dès lors guerre mortelle
Contre les chatz mouver ils prétendirent.
Mesmes les chatz, pour cause et raison telle,
Contre souriz meurent guerre, laquelle
On voit encor jusqu'à ce jour durer,
Voire si aspre, importune et cruelle,
Qu'à chacun coup leur font mort endurer.

Par la fable on doibt retenir
Que quand plusieurs hayne ou rancune
Tiennent sus aulcuns ou aulcune,
Sont veuz à jamais la tenir.

FABLE IX. *Le Loup et le Renard.*

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince en fable ait mis la chose, etc.

Cette fable fut effectivement composée d'après un thème du duc de Bourgogne : *Vulpes pœnitens.*

« Vulpes quam tædebat artis suæ, quia villicus vicinus caute imminuebat prædam, decrevit se fieri tyronem in arte luporum. Lupus, cujus in officina dedit operam, in eo animadvertit egregiam nocendi facultatem et incipit eum instituere. « Profer, « inquit, rictum immanem; exere linguam arentem et flammeam; « dentibus minare... »

La leçon du loup au renard n'est pas dans la fable de La Fontaine :

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés.

Fable X. *L'Écrevisse et sa Fille.* Æsop., 205. — Avian., 3. Dans l'*Ysopet-Avionnet* du moyen âge, la moralité est celle-ci :

Quant li bien enseigne le mestre,
Honte est s'il fait chose senestre.

« C'est une honte pour le maître d'enseigner le bien et de faire le mal. »

Fable XI. *L'Aigle et la Pie.* Abstemius, 26.

Fable XII. *Le Roi, le Milan et le Chasseur.*

La Fontaine déclare lui-même que Bidpay lui a fourni son sujet; mais la fable de l'auteur indien, que l'on a indiquée, n'a presque pas de rapport avec celle-ci. Remarquons aussi que La Fontaine, dans la première version de cette fable, qu'ont adoptée quelques éditeurs, a dit qu'il changeait tout à son original.

Fable XIII. *Le Renard, les Mouches et le Hérisson.* Ésop., *apud Aristotel. rhetoricor.,* lib. II, cap. xx, tom. II, p. 570, édit. du Val, 1619, in folio; trad. de Cassandre, édit. 1733, p. 291. — *Fabulæ Ésopicæ* 384, édit. Lipsiæ, 1810, in-8°, p. 165. — Philibert Hegemon, fab. xix, édition 1583, p. 56.

« Le sujet de cette fable est dans Ésope. Aristote la cite dans sa *Rhétorique* comme un modèle capable de faire juger du goût de l'auteur et de sa manière énergique d'enseigner. La voici traduite du grec. « Un renard voulant passer une rivière tomba « dans une fosse bourbeuse ; aussitôt il y fut assailli par une « infinité de grosses mouches qui le tourmentèrent longtemps. Il « passe un hérisson ; touché de le voir souffrir ainsi : « Voulez-« vous, lui dit-il, que je vous délivre de ces insectes cruels « qui vous dévorent? — Gardez-vous-en bien, répondit le renard. « — Et pourquoi donc? — Parce que celles-ci vont être soûles « de mon sang, et, si vous les chassez, il en viendra d'autres « plus affamées qui me suceront ce qui m'en reste. » L'allégorie est visible. Le renard représente le peuple foulé par des magistrats qui sont eux-mêmes représentés par les mouches. Le hérisson représente les accusateurs des magistrats. Le renard est malheureux, mais il est prudent et patient dans son malheur. Le

hérisson est choisi pour représenter les accusateurs plutôt que tout autre animal, parce qu'étant hérissé de pointes il pouvoit blesser en voulant guérir, caractère assez ordinaire aux accusateurs, qui veulent changer de maître souvent pour régner à leur tour, et peut-être avec plus de dureté que ceux qu'ils accusent. » (*Principes de littérature* de l'abbé Batteux.)

Ce sujet fut donné en thème par Fénelon au duc de Bourgogne.

La Fontaine avait d'abord composé cette fable autrement; on a retrouvé le brouillon entièrement écrit de sa main. Voici cette première version.

*Le Renard et les Mouches.*

Un renard tombé dans la fange,
Et de mouches presque mangé,
Trouvoit Jupiter fort étrange
De souffrir qu'à ce point le sort l'eût outragé.
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importun essaim.
Le renard aima mieux les garder, et fut sage.
« Vois-tu pas, dit-il, que la faim
Va rendre une autre troupe encor plus importune?
Celle-ci, déjà soûle, aura moins d'âpreté. »

Trouver à cette fable une moralité
Me semble chose assez commune :
On peut, sans grand effort d'esprit,
En appliquer l'exemple aux hommes.
Que de mouches voit-on dans le siècle où nous sommes !

Cette fable est d'Ésope, Aristote le dit.

Fable XIV. *L'Amour et la Folie.* Commire, 6: *Dementia Amorem ducens.*

Voyez aussi Louise Labbé, Œuvres, édit. de 1762, p. 1 à 102 : *Débat de l'Amour et de la Folie.*

Fable XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.* Cette fable est dans le *Livre des Lumières,* chap. III, f. 1.

Pour la trouver avec toute sa couleur originale, avec ses

interruptions presque infinies, il faut la lire dans le premier livre de l'*Hitopadesa,* traduction Ed. Lancereau, 1855.

Elle forme toute la matière du deuxième livre du *Pantcha-Tantra,* intitulée *l'Acquisition des amis.*

Fable XVI. *Le Bûcheron et la Forêt.* Ugobardi Sulmonensis, 53. — Marie de France, 23.

Cet apologue eut beaucoup de vogue au moyen âge; on le trouve dans presque tous les fabulistes de ce temps.

Voici comment Ugobardus formule la leçon qu'il renferme :

> Unde perire queas hostem munire caveto;
> Qui dat quo pereat, quem juvat hoste perit.

Et l'*Ysopet* de 1333 .

> Nuls homs son ennemi ne doit
> Servir de chose quelque soit,
> Dont perils lui puisse avenir,
> S'il ne se veut pour fol tenir.

Conf. fable XIII du livre IV.

Fable XVII. *Le Renard, le Loup et le Cheval.* Ésop., 263, 134.

Nous avons reproduit, dans notre étude sur *la Fable depuis ses origines jusqu'à La Fontaine,* le même apologue raconté par Régnier dans sa satire III. Voyez tome I, p. LXXVII.

Le récit du *Roman de Renard le Contrefait* est prolixe, mais plein de détails amusants.

Conf. fable VIII du livre V.

Fable XVIII. *Le Renard et les Poulets d'Inde.* Guillaume Haudent, 260. Un thème du duc de Bourgogne : *Pulli indici et Vulpes,* traite un sujet analogue :

« Pulli indici villæ in salice cava degerant sedem quam villicus clauserat tubulis. Vulpes nesciebat quid faceret; tandem simulavit se mortuam esse in prato in quo gramen copiosum erat. Pulli indici eam existimantes esse exanimem exierunt e cavo arboris. At vulpes, ut vidit eos egressos, irruit in turbam ignavam, et vorans eos, sic alloquebatur hostes : « Vestra salix cava « nihil proderit vobis adversus dolos meos. »

Fable XIX. *Le Singe.* « C'est une atteinte déguisée à quelque ennemi que La Fontaine a cherché à peindre de couleurs vives et cruelles, dit Nodier. L'auteur du *Florentin* a pu se permettre une énigme sanglante dont nous ne savons pas le mot. »

Fable XX. *Le Philosophe scythe.* Aulu Gellii *Noctes atticæ.* lib. XIX, cap. xii. « Un Thrace, né dans le fond de la barbarie, s'avisa de passer dans une contrée civilisée pour y mener une existence plus douce; sans avoir aucune notion d'agriculture, il acheta un fonds de terre qui produisait du vin et de l'huile. Notre homme n'entendait rien à la culture de la vigne et de l'olivier. Un jour, il vit un voisin arracher les ronces qui hérissaient son champ, tailler les frênes presque jusqu'au faîte, couper jusqu'à la racine les rejetons des vignes qui rampaient à terre, émonder, grandes et petites, les branches des pommiers et des oliviers. Il s'approche de lui, et demande pourquoi il fait cet abatis d'arbres et de feuilles. « Afin, répondit le voisin, de dégager et de « purifier mon champ, et de rendre mes arbres et ma vigne plus « fertiles. » Il remercie le voisin, et s'en va tout joyeux comme s'il venait d'apprendre à fond l'art de l'agriculture. Puis il s'arme de la faulx et de la cognée; et le malheureux décapite, sans savoir ce qu'il fait, toutes ses vignes et tous ses oliviers, les dépouille de leur plus belle chevelure, abat les ceps les plus fertiles, arrache indistinctement les arbres et leur espérance, avec les ronces et les buissons, pour purifier son champ. Il apprit à ses dépens les dangers d'une imprudente imitation. Voilà bien ces partisans de l'insensibilité qui veulent paraître calmes, intrépides, impassibles, sans désir, sans douleur, sans colère et sans plaisir ; ils mutilent tous les ressorts de l'âme, et leur vie languissante, énervée, n'est qu'une vieillesse anticipée. »

Fable XXI. *L'Éléphant et le Singe de Jupiter.* Belle leçon d'égalité. Conf. ces mots de Rabelais dans le Prologue nouveau du livre IV. « Vraiment, dit Jupiter parlant du bûcheron qui a perdu sa cognée, nous à ceste heure n'avons aultre faciende que rendre coignées perdues ? Si fault-il lui rendre : cela est escrit ès destins, entendez-vous? aussi bien comme si elle valust la duché de Milan. A la vérité sa coignée lui est en tel pris et estimation que seroit à un roi son royaume. »

Fable XXII. *Un Fou et un Sage.* Phèdre, 3, 5. « Cette leçon, dit Nodier, peut être bonne, surtout à la cour; mais elle suppose une petite combinaison que l'on voudroit croire étrangère à l'âme simple de La Fontaine. Aussi a-t-il fait ce qu'il a pu pour modifier son sujet. Dans Phèdre, l'insolent est pendu. »

Dans le cinquième livre du *Pantcha-Tantra,* intitulé *le Danger des actions irréfléchies,* un marchand, averti par un songe, ayant, par un coup de bâton, changé en un morceau d'or un génie déguisé sous la forme d'un moine, un barbier, témoin de ce fait, frappe aussi d'autres moines; il est saisi et empalé pour cette action.

Fable XXIII. *Le Renard anglais.* Le trait attribué à ce renard n'a rien de particulier à l'Angleterre. Il est déjà, dans nos vieux romans de Renard, le sujet d'une branche très-intéressante, intitulée « Comment Renart se muça ès piaux », comment Renard se cacha aux pieux.

Fable XXIV. *Le Soleil et les Grenouilles.* Le P. Commire, *Sol et Ranæ.* La fable latine fut d'abord imprimée sur une feuille volante avec ce titre : *Appendix ad fabulas Phædri, ex bibl. Leidensi,* etc. Parisiis, 1672, in-8°.

« La fable du P. Commire est une satire contre la Hollande, qui s'alarmait pour son indépendance des conquêtes que Louis XIV avait faites en Flandre. Changeant de parti, elle devint l'alliée de l'Espagne qu'elle ne craignait plus, et l'ennemie de la France, dont elle redoutait la domination. La vanité nationale de la France se blesse aisément, et, comme l'orgueil de Louis XIV, qui s'irritait de se voir contrarié par ce petit État, s'accordait avec la vanité nationale, ce fut partout un concert de reproches contre les Hollandais. Tous les poëtes du temps attaquèrent à l'envi ces républicains qui ne voulaient pas sacrifier à la France l'indépendance qu'ils avaient conquise sur l'Espagne. Le P. Commire fit sa fable qui eut un grand succès; en voici la traduction :

« Les grenouilles, habitantes des marais, race ambiguë, moitié « terrestre et moitié aquatique, née dans la fange, avaient vu pro- « spérer leur État, grâce à la protection du soleil. C'était par son « secours qu'elles avaient chassé les taureaux qui paissaient au « bord de leurs marais. Elles avaient même osé aborder la vaste

« mer, et souvent elles avaient provoqué et vaincu les poissons « les plus formidables. Elles devinrent orgueilleuses et, ce qui « est pis, ingrates. Elles commencèrent à être jalouses de la « gloire du soleil, et à regarder d'un mauvais œil l'astre qu'a- « dore l'univers. Elles l'insultent par leurs coassements et leurs « clameurs ; elles osent même le menacer ; elles lui signifient « qu'il ait à s'arrêter dans sa course céleste, et, comme le soleil « continuait à éclairer le monde de ses feux, elles s'efforcent « d'entraver sa marche. Elles agitent la vase de leurs marais et « la font bouillonner : une noire vapeur s'élève du fond des ma- « récages et cache la lumière du jour sous un nuage épais. Le « roi des astres sourit de cette insolence : « Vos traits retomberont « sur votre tête », dit-il ; et, rassemblant ses rayons dispersés sur « le monde, il change ces noires vapeurs en foudre et en grêle « retentissante. Les grenouilles sont accablées par une épouvan- « table tempête. En vain elles cherchent à se cacher sous leurs « joncs ; en vain elles s'enfoncent dans la vase pour échapper « au désastre : le soleil brûle tout par ses feux et dessèche les « marais qui leur servaient de refuge. Les grenouilles périssent « sous ces traits enflammés, et deviennent la proie des milans et « des corbeaux. Alors une d'entre elles, plus sage que les autres, « dit en mourant : « Nous sommes justement punies d'avoir payé « les bienfaits par l'insulte. Puissent nos malheurs avertir nos « descendants de respecter les dieux ! »

« Cette allégorie est froide, outre qu'elle est injurieuse. A force de songer aux Hollandais, Commire a oublié qu'il s'agissait des grenouilles dans sa fable, et que leurs guerres avec les taureaux et avec les poissons choquaient la vraisemblance. La Fontaine, qui, en mettant des animaux en scène au lieu d'hommes, a toujours eu soin de ne pas forcer leur nature, n'a pas fait des grenouilles du P. Commire les adversaires des taureaux et des poissons : il se contente de dire qu'avec les cris qu'elles poussaient contre le soleil, on ne pouvait dormir en paix. Il a ôté à l'allégorie du père jésuite ce qu'elle avait de pompeux et de faux ; il est plus simple, mais il n'est ni piquant ni gracieux[1]. »

1. Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les Fabulistes,* tome II, p. 219-224.

Cette fable, ce factum, pour mieux dire, fut traduit en vers par d'autres poëtes que La Fontaine, notamment par Furetière.

La Fontaine avait déjà composé, d'après Phèdre, une autre fable sous ce titre : *le Soleil et les Grenouilles,* la fable XII du livre VI.

Fable XXV. *La Ligue des Rats.* Nodier croit que cette fable est encore une allusion à la guerre de Hollande, caractérisée par ce trait un peu plus ingénieux que le reste :

Chacun met dans son sac un morceau de fromage.

Fable XXVI. *Daphnis et Alcimadure.* Théocrite, idylle 23.

Fable XXVII. *Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire. Vies des Pères du désert,* traduction d'Arnaud d'Andilly, 1653. deux vol. in-4°, t. II, p. 496.

Cette fable est la dernière du recueil de 1694. Il faut laisser à la fin du poëme du *Quinquina,* au moins dans une édition des œuvres complètes de La Fontaine où ce poëme est reproduit, l'apologue de *Jupiter et les deux Tonneaux,* que quelques éditeurs ont transporté dans le douzième livre. Il faut laisser, de même, dans la petite comédie *Je vous prends sans vert,* un couplet de la scène XI, où il s'agit d'une tourterelle veuve d'un hibou. Il suffit de les signaler ici aux lecteurs.

---

La Fontaine a-t-il composé d'autres fables?

On sait positivement qu'il avait imité la onzième fable du P. Commire, intitulée *Asinus judex,* ou l'*Ane juge*[1]. La preuve de ce fait se trouve dans les vers latins que le P. Commire lui-même écrivit, dans cette occasion, à la louange de La Fontaine[2] ; ils sont ainsi conçus :

1. *Joannis Commiri, e Societate Jesu, Carmina,* 1689, p. 315.
2. *J. Commiri Opera posthuma,* 1704, p. 121.

CLARISSIMO VIRO D. DE LA FONTAINE,

*Quod Asinum judicem, fabulam latinam, versibus gallicis elegantissimis reddiderit,*

EUCHARISTICON.

Quid hocce monstri? venit e Latio hispidus
Et agrestis asinus. At simul Lutetiæ
Spiravit auram, Gallici et Fontis fuit
Aspersus unda, factus est subito aureus;
Et qui rudebat, cœpit ornate loqui.

« Quel prodige! un âne était venu du Latium, avec son air agreste et son poil en désordre; mais à peine a-t-il respiré l'air de Paris, à peine a-t-il été ondoyé des eaux de *la fontaine* française, qu'il devient d'une beauté parfaite, et celui qui ne savait que braire a aussitôt commencé à parler avec élégance. »

Transcrivons d'abord l'*Asinus judex* du P. Commire :

Cernens Athenis imperitum judicem
Dirimere lites, jure nullo et ordine,
Odioque vel favore miscere omnia,
Æsopus hanc narrasse fertur fabulam.
Inter animantes cum gravis contentio
Olim esset orta, sedit asinus arbiter :
Quippe aurium mensura liberalior,
Et ore toto fusa simplicitas, probi
Atque patientis fecerant multis fidem.
Primæ ad tribunal se novum sistunt apes,
Direpta questæ mella fucorum dolo
Cellasque inanes. Ille, plagarum memor
Sibi quas cruentis intulissent spiculis,
Agmen odiosum lumine infenso aspicit,
Voce et minaci, ceu nocentes, increpat;
Fucosque labis integros pronuntians
Dat habere ceras et favis apum frui.
Clangore post hæc anser instrepens gravi,
Dato libello supplice, orat ut sibi
Suisque liceat flumina et fontes sacros,
Cycnis repulsis, colere. Præses annuit.
Ecce philomelam gracculus lacessere,
Et vocis audax poscere sibi gloriam :
« Litem, inquit, asini finiat sententia. »
Jubentur ambo canere. Luscinia incipit,

Animosque teneris omnium et sensus modis
Demulcet. Ipsæ carmine inflexæ caput
Et lenta motant brachia ad numerum ilices.
Nequicquam. Ineptis plus probatur auribus
Rude murmur atque stridor absurdæ alitis.
Quid plura? fortem vicit, illo judice,
Columbus aquilam : pulchrior picto fuit
Pavone corvus, ovis lupo rapacior:
Adeo stupori par erat malignitas.
Vulpes, iniqua scita sibilantibus:
« Aliud ab illo nil, ait, speraveram,
Cujus palato carduus gratum sapit. »

Voici la traduction littérale de cette fable latine :

« On rapporte qu'Ésope, voyant un juge trancher les procès à tort et à travers, et mêler à toutes choses sa haine et son amitié, raconta cette fable.

« Une contestation générale s'était élevée parmi les animaux, et l'âne en fut établi l'arbitre. Comme il avait une belle paire d'oreilles et un air de simplicité dans toute sa physionomie, la plupart d'entre eux en avaient auguré qu'il était juste et patient.

« Les abeilles se présentèrent les premières à ce nouveau tribunal : elles se plaignaient que leur miel avait été volé par les bourdons, et que leurs cellules étaient vides; mais l'âne, se souvenant de certaines blessures que lui avaient faites les dards pénétrants des abeilles, regarde leur essaim avec rancune et d'un œil courroucé; les apostrophe comme des criminelles, d'une voix menaçante, et, déclarant les bourdons purgés de toute flétrissure, il leur donne le droit de s'emparer et de jouir de la cire et des rayons de miel des abeilles.

« Ensuite l'oie, exclamant à grand bruit, présente sa requête, et supplie le juge de lui permettre, à elle et à sa parenté, au détriment des cygnes, de fréquenter les fleuves et les fontaines sacrées : le magistrat y consent.

« Le geai vint à son tour provoquer Philomèle et réclamer impudemment pour lui le prix glorieux du chant : « Que le juge-« ment de l'âne, dit-il, termine la querelle! » On leur ordonne à tous deux de chanter. Le rossignol commence, et charme de ses tendres modulations les sens et les esprits de tous les auditeurs. Les chênes même inclinent leur tête et balancent leurs bras

flexibles en cadence. C'est en vain : les oreilles de l'âne préfèrent le murmure grossier et le cri barbare de l'imbécile oiseau.

« Que dirai-je de plus? devant un pareil juge, le pigeon l'emporte sur l'aigle en courage; le corbeau est plus élégant que le paon émaillé; la brebis est plus rapace que le loup; tant la malignité de l'âne est égale à sa stupidité.

« Un renard présent dit aux animaux qui sifflaient ces arrêts injustes : « Je n'avais espéré rien autre chose de celui dont le « palais trouve le chardon d'un goût si délicat[1]. »

Comme on le peut bien penser, on a recherché activement la fable de La Fontaine ; plus d'un a prétendu l'avoir retrouvée. Il y avait là une tentation bien puissante pour les faiseurs de pastiches. Faire accepter du public un morceau de sa composition pour une œuvre de l'inimitable poëte eût été un de ces triomphes que l'amour-propre savoure avec délices; mais y réussir était difficile. Une imitation de l'*Asinus judex* parut audacieusement, sous la signature de La Fontaine, dans le *Journal des Débats* du 6 décembre 1822. Elle ne fit guère illusion, et fut plus tard avouée par Le Bailly, fabuliste de cette époque.

En 1852, M. Eusèbe Castaigne, bibliothécaire à Angoulême, mit au jour, sous le titre : *Fable inédite de La Fontaine, découverte, annotée et publiée par un bibliophile de province*, un nouveau texte de la fable disparue. Voici les explications qu'il donne :

« Nous avons trouvé l'*Ane juge* sur le dernier feuillet de garde d'une édition grecque-latine d'Ésope, ainsi intitulée : *Æsopi græce et latine nunc denuo selectæ fabulæ; eæ item quas Avienus carmine expressit. Accedit Ranarum et Murium Pugna, Homero olim asscripta* (Lugduni Batavorum, ex officina Joannis Maire, 1632), pet. in-8°, relié en parchemin noir et orné de nombreuses figures sur bois.

« Ce petit volume, que nous avons acheté à Paris, dès 1847, chez un bouquiniste de la rue des Grès, pour la modique somme de 2 fr. 50 c., porte l'estampille imprimée Du CABINET DE LIVRES DE PONTCHARTRAIN, avec les insignes de l'illustre chancelier de ce nom. Bien que nous connaissions les relations de La Fontaine

1. Traduction Eusèbe Castaigne.

avec ce célèbre personnage et les vers que le poëte fit à sa louange, il nous serait impossible pour le moment d'affirmer si l'écriture pâle et jaune de la fable est celle de Louis Phelippeaux, comte de Pontchartrain, ou de quelque membre de sa maison ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas de la main du grand fabuliste, dont les autographes sont connus par les *fac-simile* qui en ont été donnés par MM. Walckenaer, Robert et autres; et il ne peut même y avoir aucun doute à cet égard, puisque *l'Ane juge* porte en suscription ces mots bien significatifs : *par* FEU *monsr de La Fontaine.* Du reste, l'écriture fine et lisible, demi-coulée et demi-bâtarde, de la fable copiée sur l'Ésope grec-latin, est je ne dirai pas de la main d'un écolier, mais d'une personne peu habituée à transcrire des ouvrages de poésie, puisque les vers plus ou moins longs n'y sont distingués par aucune retraite et commencent tous à la même marge.

« La copie que nous avons sous les yeux reproduit, à peu de chose près, l'orthographe de La Fontaine, qui s'employait encore souvent dans les manuscrits du siècle dernier; mais nous avons abandonné, quoiqu'à regret, cette manière d'écrire, pour nous conformer à celle dont les éditeurs de nos jours se servent dans la réimpression des classiques. Nous avons donc imprimé : *âne, élu, goûts, goûta, bientôt, guêpe, guêpin, trésor, étoit, traîtresse*, *étendre, égale, compote, piquant, maître, blâmer, arrêt, tête, mécontents*, *fête, croque, bête,* au lieu de : *asne, esleu, gousts, gousta, bientost, guespe, guespin, thresor, estoit, traistresse, estendre, esgale, composte, picquant, maistre, blasmer, arrest, teste, mescontents, feste, crocque, beste,* qui se prononçaient comme aujourd'hui, les lettres que nous supprimons n'entrant anciennement dans la composition des mots que pour en indiquer l'étymologie. Les *u* consonnes ont été remplacés aussi par des *v;* la ponctuation, presque nulle dans la copie, a été rétablie, et il n'a été conservé de la vieille orthographe que la diphthongue *oi* pour les imparfaits. »

Reproduisons maintenant le texte de M. Eusèbe Castaigne.

*L'Ane juge.*

Un baudet fut élu, par la gent animale,
Juge d'une chambre royale :
« C'est l'homme qu'il nous faut ! disoient autour de lui

Ses amis, accourus tout exprès au concile;
Simple dans son maintien, et dans ses goûts facile,
Il sera de Thémis l'incomparable appui;
Et, de plus, il rendra sentences nonpareilles,
Puisque tenant du ciel les plus longues oreilles,
Il doit le mieux entendre aux affaires d'autrui. »
Bientôt l'industrieuse avette[1],
Devant cet arbitre imposant,
Se plaignit que la guêpe alloit partout disant
Que le trésor doré des filles de l'Hymette,
Loin de valoir son miel âcre et rousseau,
N'étoit bon qu'à sucrer potage de pourceau[2].
« Contre cette menteuse, impudente et traitresse,
J'implore à genoux Votre Altesse, »
Dit l'abeille tremblante au juge à gros museau.
A ces mots, l'âne se redresse
Dans son tribunal;
Et, prenant un air magistral,
Décorum[3] ordinaire aux gens de son espèce,
Il ordonne à l'huissier d'étendre au bord d'un muid
Égale part de l'un et de l'autre produit.
Le grison en goûta du fin bout de la langue,
Pas une fois, mais deux; et tint cette harangue,
La gloire de la robe et du bonnet carré[4]:

1. Ce charmant diminutif du mot *abeille* vient d'*apicula* ou plutôt d'*avicula*. Il est employé par la plupart des poëtes du XVIe siècle, dont La Fontaine faisait sa lecture favorite. (E. C.)

2. Que les guêpes fassent ou ne fassent pas de miel, qu'il soit en quantité minime ou abondante, qu'il soit *doré*, qu'il soit *rousseau*, le fabuliste n'y regarde pas de si près; il n'est pas naturaliste, il est poëte, et il lui suffit de croire, avec ses contemporains, qu'elles en composent de détestable. C'est d'ailleurs une croyance erronée, soigneusement conservée dans toutes les éditions du Dictionnaire de l'Académie française. Exemple tiré de la première édition (1694, 2 vol. in-folio) : « *Guespe*, s. f., grosse mousche, presque semblable à une abeille, et qui a un aiguillon et fait de mauvais miel. » Autre exemple tiré de la cinquième et dernière édition (1835, 2 vol. in-4°) : « *Guêpe*, s. f., grosse mouche, presque semblable à une abeille, qui a un aiguillon et qui fait de mauvais miel. » (E. C.)

3. Il y a dans la copie *decoron*, comme on prononçait du temps de La Fontaine, et comme prononcent encore plusieurs personnes, dans les départements méridionaux. (E. C.)

4. Racine a dit de M. Perrin Dandin :

. . . . . . Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré
(*Les Plaideurs*, acte I, scène I.)

« La plaignante ayant fait une cuisine fade,
Nous déclarons, tout bien considéré,
Qu'à sa compote de malade
Le miel guêpin est par nous préféré.
Quelle saveur au palais agréable?
C'est le piquant des mets délicieux
Dont Hébé parfume la table
De Jupin, le maître des dieux! »
Et chacun de blâmer cet arrêt vicieux.
Mais sire Goupillet [1], renard de forte tête,
Leur dit : « De votre choix vous avez les guerdons [2];
Je n'attendois pas moins de ce croque-chardons :
Selon ses goûts juge la bête [3]. »

*Par feu mons^r de La Fontaine.*

1. La copie portait primitivement :

Mais un renard de forte tête.

Ce vers de huit syllabes est devenu alexandrin par une correction due à la main qui a écrit le corps de la fable : le mot *un* a été rayé, et *sire Goupillet* interligné, avec une encre un peu moins pâlie. Nous avons cru devoir conserver ces deux mots dans le vers, qui n'en paraît pas plus mauvais, sauf aux éditeurs futurs à les supprimer, si l'on venait un jour à découvrir une autre copie de la fable où ne se trouverait pas cette addition.

Ce mot *Goupillet* est ici un nom propre formé de *goupil* (*vulpes*), ancien nom commun du renard; on rencontre aussi *gourpil, gorpil, vorpil*, etc., dans Marie de France et autres fabulistes du moyen âge. Piron est l'auteur d'une assez mauvaise fable intitulée *le Goupil et la Poule*, où se trouvent les vers suivants :

Le Goupil (c'est ainsi qu'on nommoit un renard,
Au bon vieux temps de Charlemagne),
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Autant que je puis m'y connoître,
C'est de sa queue et de son nom
Que dérive et que vient peut-être
L'outil appelé *goupillon*.

On connait aussi cet ancien proverbe : « A goupil endormi, rien ne chet en la gueule. » (E. C.)

2. Ce vieux mot *guerdon*, conservé jusqu'à nos jours, avec son verbe *guerdonner*, dans le Dictionnaire de l'Académie, signifie *loyer, salaire, récompense.*

3. Morale parfaitement amenée et destinée à devenir proverbe. Nous l'avons comprise dans les guillemets qui renferment les paroles du renard, bien qu'il n'y en ait aucune indication dans la copie, et que La Fontaine

Cette fable est-elle vraiment celle de La Fontaine? Je laisse au goût de chaque lecteur à décider la question.

Bien d'autres productions ont été et sont encore, d'année en année, attribuées à la Fontaine. M. P. Lacroix en a mis au jour deux volumes in-8°, l'un en 1863 et l'autre en 1868. En laissant de côté *le Renard et les Mouches* (première ébauche), *l'Ane juge* dont il vient d'être la question, *la Tourterelle veuve du Hibou,* et *Jupiter et les deux Tonneaux,* extraits d'autres ouvrages du poëte, il n'y a pas moins de vingt-trois fables dans le premier de ces volumes, et de sept fables dans dans le second, c'est-à-dire de trente fables en tout, qu'il faudrait ajouter au recueil de La Fontaine. Après avoir examiné avec la plus grande attention les raisons alléguées par l'éditeur pour justifier l'attribution qu'il fait de chacune de ces pièces à La Fontaine, il nous a paru que cette attribution est toujours hasardée et souvent arbitraire. Dans notre commentaire du livre V, à propos de la fable XVII, nous avons reproduit celle du *Renard et de l'Écureuil,* qu'il était intéressant de faire connaître. Nous allons transcrire encore la petite fable du *Rossignol,* qu'on a parfois insérée dans l'œuvre de La Fontaine avec l'interprétation suivante :

Cette fable aurait été écrite par La Fontaine dans un jour de juste mécontentement, lorsqu'il eut vu que Chapelain ne l'avait pas compris dans la liste des pensions. Elle ferait sentir, sous le rêveur cru insouciant, le *genus irritabile* et l'homme enfin ayant conscience de son mérite.

Un bruit s'épandit en tous lieux,
Qu'aux oiseaux qui chantoient le mieux
On donneroit du grain pour toute leur année.
« J'en aurai, dit le rossignol,
Si la chose est bien ordonnée. »
Tout aussitôt il prend son vol,
Pour s'en aller à la donnée.
Là vinrent des oiseaux de toutes les façons :
Force serins, force pinsons,
Force merles, force alouettes,

mette rarement la morale dans la bouche de ses acteurs; il en offre cependant quelques exemples : voir, entre autres, *le Rat de ville et le Rat des champs, le Satyre et le Passant, le Milan et le Rossignol,* etc. (E. C.)

De linottes très-peu, moins encor de fauvettes,
Quoiqu'on estime assez leurs petites chansons.
Tout content de son aventure,
Le rossignol auroit gagé
Qu'il seroit le mieux partagé;
Mais il eût perdu la gageure.
Honteux, déchu de tous ses droits,
Il se retira dans les bois,
Ses plus agréables refuges,
Où depuis il a dit cent fois:
« O nature! ôte-moi la voix,
Ou donne-moi de meilleurs juges! »

Cette fable, comme Walckenaer l'a indiqué, page CXLV du tome Ier de l'édition de 1827, est extraite du recueil de Daniel de La Feuille, qui a fourni la plus grande partie de ces fables qu'on a publiées comme fables inédites de La Fontaine

« En 1693, dit-il, avant que la dernière partie des fables de notre auteur eût paru, on publia à Amsterdam, chez Daniel de La Feuille[1], une cinquième et une sixième partie des *Fables choisies de La Fontaine,* qui n'étaient point de lui. Quand l'imposture eut été démasquée, on forma de ces fables, et d'autres qu'on y ajouta, un recueil intitulé *Nouvelles Fables choisies et mises en vers par les plus célèbres auteurs françois de ce temps*[2]. Ce recueil, qui est divisé en quatre livres ou quatre parties, commence par une fable de La Fontaine qui venait d'être publiée dans le recueil du P. Bouhours; il renferme même quelques-uns des contes de notre poëte, dont on a supprimé des vers[3], et auxquels l'éditeur a donné le titre de fables. Le reste du recueil se compose de fables faites à l'imitation de celles de La Fontaine par Trousset

1. Dans mon exemplaire, la cinquième partie porte la date de 1693, la sixième celle de 1696. La cinquième partie porte pour titre courant *livre III,* et la sixième *livre IV.* (W.)

2. Le titre porte : A Amsterdam, chez Daniel de La Feuille, et à La Haye, chez Meindert Uitwerf. Dans mon exemplaire, le titre des trois premières parties porte la date de 1694, et la quatrième celle de 1695. (W.)

3. Entre autres celui de *la Clochette,* qui forme la fable I du livre IV, p. 3 de la quatrième partie; et le conte de la *Servante justifiée,* dont on a fait la fable XXII (p. 60 de la quatrième partie), sous le titre d'*un Avocat et sa Servante.* (W.)

de Valincour, Regnier, Lejay, Saint-Ussans, Furetière, Fraguier et autres auteurs, la plupart déjà publiées ailleurs.

« L'édition des fables de La Fontaine donnée par Daniel de La Feuille fut réimprimée en 1698, sous la rubrique de Lyon, et annoncée chez Jean-Baptiste Girin. Peut-être ce libraire de Lyon acheta-t-il une portion de l'édition de Daniel de La Feuille, en Hollande, et y mit-il un titre[1]. Cette édition ne renferme que les onze premiers livres de La Fontaine; mais elle est suivie d'une cinquième partie, intitulée *Nouvelles Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, et autres plus célèbres auteurs de ce temps*, 1698. Cette cinquième partie, divisée en deux livres, et portant sur le titre Amsterdam, et l'adresse de Daniel de La Feuille, se compose des deux premiers livres du recueil de fables de divers auteurs dont nous venons de parler; mais il est remarquable qu'elles ont été réimprimées exprès pour la France, car on en a retranché des passages injurieux à Louis XIV qui se trouvent dans l'édition de 1694. Il était nécessaire de bien faire connaître ce recueil publié en Hollande par Daniel de La Feuille, et les éditions qu'on en a faites, parce que c'est la source peu connue où l'on a plusieurs fois puisé diverses fables qu'on a attribuées à La Fontaine, qu'on a publiées et qu'on publie encore tous les jours comme inédites[2]. »

Quand l'œuvre de la critique a été faite et bien faite, il convient de la respecter; nous ne remettrons pas en question les résultats acquis par une consciencieuse érudition et par un savoir approfondi.

1. Les réclames à chaque page et les figures ne laissent aucun doute que cette édition n'ait été faite en Hollande. Le frontispice gravé porte la date de 1699, le titre imprimé celui de 1698. Mais ce qui appuie ma conjecture, c'est qu'à la fin de la seconde partie (ou du livre V du second recueil) on lit une permission accordée à Jean-Baptiste Girin d'imprimer les *Fables de La Fontaine*, attendu, y est-il dit, que le privilége accordé pour quinze années, le 19 juillet 1677, est expiré. Cette permission est en date du 9 août 1698. (W.)

2. La fable du *Rossignol* se trouve à la page 24 de la première partie du recueil de Daniel de La Feuille. Un nommé Simien Despréaux prit dans ce recueil une vingtaine de fables, et les publia sous le titre de *Suite des OEuvres posthumes de La Fontaine*, etc. A Paris, in-8°, an VI de la République. (W.)

Les deux publications de M. P. Lacroix, où l'on trouve réunis de nombreux documents concernant ou pouvant concerner le fabuliste, méritent à ce titre d'être consultées par les curieux, mais elles n'ont rien produit qui doive enrichir le texte des nouvelles éditions des fables de La Fontaine.

# PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

---

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME[1].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet[2]
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne[3].

1. Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1er juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de La Fontaine. (W.)

2. Prométhée, fils de Japet, enchaîné sur le sommet du mont Caucase.

3. Voiture, dans sa lettre CXXIII, adressée au comte de Guiche, lui dit : « Sans mentir, monsieur, la fortune est une grande trompeuse! et pour l'ordinaire elle nous vend bien chèrement les choses qu'elle semble nous donner. » (*OEuvres de Voiture,* t. I, p. 255, Paris, 1677, in-12.)

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence[1];
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;

1. Mercure.

L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »

Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.

Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis[1].
« Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux ;
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout[2] : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatille échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile:
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts[3].

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs[4]! »

1. Homère, *Iliade*, I, v. 528-530.

2. La Fontaine a répété cette pensée dans *Belphégor*, et dans la fable XV du livre XII.

3. Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
(Virgile, *Églog.*, I.)

4. La grammaire exigerait : *Vous n'ouvrez ni vos logis ni vos cœurs*

Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestiges du bourg[1], tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris[2].
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,

mais cette suppression est permise aux poëtes. J.-B. Rousseau a dit :

N'épargnons contre lui mensonge ni parjure.

1. *Sic* dans l'édition de 1694; *de bourg*, dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685.

2. Enceinte, enclos. « La septième montagne fut ajoustée et enfermée dedans le pourpris de la ville de Rome. » (Amyot.) Ce mot a été employé encore par quelques poëtes du xviii^e siècle.

Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office.
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille;
Philémon leur disoit : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties[1].
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,

1. Les victimes. Corneille a dit :

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde *hostie* est digne de ta rage.
(*Polyeucte*, acte V, scène v.)

Voltaire regrettait déjà que de son temps le mot *hostie* ne pût s'employer dans ce sens.

Philémon regardoit Baucis par intervalles;
Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit[1] adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt[2] plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents[3].
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los[4] que j'en attends;

1. En prose, il faudrait *l'un et l'autre se disent;* mais cette licence est permise aux poëtes : le verbe alors se rapporte à chacun des pronoms pris séparément. (W.)

2. *Tantôt* est dans ce vers synonyme de *bientôt,* et il s'emploie encore ainsi dans le style familier.

3. La pensée de La Fontaine se rapporte ici vers sa femme, dont il vivait séparé. Il donne un regret à ces douceurs qu'il vient de décrire et qu'il n'a pas goûtées.

4. Louange.

Car bien peu sert la poésie gente
Si bien et *los* on n'en veut attirer.
(MAROT, *Épîtres*, II.)

Nous avons plusieurs fois déjà rencontré ce mot.

Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps :
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[1] tout le sacré vallon :

1. *Anet*, château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme, son architecte. Les sculptures avaient été exécutées par Goujon, et les arabesques et les peintures sur verre par Jean Cousin. Ce château était situé sur la rivière d'Eure, au confluent de celle de l'Aure, à trois lieues et un quart au nord-est de Dreux, dans le département d'Eure-et-Loir. Il est aujourd'hui détruit; et quelques débris intéressants de cette superbe construction furent transportés à Paris au musée des monuments français. (Voyez Le Noir, *Musée des monuments français*, t. IV, p. 49 et 86.) Lorsque La Fontaine écrivait, ce château appartenait au duc de Vendôme, et avait le titre de principauté. Le duc y reçut le dauphin en 1686, et y fit alors représenter *Acis et Galatée*, le dernier des opéras de Lulli. Le domaine d'*Anet* a appartenu depuis à la duchesse du Maine, et Voltaire, qui fut accueilli par elle comme il l'avait été aussi par le duc de Vendôme, n'a pas manqué, dans sa *Henriade*, d'il-

Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

lustrer ces lieux où il avait passé quelques-uns des beaux jours de sa jeunesse. En décrivant le voyage de l'Amour aux plaines d'Ivry, il dit :

> Il voit les murs d'*Anet* bâtis aux bords de l'Eure;
> Lui-même en ordonna la superbe structure:
> Par ses adroites mains, avec art enlacés,
> Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
> Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Grâces
> Répandirent les fleurs qui naissent sur leurs traces.
>
> (*Henriade*, ch. IX.)

(W.)

# LA MATRONE D'ÉPHÈSE

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à cette entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grâce aura ta matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Éphèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;
On l'alloit voir par rareté;
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie!
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison[1].

1. Cette antique maison est de la création de Molière, dans *Georges Dandin*, joué en 1668. Voyez acte I, scène IV.

Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut ; et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée[1].
Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.

1. De nouveau aggravée, plus forte.

Pourquoi ici donques ne me plaindrai-je
De ce cruel, qui chaque jour *engrège*
Mes longs ennuis
(Marot, *Élégies*, x.)

Dans l'*Avare* de Molière, Harpagon (acte V, scène iv) dit : « Rengrègement de mal, surcroît de désespoir ! »

Et voyez ce que peut l'excessive amitié!
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie.)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie:
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimoient, et cette passion
Étoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le d funt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère :
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.

Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité ;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit :
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
« Nous avons fait serment, ajouta la suivante,

De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le temps avoit agi. « Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor, si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt : qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois : Hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »

A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira
Deux traits de son carquois : de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.
Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié,
Sorte d'amours[1] ayant ses charmes,
Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré ;
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis au soin du garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas ;
Mais en vain, la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.

1. Ce mot se trouve ainsi au pluriel dans les éditions originales.

L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
« L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place.
Les passants n'y connoîtront rien. »
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme[1]. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également : témoin cette matrone
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé :
Car de mettre au patibulaire[2]
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;

1. Cet hémistiche proverbial est tiré du *Dépit amoureux* de Molière (acte IV, scène II) :

Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mil ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme...

2. Au gibet. Patibulaire est un adjectif pris ici substantivement.

Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré[1].

1. Chrétien de Troyes disoit exactement le contraire.

> Encor vaut mieux, ce m'est avis,
> Uns cortois mors qu'un vilain vis.
> (*Recueil des poëtes françois*, t. I, p. 64.)

Théophile, dans *Pyrame et Thisbé :*

> Qu'on soit bien dans ce règne où Pluton tient sa cour,
> C'est un conte : il n'est rien de si beau que le jour.
> Le moindre chien vivant vaut mieux que cent cohortes
> De tigres, de lions ou de panthères mortes.
> Bien que pauvre sujet, je préfère mon sort
> A celui-là d'un prince ou d'un empereur mort.
> (Acte III, sc. I.)

On peut voir une sorte de contre-partie de *la Matrone* dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire au mot ANA, ANECDOTES, édition Garnier frères, tome XVII, p. 196.

# BELPHÉGOR

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLÉ[1]

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre los franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons dompter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez longtemps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge

1. Actrice célèbre. Marie Desmarcs, femme de Chevillet, sieur Champmeslé ou Champmêlé, naquit à Rouen en 1644, et mourut le 15 mars 1698. La Fontaine écrit : A mademoiselle de Chammclay.

De ce qu'en vous on trouve de parfait :
Comme il n'est point de grâce qui n'y loge,
Ce seroit trop ; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon âme tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé ;
Mais, en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus d'à demi :
Et plût au Sort que j'eusse pu mieux faire!
Ceci soit dit : venons à notre affaire[1].

Un jour Satan, monarque des enfers,
Faisoit passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états divers,
Princes et rois, et la tourbe menue,
Jetoient maint pleur, poussoient maint et maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en passant à chaque âme :
« Qui t'a jetée en l'éternelle flamme? »
L'une disoit : « Hélas! c'est mon mari; »
L'autre aussitôt répondoit : « C'est ma femme. »
Tant et tant fut ce discours répété
Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
« Si ces gens-ci disent la vérité,
Il est aisé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet, il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art et de prudence,

1. Dans le volume de 1694, La Fontaine a supprimé cette dédicace

Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience. »
Le prince ayant proposé sa sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise,
Toutes à vue, et qu'en lieux différents
Il pût toucher par des correspondants.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe à sa légation.
Il se pouvoit tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic

Il se logea, meubla comme un riche homme ;
Grosse maison, grand train, nombre de gens ;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa,
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle ;
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,
Si peu rempli que le diable en eut honte ;
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors ;

Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusque-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux[1], festins, bien fort apetissoient[2],
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa;
Dont Belphégor se moquant en son âme:
« Hé quoi! dit-il, on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté. »
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes,

1. Parties de plaisir, réjouissances.

2. Les éditions originales portent : les premières, *appetissoient*; la dernière, *apetissoient*. Un annotateur l'entend dans le sens d'exciter l'appétit, l'envie, le désir; mais la plupart l'entendent dans le sens de rapetisser, diminuer.

Dans les procès, en prenant le revers;
Les si, les cas, les contrats, sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille :
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit[1], voyons d'autres états :
Chez les amis, tout s'excuse, tout passe;
Chez les amants, tout plaît, tout est parfait;
Chez les époux, tout ennuie et tout lasse.
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
Sur ce point-là c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené
Son épousée, il jugea par lui-même

1. « Nous avons remarqué de certaines façons de parler qui semblent dire tout le contraire de ce qu'on leur fait signifier. Celle-ci est de ce nombre; car lorsqu'il est question d'entrer en preuve d'une proposition, si je dis : « Et qu'ainsi ne soit, vous voyez telle et telle chose, » qui est comme on a accoutumé de parler : N'est-il pas vrai qu'à l'examiner de près, il n'y a point de raison de dire : « Et qu'ainsi ne soit, » et qu'au contraire il faut dire : « Et qu'ainsi soit? » Cela est tellement vrai que tous les anciens l'écrivoient ainsi, et ces jours passés je le voyois encore dans Joachim du Bellay. Néanmoins il y a plus de cinquante ans que cette phrase est changée, et que l'on dit : « Et qu'ainsi ne soit, » ou « Et qu'il ne soit ainsi, » et non pas : « Et qu'ainsi soit, » ou « Et qu'il soit ainsi, » qui aujourd'hui ne seroient pas reçus parmi ceux qui savent parler françois. »

(Vaugelas.)

Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême ;
Le bruit fut tel que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla;
Plus d'une fois on courut à la noise.
« Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
Ce disoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme si vertueuse?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
J'en ai regret; et si je faisois bien... »
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le feu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps[1], bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur, avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;

1. D'entre ces deux saisons.

Et j'oubliois qu'il eut un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont par raison, bien et dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse;
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal :
Ses agents, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient : il perdit un vaisseau,
Et vit aller le commerce à vau-l'eau :
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite[1],
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.

1. Voyez t. I, p. 217 et p. 309.

A Mathéo, c'étoit le nom du sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit :
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, et sa femme encor pire ;
Qu'il n'y savoit remède que d'entrer
Au corps des gens et de s'y remparer,
D'y tenir bon ; iroit-on là le prendre?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre ;
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Sitôt que lui Mathéo l'en prieroit :
Trois fois sans plus, et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergents.
Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien ;
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple. Il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre diable sortit.

Le roi de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille :
Maint jeune prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,

On ne le put tirer de cet asile.
Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
Que d'un manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force, on l'amène,
On le menace ; on lui dit que, sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court ; n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart :
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois ;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit

Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
« Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là? »
L'autre répond : « C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna. »
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
« Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Votre grandeur voit tomber ici-bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux destin;
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre couronne. »
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avancé.
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
Toujours le même, et toujours sur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle[1].

1. De s'enfuir. Expression proverbiale. *Venelle* signifie un sentier, une rue étroite, un passage. (Voyez livre XII, fable XVII.)

Dans les enfers encore en change-t-on.
L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer[1] :
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétends-je inférer?
Premièrement, je ne sais pire chose
Que de changer son logis en prison.
En second lieu, si par quelque raison
Votre ascendant à l'hymen vous expose,
N'épousez point d'Honesta, s'il se peut :
N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

1. Dans les éditions de 1682 et de 1685, on lit :

Je voudrois voir quelque saint y durer.

# LES FILLES DE MINÉE

TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnaître[1] :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :
Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : « Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers ;
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?

1. La Fontaine a écrit *reconnaître* pour rimer avec maître.

Et nous irions chômer la peste des humains!
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra, ce jour-ci, du relâche;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits :
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent. »
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix :

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine;
D'autant plus tôt épris qu'une invincible haine
Divisant leurs parents ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrasé leur âme
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.

Chacun favorisoit leurs transports mutuels :
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons ;
Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.

Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
« Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour ;
Nous avons à nous voir une peine infinie ;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux :
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir ;
Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse ?
Ordonnez : j'y consens ; tout me semblera doux :
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
— J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante :
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai partout ; notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos :
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,

Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur. »

Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi ;
Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
« Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore,
N'attendez point les traits que son char fait éclore.
Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérès ;
Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger. »
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur ! tu devois servir mieux leur désir :
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.

Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame :
L'impatience, hélas ! maîtresse de son âme,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire ;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.

Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux ! que devient-il ! Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines.
Il le lève ; et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
« Thisbé ! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue !
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue !
Je l'ai voulu ; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres ?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir. »
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
Que devint-elle aussi ? Tout lui manque à la fois,
Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin ; Clothon[1], pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux :
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler ; sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard ; et découvrant son sein :
« Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice. »

1. C'est une des Parques.

Sa main et le poignard font alors leur office ;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements :
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'un accusoit l'amant, l'autre la destinée ;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente ;
L'est-elle, elle devient aussitôt languissante ;
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie :
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite :
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence :
Ne vous rébutez point de mon peu d'éloquence ;
Souffrez-en les défauts, et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris ; il étoit aimé d'elle :
Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.
Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
Combloit abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimoient que trop ! leurs soins et leur tendresse
Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une divinité.
Il étoit jeune et beau ; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée[1].
Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale[2].
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ces lois comme nous :
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle :
Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.
« Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre âme charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée. »

Tout oracle est douteux, et porte un double sens :

1. L'Aurore, dans la mythologie grecque, est l'épouse du vieux Tithon
2. Dans le texte de 1685, on lit :

Celle-ci déclara ses pensers à Céphale.

Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!
Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle?
Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir!
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup.
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts ;
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets ;
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
« Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent:
Aure[1], fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent :
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer. »
On l'entendit ; on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie; et la voilà jalouse.

1. *Aura* en latin signifie l'air soufflant avec douceur. Les *Auræ* étaient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes; ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphyre, sèment l'air de fleurs; sans cesse occupées de jeux et satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels. (W.)

Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
« Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle?
— Nous vous plaignons ; il l'aime, et sans cesse il l'appelle:
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant je vous donne:
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. »
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance[1]:
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence
(Je demande un grand point, la prudence en amours!)
Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour; et lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquoit déjà cette Aure prétendue:
« Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours;
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée. »
L'épouse se prétend par ces mots outragée :
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
O triste jalousie! ô passion amère,
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,

1. Credula res amor est.

(Ovid., *Métamorph.*, VII, 826.)

Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas !
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
Il en sort; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère épouse !
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur :
Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obenu du Sort que l'on tranchât ses jours.
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne vous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible et grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre

Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présents divers ;
Tout le reste entouroit la déesse au yeux pers[1].
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Chloris avoit l'âme embrasée :
Chloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit ; l'autre état ne le peut :
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.

1. *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé ; il est resté en usage en parlant des yeux de Minerve. Il est employé souvent par nos vieux poëtes.

Bon drap aurez, ou *pers* ou vert.

(*Roman de la Rose*, v. 14919, édit. 1814.)

Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers :
Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice ;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors.
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte ; et partout révérée,
Partout des deux partis Chloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt ; et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère ;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie ! et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte la résistance :
Après un long combat son parti fut défait,
Lui pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet

Qu'un esclavage indigne. O dieu ! qui l'eût pu croire
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Chloris,
Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.

Le Destin ne fut pas à Chloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
Il l'emmène ; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse ;
Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen : Chloris à leurs désirs
Répondoit seulement par de profonds soupirs.
Damon, c'était ce fils, lui tient ce doux langage :
« Vous soupirez toujours ; toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret :
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici : découvrez-nous votre âme :
Chloris, c'est moi qui suis esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
Tout le nôtre est à vous : ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréeroient ; j'ai su plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez
Ce que nous possédons et nous-même à vos pieds. »
Ainsi parle Damon ; et Chloris tout en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
« Vos moindres qualités et cet heureux séjour

Même aux filles des dieux donneroient de l'amour;
Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix ; mais de les accepter
Je ne puis, et voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grâce aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis ;
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers ;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?
Je ne suis déjà plus aimable ni charmante ;
Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous. »
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
« Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette belle :
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront ;
Voyons ce que l'absence et le temps produiront. »
A ces mots il s'embarque ; et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage[1],
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin ;

1. Dans le texte de 1685, on lit :

. . . . . Aborde un lieu sauvage

Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme.
« D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme :
Elle chérit un mort ! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus. »
Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son âme admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable ;
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré !
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle ;
Chloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Chloris la cause de sa peine :
Elle la dit ; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans les cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face :
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle ;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parents de doter son rival.

Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau;
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Chloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées:
« Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas? »
En achevant ces mots, il acheva de vivre:
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement, il passa chez les morts:
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose:
On en doute. — On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène; et, cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète[1].
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux:
On les alloit unir; tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment; l'attente en étoit sûre:

1. Dans le texte de 1685, on lit:

. . . . . Par un sage interprète.

Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains :
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

— Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grâce au ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits :
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand ; Amour en fut l'auteur :
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez :
        Son peu d'esprit, son humeur sombre,
        Rendoient ces talents mal placés.
Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
        Qu'insensible aux plus doux appas
        Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis :
Je veux des passions; et si l'état le pire
        Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimait donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé :

Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grâce au dieu qui troubloit son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir ; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage :
« Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux ;
Ils m'ont l'âme et l'esprit, et la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois. »

Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle ;
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
Ni ses soins pour plaire à la belle :
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enlève à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge

En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal :
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche!
Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége :
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance!
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace.
Leurs métiers sont brisés; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :

L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômons : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

# NOTES

## SUR LES CONTES ET LES POËMES ANNEXÉS AUX FABLES.

---

Aucun des contes que La Fontaine inséra dans le dernier volume des fables publié en 1694 n'était inédit. *Philémon et Baucis* et les *Filles de Minée* avaient paru dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, en 1685. La *Matrone d'Éphèse* et *Belphégor* avaient paru avec le poëme du *Quinquina* en 1682, et avaient été réimprimés dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie*.

*Philémon et Baucis* est imité des *Métamorphoses* d'Ovide, liv. VIII, fab. VII-IX.

*La Matrone d'Éphèse* (La Fontaine a raison de le dire) est une des histoires le plus anciennement répandues dans toutes les littératures. Elle est dans Pétrone et dans Apulée. Elle est dans le *Policraticus* de Jean de Salisbury (XIIe siècle) et dans Ugobardus de Sulmone (XLVIII, *De Viro mortuo et Uxore*), dans le *Ludus Sapientium* et dans le roman de *Dolopathos*. Elle fait le sujet de plusieurs fabliaux. Avant La Fontaine, Saint-Évremond avait composé en prose mêlée de vers une imitation du récit de Pétrone. Cette imitation fut insérée dans le premier recueil de contes donné par La Fontaine en 1665.

Une curieuse version de cette histoire se trouve dans la littérature chinoise : elle a été traduite par M. Abel Rémusat sous le titre de *la Matrone du pays de Soung* (*Contes chinois*, 1827).

*Belphégor* est, comme La Fontaine le déclare, tiré de Machiavel.

La nouvelle de Machiavel parut d'abord à Rome, en 1545, dans un recueil intitulé *Rime e Prose,* publié par Giov. Brevio. En voici le sommaire : « Belfagor, arcidiavolo, e mandato da Plutone in questo mondo con obbligo di dover prender mogliere. Ci viene, la prende; et non potendo sofferire la superbia di lei, ama meglio ritornarsi in inferno, che ricongiungersi seco. » La nouvelle de Machiavel est pleine de verve et charmante. Straparole l'imita presque immédiatement dans la quatrième fable de sa deuxième nuit; puis Anton Francesco Doni, 1551, puis Sansovino, dans les *Cento Novelle scelte,* 1561. En français, il y en eut plusieurs versions au XVIᵉ siècle : celle de Jean Louveau, traducteur de Straparole, 1560; celle de Gabrielle Chappuys, dans les *Facétieuses Journées,* 1584.

Tanneguy Lefebvre publia une nouvelle traduction du conte de Machiavel, en 1664, sous ce titre : *le Mariage de Belphégor.* La Fontaine eut probablement cette traduction sous les yeux. Elle a été récemment réimprimée dans un volume de *Contes fantastiques* (nouvelle collection Jannet), Paris, E. Picard, 1867. Elle a beaucoup moins de grâce et de piquante ironie que le récit original.

Les *Filles de Minée* sont, comme le déclare encore La Fontaine, un sujet tiré des *Métamorphoses* d'Ovide, liv. IV. Mais La Fontaine n'a adopté que le récit de la première de ces sœurs, l'histoire des amours de Pyrame et de Thisbé. L'histoire de Céphale et de Procris est tirée d'une autre partie des *Métamorphoses* (liv. VII) et de l'*Art d'aimer* du même poëte (liv. III, vers 686-746). L'histoire de Zoon est tirée du *Décaméron* de Boccace, journée V, nouv. I. La Fontaine a trouvé celle de Télamon et Chloris dans une inscription publiée par Boissard (*J.-J. Boissardi, Antiquitatum romanarum quarta pars, sive,* t. II, p. 49, in-fol. 1598.)

Voici le texte de cette épitaphe, que Boissard dit avoir été trouvée à Souillac, ville du Limousin :

FLAGITIUM MAXIMUM VIATORES
SCIRE SI VOLTIS, HEIC SISTITE GRESSUM.
AC PRIMUM M. LUCIUS ET SARDICA HOC MARMORE
CLAUDIMUR MISERI AMANTES.

*Qui et unde profecti quando hic meus non volt faxo scieritis. Mihi Africa, huic Roma patria, cujus in amorem inlecta urenter (o si non fuissem !), dum juvenem Romam cum victore exercitu sequor redeuntem, tempestate acti sæva in piratas incidimus Hei miselli! Vænimus ambo negociatori quoidam: ego Gallo qui me Noviomagum transtulit : hic nauclero Lusitano remex ut fuat : quo ministerio (ah scelus!) undecim annos upud hos illosque functus dum per manus (cedo luci, siccine est) dum, inquam, per manus traditus multis in obsequium cedit miserrime, ruptus demum — nocte concubia assula clam exit in littus : tantisper per saltus et sylvas liber, donec vagum in via latrones capiunt, a queis post diutinæ latrocinalis servitutis labores ex anthlatos heri mei filio venum distrahitur per oram Dalmatiæ forte tunc naviganti. Ei filio conjux a patre destinabar. Quoi reverso ipsa (ut fit) occurrens basiolum impressura: at at! Luciolum meum pone cum sarcinulis sequentem intueor, hæreo congitabunda sic ubi hominem noram (erat enim vultu squalido contractoque macie). O dilectam mi quondam faciem! minimo minus in humum lœtitia concidi exanimis. Atqui retinere labantem festinans corculum infit meum. Pape! quæ momento tunc admiratio omnibus! Jussa ab hero cuncta retexo ordine annorum nostrorum. Evax, o plaudite: miseretur herus. Et meum Luciolum volt patrem familias [1] mi darier. Nuptiis dictus est dies. Advortite. Dum accumbitur, puer e proxuma vicinia arundine (qua in adjacentis hortuli arbore considentem avem indipisceretur) per fenestram introrsum arcu adacta maledestinato ictu (proh dolor!) mihi et misello huic (ehodum luci adesto narranti lacrumæ verba sorbillant) nobis in alterius conspectu utroque convivanti vitam pectoribus transfixis aufert.*

*Hoc, puto, me vobis Sardica*
*Volebat farier. Abite.*

Boissard n'élève point de doutes sur l'authenticité de cette inscription ; mais elle est évidemment supposée. Elle a été donnée comme telle dans l'édition que Grævius a publiée du recueil d'inscriptions de Gruter *(Corpus inscriptionum,* 1707, in-fol., tome II, xv, n° 8 des *Spuria ac Supposita).* La Fontaine a rem-

1. Il faudrait évidemment : *Pater familias.*

placé les noms des deux amants M. Lucius et Sardica par ceux de Télamon et Chloris.

Dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* La Fontaine a fait suivre le poëme des *Filles de Minée* d'un Avertissement où il explique qu'il a emprunté ce récit aux *Antiquités* de Boissard, « appréhendant qu'un poëme de six cents vers ne fût ennuyeux s'il n'étoit rempli que d'aventures connues ». Il traduit encore, en prose et en vers « une espèce d'épitaphe » tirée des mêmes *Antiquités,* qu on voit, ainsi que l'Avertissement, dans le dernier volume de cette édition.

On pourrait se demander à quel propos La Fontaine a été remuer les in-folios de Boissard. On sait que le poëte fit, en 1663, un voyage à Limoges. Peut-être entendit-il dans le pays parler de l'inscription de Souillac, et sa curiosité fut-elle ainsi attirée sur les volumes où elle se trouvait reproduite.

---

# TABLE

## DES FABLES DE LA FONTAINE

### SUIVANT LA DIVISION DES LIVRES.

---

### LIVRE SEPTIÈME.



### LIVRE HUITIÈME.

## LIVRE NEUVIÈME.

## LIVRE DIXIÈME.



## LIVRE ONZIÈME.



## LIVRE DOUZIÈME.

# TABLE

## DES FABLES DE DIVERS AUTEURS

RAPPORTÉES

DANS LES COMMENTAIRES DES SIX DERNIERS LIVRES.

# TABLE

## DES VERS MAXIMES

ET

## DES PASSAGES LES PLUS USUELLEMENT CITÉS.

---

NOTA. — Les chiffres romains indiquent le livro; les chiffres arabes, la fable.

### A

**Anglois :**
. . . Les Anglois pensent profondément :
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences. XII, 23

**Anier :**
Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit en empereur romain
Deux coursiers à longues oreilles. II, 10

**Animal :**
Tout animal n'a pas toutes propriétés. . .
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage. . .
Tous sont contents de leur ramage. II, 17

**Annibal :**
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains. XII, 23

**Antre :**
. . . . . Dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. VI, 14

**A point :**
Rien ne sert de courir, il faut partir à point. VI, 10

**Apologue :**
L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner. III, 1

**Apparence :**
Il ne faut point juger les gens sur l'apparence. XI, 7

**Appétit :**
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne, son hôtesse ;
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point. I, 18

**Aquilon :**
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr. I, 22

**Arbre :**
Un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;
L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée ? X, 2

**Argent :**
Tout le jour il avoit l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. VIII, 2

**Artisan :**
A l'œuvre on connoît l'artisan. I, 21

**Attendre (s') :**
Ne t'attends qu'à toi seul. IV, 22

**Auteur :**
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire. V, 1

**Avarice :**
L'avarice perd tout en voulant tout gagner. V, 13

## C

CENSEUR : Maudit censeur ! te tairas-tu ? II, 1

CERVELLE : Belle tête, dit-il ; mais de cervelle point. IV, 14

CÉSAR, *voy.* LARIDON.

CHALANDISE : L'enseigne fait la chalandise. VII, 15

CHANT : Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines. VIII, 2

CHAPEAU : Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. » III, 3

CHAPONS : Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche. VIII, 21

CHARITÉ : . . . . Le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres. XII, 27

CHARLATANS : Le monde n'a jamais manqué de charlatans. VI, 19

Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe,
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps ;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens. II, 13

CHAT : Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles. . . .
— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat. VI, 5

. . . . Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnoissance ? VIII, 22

Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guère XII, 5

CHATEAUX EN ESPAGNE : Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ? VII, 10

CHAUVE-SOURIS : Je suis oiseau, voyez mes ailes...
Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats !... II, 5

CHEMINS : Tous chemins vont à Rome. XII, 27

CHEVAUX : De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes. IV, 13

CHÈVRES : Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune, elles vont en voyage. XII, 4

COMPTE : Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte. VII, 4

CONDITION : Il se faut contenter de sa condition. IV, 2

Notre condition jamais ne nous contente.
La pire est toujours la présente. VI, 11

CONFÉRENCE (l'île de la) : Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence. XII, 4

CONNAITRE (se) : Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême. XII, 27

CONQUÉRANT : . . . . . . Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes. VIII, 27

CONSCIENCE : Voyons sans indulgence
L'état de notre conscience. VII, 1

CONSEILLERS : Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne. II, 2

CONTE : Le conte fait passer le précepte avec lui. VI, 1

Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes. X, 10

CONTRADICTION : Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira
Et, s'il peut, encor par delà. III, 16

CORBEAU : Hé ! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !...
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus. I, 2

CORMORAN : Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même...
Viviers et réservoirs lui payoient pension. X, 4

CORSAIRES : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires. IV, 12

COULEUVRE : A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper). X, 2

COUR : Je définis la cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître. VIII, 14

## E

Escrime : Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouait des pattes. XII, 2

Ésope : Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce :
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage... II, 20

Espoir : A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous. XI, 8

Esprit : On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. IX, 4

De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire ? XI, 2

Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité. X, 1

Essai : On le peut, je l'essaye : un plus savant le fasse. II, 1

Établissement : Tout établissement
Vient tard et dure peu. XI, 8

État : D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ? XI, 9

Exemple : La vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages, des sots,
Beaucoup plus de ceux-ci. XII, 10

Expédients : Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon. IX, 14

## F

Fables : Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être,
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître. VI, 1

Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est plus pleine. IX, 1

Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père. III, 1

Pauvres gens, je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux. VII, 12

Jamais auprès des fous ne te mets à portée;
Je ne te puis donner un plus sage conseil. IX, 8

FOUET : Que tenez-vous ! ô dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-je.
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. X, 10

FOURBES : Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup. III, 3

FOURMI : La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut. I, 1

FRÈRE : Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. I, 10

Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste ? IX, 2

FROMAGE : Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. I, 2

Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets. XI, 6

FRUIT : Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé.
Tout en eût été mieux. IX, 4

## G

GAIN : On hasarde de perdre en voulant trop gagner. VII, 4

GALANTS : Nos galants y voyoient double profit à faire :
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui. IX, 17

## H

## I

L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode. XII, 16

NGRATS : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner? X, 2

Il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable. VI, 13

INTÉRÊTS : Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare. IV, 18

## J

JAPET : Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre. II, 6

JARDINS : Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre. VIII, 10

JEAN CHOUART : Messire Jean Chouart couvoit des yeux son mort. VII, 11

JEUNE : Ses jours de jeune étoient des noces. VII. 14

JEUNESSE : La jeunesse se flatte et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable. XII, 5

JOIE : Plus d'amour, partant plus de joie. VII, 1

JOUVENCE : Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence. VI, 21

JUGE : Voilà notre berger la balance à la main,
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout ;
Il avoit du bon sens, le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout. X, 10

JUGEMENT : Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. VII. 1

## L

LANGUE : Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse! III, 6

Quitte ces bois, et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
— En est-il ? dit le loup ; pour moi, je n'en vois guère. XII, 1

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ? XII, 9

*Voy.* Bergers, Fourbes.

Lourdaud : Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant. IV, 5

Luxe : La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup le bien. VIII, 19

Lynx : Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes. I, 7

## M

Machine : Ils disent donc
Que la bête est une machine,
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps. X, 1

Magie : Il faut en revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin. IX, 7

Magistrat : D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue. V, 14

Magot : Notre magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme. IV, 7

Maigre : Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres. III, 17

Main : Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main ; le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles. VIII, 7

La main est le plus sûr et le plus prompt secours. X, 16

Maître d'école : Car, de lui demander, quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,

Et perdre en vains discours cet utile moment
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement. XII, 15

MAL : Nous ne croyons le mal que quand il est venu. I, 8

Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin,
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage. VIII, 12

MALHEUR : Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose. VI,

MANGEURS : Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats. XII, 13

MARCHÉ : Il est force gens. . . .
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui. VIII, 13

MARQUIS : Tout marquis veut avoir des pages. I, 3

MARRONS : Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verroient beau jeu. IX, 17

MARTIN-BATON : Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton!
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie. IV, 5

MATHUSALEM : Pour fournir aux projets que forme un seul esprit
Il faudroit quatre corps ; encor loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire. VIII, 25

MÉCÉNAS : Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot ; pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content, I, 15

MÉCHANTS : Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. V, 7

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette...
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre. II. 7

MÉDECINS : Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.

Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux. . .
L'un disoit : Il est mort, je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie. V, 12

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme !
O temps, ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer. XII, 6

MÉDIOCRITÉ : Retirez-vous, trésor ; fuyez : et toi déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! VII, 6

MÉFIANCE : C'étoit bien dit à lui : j'approuve sa prudence.
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté. III, 18

MÉMOIRE : L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement. X, 1

MENSONGE : Le mensonge et les vers de tout temps sont amis. II, 1

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe. V, 1

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes,
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges. IX, 6

MENTEUR : Tout homme ment, dit le sage.
. . . Qui mentiroit
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit...
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut. IX, 1

MER : La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y : les vents et les voleurs viendront. IV, 2

Tout cela c'est la mer à boire,
Mais rien à l'homme ne suffit. VIII, 5

**Mort :**

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce mort au plus vite. VII, 11

La mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir...
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
La mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse. VIII, 1

Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain.
— Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin. VIII, 27

*Voy.* Pied-levé, Regrets.

**Moucheron :** Où la guêpe a passé, le moucheron demeure. II, 16

**Mouton :**

Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice. II, 16

Eh bien ! manger mouton, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur. VII, 1

## N

**Nature :**

Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort. VIII, 16

**Naturel (le) :**

Il se moque de tout ; certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli. II, 18

Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres. II, 18

Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de coqs et de perdrix. X, 8

**Nécessité :**

S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ? VIII, 22

Nécessité l'ingénieuse
Lui fournit une invention. X, 1

## O

Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre. VI, 17

OPINION, *voy.* VOGUE.

OR : Ce malheureux. . . .
Ne possédoit pas l'or ; mais l'or le possédoit. IV, 20

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celles de l'or. VIII, 7

La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire. X, 5

OREILLES : Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux petites-maisons. V, 4

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur. V, 21

*Voy.* VENTRE.

ORPHELINS : Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié. XI, 1

OURS : Mais pour mon frère l'ours on ne l'a qu'ébauché.
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. I, 7

Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau. V, 20

Il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. V, 20

Son menton nourrissoit une barbe touffue :
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché. XI, 7

Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait ! comme doit être un ours. XII, 1

OUVRAGES : Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant. V, 16

Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur. VI, *Épilog.*

# P

Période : La période est longue, il faut reprendre haleine. II, 1

Perrette : Perrette sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats. VII, 10

Perrin-Dandin : Pendant tout ce bel incident,
Perrin-Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant. IX, 9

Personnes : On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse et son roi. , 14

Pervers : Le juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers. II, 3

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres. VI, 15

Peste : Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés. VII, 1

Petits : Entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits. II, 9

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi. II, 11

Les petits, en toute affaire,
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire. IV, 6

Peur : Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle,
Eh ! la peur se corrige-t-elle ? II, 14

La plus forte passion,
C'est la peur. IX, 15

Phénix : Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. I, 2

Pied-levé : Est-il juste qu'on meure
Au pied-levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;

C'étoit ceci, c'étoit cela;
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses. VII, 5

PRENDRE (s'y) : D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien. XII, 9

PRÉVENTION : Tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice. VII. 15

PRINCE : Tout petit prince a des ambassadeurs. I, 3

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous. IV. 4

PROCUREUR : Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur. XI, 3

PROFESSION : Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien. XI, 5

PROPHÈTE : Nul n'est prophète
En son pays. VII, 19

Aucun n'est prophète chez soi. VIII, 26

PROTECTEUR : C'est chère denrée
Qu'un protecteur. VIII, 18

PROVIDENCE : Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous. VI, 4

PUISSANCE : Toute puissance est foible à moins que d'être unie. IV, 18

## Q

QUERELLEUSE : Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut :
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose. VII, 2

QUILLES : Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles. IX, 9

## R

RACAILLE : Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous

RETRAITES : Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes. XII, 15

RETS : Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout. X, 11

RIEN : De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien. IV, 10

RIEN DE TROP : Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère. IX, 11

Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point. *Ibid.*

*Voy.* MODÉRATION.

RIEURS : On cherche les rieurs ; et moi je les évite :
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite. VIII, 8

RIPAILLE : A ces mots, le premier, il vous happe un morceau :
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau. VIII, 7

RIRE : Je tiendrois un roi
Bien malheureux, s'il n'osoit rire :
C'est le plaisir des dieux. XII, 12

ROBE, *voy.* MAGISTRAT.

ROBIN-MOUTON. Robin-Mouton, qui, par la ville,
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendoit le son :
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin-Mouton ! IX, 19

ROI : Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie. V, 18

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes. VIII, 18

Jamais un roi ne ment. X, 1

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits. XII, 12

## S

SAVOIR : Laissez dire les sots : le savoir a son prix. VIII, 19

SCÉLÉRAT : Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme. XII, 1

SECOURS : En ce monde il se faut l'un l'autre secourir. VI, 1[illegible]

SECRET : Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames :
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes. VIII, 6

SEIGNEUR (le) : Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille.
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille. IV, 4

SENS : Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens. V, 19

Les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront. VII, 18

SERPENT : Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle. V, 16

*Voy.* COULEUVRE.

SOCIÉTÉ : Ne nous associons qu'avecque nos égaux. V, 2

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société !
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité. XII, 15

SOLDATS : Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage ;
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage,
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas. IX, 19

SOLITUDE : Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieu que j'aimois toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier. . . . . . . . . XI, 4

SOMME : La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ? *Ibid.*

SONGE : Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux. VII, 10

SORT : Et voyez, je vous prie,

## T

## U



## V

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES FABLES

# TABLE

## DU TOME DEUXIÈME



FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

8790-7-30. — PARIS. — Imp. HEMMERLÉ, PETIT et Cie
2, 4 et 4 bis, Rue de Damiette.